

CAR
COB

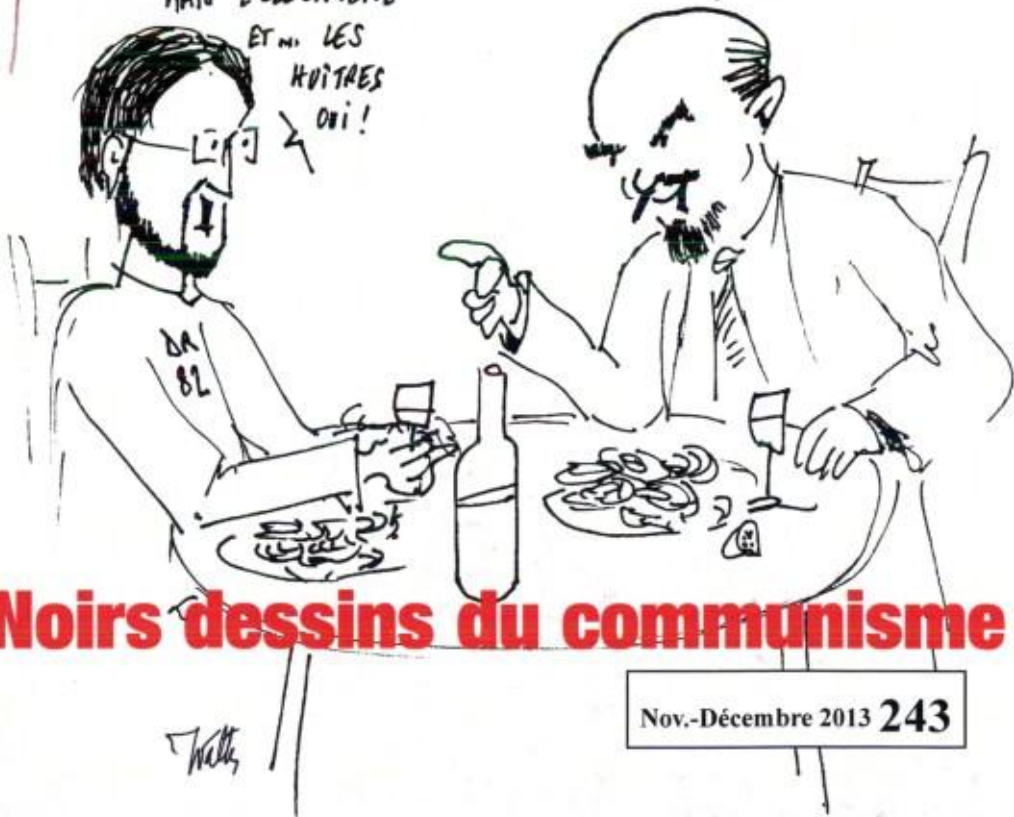
CM
~~CAHIERS~~
~~MARXISTES~~

L'ÉCAILLER MARXISTE

EDH... NOUS N'AVONS
PAS ENCORE DE SOVIETS,
MAIS L'ÉLECTRICITÉ

ET... LES
HUITRES
OUI!

FÊTE DU DRAPEAU ROUGE
ET DU COMMUNISME :
VOS SOVIETS ONT BIEN
EXIGÉ L'ÉLECTRICITÉ?



Noirs dessins du communisme

Nov.-Décembre 2013 243

Les Cahiers Marxistes

Référant aux courants marxistes, la revue tend à considérer la société comme totalité ; à privilégier donc une approche multidisciplinaire critique et l'articulation entre théories et pratiques sociales. Les engagements y seront assumés comme clé de scientificité ou comme valeur philosophique et morale. La revue se conçoit comme lien entre chercheurs, citoyens actifs et responsables d'organisations sociales et politiques. Elle procède actuellement plutôt par thème.

Abonnement	(5 numéros)
pour la Belgique	40 EUR
pour l'Union européenne	50 EUR
hors Union européenne	60 EUR

au compte BE 91-0011-0476-0076 des CM
av. Derache, 94 b.6, 1050 – Bruxelles
Ou par carte Visa / Mastercard

Tél / fax : 0032-2-647.91.27

E-mail : cmarx@ulb.ac.be

Site web : www.cahiers-marxistes.be

Comité de rédaction

Mateo Alaluf, Jacques Aron, Claire Billen, Francis Bismans, Albert Carton, Barbara Delcourt, Pascal Delwit, Xavier Dupret, Pierre Gillis, Michel Godard, Serge Govaert, Jean-Jacques Heirwegh, Jacques Nagels, Nadine Plateau, Jean-Maurice Rosier, Christian Vandermotten.

Rédacteurs en chefs

Pierre Gillis & Michel Godard

Mise en page

Joe Gom

Les Cahiers Marxistes sont publiés par FREE asbl avec le soutien du
GReMSS de l'Institut de Sociologie de l'ULB.



A Jacques Moins

Ce numéro spécial des *Cahiers Marxistes*, co-édité par le CARCoB, a un inspirateur direct. Il concrétise en effet une idée émise quelque temps avant son décès inopiné par Jacques Moins qui présidait alors le Centre des Archives communistes en Belgique.

Connu et apprécié pour l'humour, voire la causticité chaleureuse avec laquelle il avait traversé et traversait encore les aléas de son très long parcours politique, Jacques Moins avait proposé qu'un colloque du Centre soit consacré au « PCB et l'humour ».

Comme il ne visait évidemment pas un concours d'histoires drôles, bien que la vie d'un parti en réserve souvent de multiples, il était rapidement apparu que rien plus que le dessin, en particulier le dessin politique et la caricature constituaient un champ particulièrement démonstratif des « humeurs communistes », dont l'humour fournissait une partie appréciable.

Aussi quand le CARCoB décida, en guise d'hommage durable à Jacques Moins, de réaliser le vœu qu'il avait émis, le choix fut rapidement fait. Élément décisif : les vingt dernières années de parution du *Drapeau Rouge*, organe central du PCB, avaient bénéficié d'une succession remarquable d'artistes de grand talent. Ils avaient, de façon pionnière dans la presse quotidienne belge, égayé ses pages de dessins percutants : drôles mais aussi incisifs, vengeurs, dénonciateurs. Ces artistes, professionnels ou amateurs, ont répondu immédiatement présent et une sélection difficile, vu l'abondance, put être entamée. Mais l'enquête nous fit découvrir que les dessins politiques avaient accompagné la vie des organes communistes depuis leur fondation en 1921. D'où le florilège présenté dans ces pages, sur lequel différentes interventions reviennent.

Le CARCoB a de multiples raisons de rendre cet hommage à Jacques Moins et si les *Cahiers* ont ouvert avec enthousiasme leurs pages à l'entreprise, c'est sans doute que leur équipe partage avec nous quelques raisons de reconnaissance envers celui qui symbolisa à Bruxelles, l'ouverture intellectuelle, la volonté d'abattre les clichés et les momies qui bloquaient toute avancée hors des pesanteurs insupportables longtemps charriées par la mouvance communiste. Son combat venait de loin.

Etudiant en droit il avait quitté les Etudiants socialistes en 1948 pour rallier le parti communiste. Il assume aussitôt des responsabilités à l'ULB et à la section d'Ixelles du

PC. Comme avocat, il bataille dans plusieurs affaires politico-sociales comme le procès de la catastrophe minière du Bois du Cazier. Très tôt l'Italie et les Italiens l'inspirent et il deviendra le principal relais entre le PC et la fédération « *Belgio* » du *PCI*. Ce n'est pas que le soleil qui le polarise. Bientôt membre du Comité Central du PCB, les explorations novatrices du *PCI* l'inspirent et Jacques Moins sera l'un des défenseurs sans concessions de l'Eurocommunisme en Belgique. Bientôt l'une des figures dirigeantes de la Fédération bruxelloise du PCB, il fait de celle-ci un pôle d'engagement qui attirera artistes et intellectuels. Directeur de la Maison de la Presse, il concrétise cette ouverture en dynamisant la Fête du Drapeau Rouge qui constitue plusieurs années durant le grand événement festif et culturel de la gauche.

Il cherche et assume toutes les ouvertures, notamment par les différents mandats qu'il assure, que se soit au Conseil d'agglomération de Bruxelles, au Mouvement Populaire Wallon, au Conseil de l'Education populaire. C'est en 1999 qu'avec quelques uns des anciens dirigeants bruxellois, il choisit de soutenir Ecolo.

Il n'était pas dans la nature de Jacques Moins de se lamenter sur le passé et encore moins de renier l'engagement de toute sa vie, c'est avec enthousiasme qu'il accepte de devenir administrateur du CARCoB, asbl autonome reconnue par la Communauté française de Belgique. En 2007, il en devient président.

Un président effectif, plein d'idées, payant de sa personne, apaisant tout conflit, mettant tout le monde à l'aise, ne se payant pas de mots, et encourageant les initiatives. Un président qui, tout bénéfique pour l'institution, était aussi un gestionnaire et un juriste.

Avec verve et perspicacité, il apporta ainsi au colloque sur la presse radicale, les souvenirs d'expérience d'un patron de presse communiste. C'est ainsi qu'au colloque sur « *Un autre printemps* » il livra une analyse, vue de l'intérieur et dégagée de tout faux-fuyant, sur le vécu tendu et difficile du PCB face au Printemps de Prague. C'est ainsi également qu'il livra le souvenir de ses contacts avec les communistes italiens et espagnols, au colloque du CARCoB sur les PC étrangers en Belgique.

Et enfin, comme rappelé, il « inventa » le projet que nous avons tenté de concrétiser ici avec les *CM*.

Nous avons tous en tête, le sourire ironique et chaleureux avec lequel il aurait accueilli cette publication qui est la réalisation d'une idée qui fut la sienne.

C	M
CAHIERS	
MARXISTES	

• <i>Edito</i>		5
<hr/>		
• Une histoire en ligne brisée	Jean-Jacques Jaspers	11
• Quelques considérations sur l'intérieur de la politique	Claude Renard	19
• Un « nous » nouveau	Pierre Galand	23
• L'humour est-il soluble dans le communisme ?	Philippe Moins	27
• Vous avez dit improvisation ?	Walter Burniat	57
• De l'illustration politique	Willy Wolsztajn	63
• Une pratique journalistique au service du peuple	Laurence van Nuijs	81
• Un espace fragile de libertés	Jean-Paul Vankeerberghen	97
• Dans la presse des jeunes communistes et en province de Liège	Jules Pirlot	105
• L'humour est-il soluble dans le TSCG ?	Pierre Ergo	113
• Le sourire de Janus	Paul Aron	123
• Rire à moitié	Jean-Jacques Heirwegh	137

Noirs dessins du communisme

Caricatures et dessins d'humour dans la presse communiste en Belgique (1921-1990)

Conférant forme au projet du CArCoB de rendre hommage à feu Jacques Moins et de donner suite à un de ses projets – voyez le sous-titre, en genre sérieux, et les explications de son fils Philippe dans sa contribution – le présent numéro des *CM* est riche des images conservées par ledit Centre des Archives Communistes en Belgique, manière d'invitation aux historiens amateurs et professionnels à visiter ce centre et à se saisir des pistes de recherche ici esquissées.

A l'enseigne de *l'écailler marxiste*^{*}, nous essayons d'ouvrir et laisser les coquilles et de vous offrir en tout cas quelques bons fruits. Pour les perles, ce sera à vous de voir. L'humour de l'humour, c'est aussi hermétique que l'huître et plus dur que « la critique de la critique » chère au père Karl.

En première partie, vous trouverez les contributions les plus générales. Celle de **Jean-Jacques Jespers**, journaliste et historien du journalisme, résume d'abord et propose « *une histoire en ligne brisée* », celle d'une presse d'opinion assumée et déclarée. Elle manque aujourd'hui, conclut-il. Effectivement.

Vous noterez en passant, et encore plus loin, que la vision léniniste du « journal-parti » (comme l'*Iskra*, années 1900 en Russie ou en exil) n'est plus d'actualité dans les années 1970-90 où se situent la plupart des dessins que nous présentons. « J'ouvre mon *DR* pour savoir ce qu'en pense le Parti », ce n'est plus l'option, certes, mais la conjonction des rôles militant / journaliste ou dessinateur a ouvert une intéressante problématique de tensions.

^{*} L'illustration de couverture réfère à un stand de la Fête du Drapeau Rouge, initiative sous ce nom de la section de Watermael-Boitsfort du PCB dans les années 1980. Les rédac'chefs des *CM* (depuis 1989) y militaient et avaient mis le tablier.

Nous vous proposons ensuite deux réactions-sélections, l'une de politique intérieure belge par **Claude Renard**, l'autre de politique internationale par **Pierre Galand**. Tous les deux indiquent (sans concertation ni instructions des rédac'chefs, NB !) combien le chantier des idées a été et reste celui d'une... « bataille idéologique », permettez-nous le terme : les dessins balisent et scandent les luttes de l'époque. Solidarités internationales, combats populaires contre le (néo) libéralisme et ses effets prévisibles et prévus, féminisme à l'offensive, nos dessinateurs ont illustré ces thèmes avec talent et percussion. Le terme « illustré » ne leur rend d'ailleurs pas complètement justice : ils furent des protagonistes de ces combats, dès lors que les formules et les images qu'ils créaient faisaient mouche, comme ce fut souvent le cas. On notera d'ailleurs, comme ils le remarquent eux-mêmes dans leurs contributions et témoignages d'aujourd'hui, la pérennité (hélas !) de leurs interventions : « *acier trempé, ouvriers laminés* », du dessin de Walter Burniat en 82 (voir son propre article) au suicide d'un sidérurgiste vidé de sa substance par Mittal en 2013. la résonance n'a rien de forcé. De ce point de vue, on peut facilement se convaincre que la disparition des organes de presse qui ont édité ces dessins, ainsi que l'anéantissement politique de la formation qui portait ces organes de presse, le PCB en l'occurrence, ne sont pas réductibles à une obsolescence des revendications à l'égalité sociale, à la justice et à la dignité qui traversent notre publication.

Pérennité à rebours ?

ILS VEULENT ÉTUDIER, ILS EXIGENT
UNE FORMATION UTILE, ILS VEULENT
TRAVAILLER, ILS REFUSENT DE CHÔSER
ILS CONDAMNENT LE RACISME, ILS
NIENT L'ÉLITISME ET LA SÉLECTION :
BREF, TOTALEMENT A POLITIQUES !..





En deuxième partie viennent les contributions de trois des dessinateurs qui ont pu se joindre à notre entreprise : **Philippe Moins**, qui en fut même une cheville ouvrière, **Walter Burniat** et **Willy Wolsztajn**. Chacun explique son parcours et le tout – s’agissant de contemporains – ne peut d’emblée que signaler la diversité sémiologique et politique, à l’opposé de l’image commune et répandue, celle d’artistes aux ordres, qui n’a décidément pas cours dans les années 1970-90. Ou plus cours, mais depuis quand ? Ce serait à étudier. En l’espèce, on ne pourra minimiser le rôle de ceux qui, comme Jacques Moins alors « responsable de la politique culturelle » du PC ont animé cette ligné-là. Hommage à lui, en particulier, qui fut aussi longtemps membre de notre comité de rédaction.

C'est que le *Drapeau Rouge*, ses journalistes et – accessoirement – nos dessinateurs ont été directement exposés, pour ne pas dire partie prenante, aux tensions qu'a connues le PCB dans sa phase de déclin létal, en tant que tel et en tant que composante du mouvement communiste international agonisant. Jusqu'où pouvait aller la critique, lorsqu'elle ciblait le « *camp socialiste* » ? La notion de solidarité critique, mise en avant à l'époque par les organes dirigeants du PCB, affiche sa charge de dialectique, ce qui l'ouvre à une large gamme d'interprétations. Avec une évidente difficulté, liée au refus quasi-systématique opposé à la critique par les bénéficiaires de la solidarité, même quand cette critique se réclamait des principes du socialisme. Quelques dessins sont lisibles selon cette grille, mais ce sont surtout les analyses et témoignages de militants contemporains, qui révèlent les tensions évoquées, et qui constituent, après l'article de Laurence van Nuijs, la troisième partie de notre numéro, quitte à l'incliner vers un *collector* de génération.

L'article de **Laurence van Nuijs** à propos de la collaboration en tandem du grand écrivain flamand Louis-Paul Boon et du peintre et poète Maurice Roggeman au *Roode Vaan* (1945-46) donne une bonne mesure de l'intérêt croisé pour l'histoire des idées, de l'art, et du journalisme sans compter l'histoire des partis politiques. Un peu de concurrence francophone serait bienvenue, l'article de Paul Aron suggérant en l'espèce quelques balises d'un parcours 1921-1990.

Analyses et témoignages : d'abord celui de **Jean-Paul Vankeerberghen**, rédacteur du *Drapeau Rouge* et militant à la section d'Ixelles du PC, éditrice du *Canard des Etangs*, où sa plume et celle de Philippe Moins ont fait rire toute une commune (jaune le cartel socialo libéral, mais pas mort de, il est increvable). Ensuite celui de **Jules Pirlot**, qui nous donne un petit coup d'œil plus liégeois (traduction pour la jeunesse : même dans une région réputée alors plus « traditionaliste », PC vieux style, les choses bougeaient également, voilà encore une piste de recherche). De **Pierre Ergo** qui fut à la JC cheville ouvrière dans les publications « jeunes », *l'Offensive* et *Oxygène*, nous retenons qu'il fut en outre et reste poète.

Enfin deux enseignants de l'ULB, **Paul Aron** et **Jean-Jacques Heirwegh**, respectivement philologue et historien, nous donnent en somme un morceau de leurs futures mémoires. P.A, pudiquement, avec une pointe de lucidité rétrospective et de distance sceptique, propose en outre, comme indiqué, une esquisse de parcours historique dans la presse du PCB, opposant « *visage sérieux (...), certitudes dichotomiques* », et visage « *souriant et critique* » des communistes. Il y aura des rigolos pour suggérer « dichotomique toi-même », tant la complexité du sourire et de la critique ressortent des témoignages des acteurs. J.J.H de son côté explicite plutôt son parcours militant, en nous avertissant d'emblée qu'il ne fera pas dans le genre « *renégat* ». Tout au plus un poil nostalgique, comme le savent ses amis.

Si « *l'essentiel* » demeure, que « *la caricature donne à voir* » (conclusion de P.A), il mérite d'être nommé : le capitalisme, et le libéralisme archéo comme néo, son cache-sexe. Et son cortège d'injustices, d'être dénoncées. Et son injustice-même, structurelle, critiquée.

Rouges desseins.

« En route pour », ou « Vive »
– comme on disait alors – le
prochain numéro des *CM*.



Michel Godard

Pierre Gillis

Une histoire en ligne brisée

Jean-Jacques Jaspers

Chacun le sait, pour un dessinateur, le repère essentiel, c'est la ligne... En Belgique, durant le siècle écoulé, sous la fêrule tutélaire des Hergé, Jacobs, Martin ou Demoor, on a en général préféré qu'elle soit claire. Pour un *cartoonist* de la presse communiste, la contrainte était plus complexe : bien que la ligne fût claire (par définition), il fallait être certain de l'avoir bien comprise et intériorisée afin de la suivre scrupuleusement. Cela ne requérait aucun effort (sauf peut-être, brièvement, entre l'annonce du pacte Molotov-Ribbentrop et le déclenchement de l'opération Barbarossa, 1939-1941), tant étaient fermes sa conviction militante et sa confiance dans la ligne. Du moins jusqu'à l'intervention fraternellement thérapeutique d'août 1968 en Tchécoslovaquie : cette action pleine de sollicitude allait avoir pour effet, notamment, de brouiller les lignes. On le constate dans la collection de dessins soumis ici à notre regard critique.

Une idée répandue, et cependant pas fausse, veut que la ligne de la presse communiste ne puisse être distinguée de celle du parti, puisqu'elle n'en est qu'un instrument. Certains des caricaturistes rassemblés dans cette collection auraient sans doute pu témoigner à la fois de la fermeté de leur engagement et du renoncement auquel ils se sont astreints, leur talent ne pouvant s'épanouir en marge de la ligne. Si cette marge s'est élargie au fil du temps, c'est que le tracé de la ligne épousait celui des nécessités stratégiques de l'action. Quel sens y aurait-il eu, par exemple, à revendiquer la liberté de critique du créateur lorsque le centralisme démocratique garantissait la solidité du parti et que toutes ses énergies devaient être tendues vers la victoire sur le nazisme ? Dans les dessins de guerre, on perçoit l'impératif de mobiliser tout un arsenal au sein duquel l'humour fait figure d'arme de destruction massive. Et celui qui manie cette arme est, bien sûr, un soldat. Comme la ligne du parti, celle de ses dessinateurs sera de fédérer, par l'indignation et l'hilarité, les patriotes, les démocrates, les avant-gardes et les masses dans la lutte antifasciste. Le ploutocrate à gros cigare est rangé en coulisse ; ce sont les travers d'un occupant haïssable et d'un hitlérisme promis à une inéluctable défaite qui occupent le devant de la scène. Toute la puissance créative se range au service de la ligne, celle du «*front démocratique*».



Passée l'euphorie de la victoire, et plus encore lorsqu'éclate la Guerre froide, les impératifs du combat politique vont susciter autrement la causticité des auteurs et leur fidélité à la ligne. Les dessins réintègrent

leur rôle de marqueurs de rupture, alors que durant la guerre ils avaient visé à réunir les rieurs. L'humour vise désormais aussi ceux avec lesquels on avait fraternisé. Ainsi la ligne reste (ou redevient ?) aisément décodable, pour le militant comme pour l'adversaire : c'est la ligne de classe. Avec l'accord sans réserve des auteurs ? Comment



en douter : tous les témoignages ne concordent-ils pas pour confirmer qu'au sortir de la guerre et jusqu'au XX^e Congrès du PCUS (1956), les militants ignorent le doute et imputent la dénonciation des crimes du stalinisme à la propagande impérialiste ?

Affiche dessinée par Diluck pour la campagne contre les 18 mois de service militaire (1950-1953)

Le tournant du XX^e Congrès lui-même ne fournira guère d'occasions de distanciation, ce qui illustre la fameuse théorie de la « double conscience » des militants : ce que je pense ne quitte pas mon cerveau si

c'est contraire à la ligne. L'épuration post-stalinienne ne semble avoir inspiré aucun dessin, du moins parmi ceux que les organes du parti ont décidé de publier. Les dessinateurs communistes investiront plutôt, et avec une ferveur remarquable, les terrains de combat politique de la gauche anti-impérialiste et radicale, de la dépénalisation de l'IVG à l'opposition aux euromissiles en passant par les luttes sociales. Il n'y a là rien d'inattendu, d'autant plus que, à l'évidence, ces sujets suscitent la verve acide des *cartoonists* sans qu'on doive le moins du monde les pousser dans le dos. Au début, on le voit, le PC dessine les limites de ce combat politique. Puis il en partage la définition avec d'autres, et de plus en plus modestement au fil du temps, à tel point que la ligne du « front démocratique » semble faire son grand retour. En revanche, la critique du modèle bureaucratique soviétique restera longtemps hors champ.

Au demeurant, les Wolsztajn, Burniat, Dustin et consorts se feront davantage remarquer dans l'invention graphique que dans l'iconoclasme politique. A ce titre, la presse communiste belge mérite sans conteste une place dans l'histoire des arts graphiques en Belgique : on y sent, tant dans le fond que dans la forme, le souffle d'un Masereel ou d'un Somville et les linéaments d'une école.



Wolsztajn - Virés du syndicat, tract édité par les enseignants communistes bruxellois à propos d'un conflit à la CGSP-enseignement

Ce n'est qu'après le geste de générosité désintéressée de Brejnev envers le peuple tchécoslovaque qu'une brise espiègle se mettra à souffler dans la presse du parti en direction du « camp » communiste lui-même. Il n'est d'ailleurs pas exagéré de dire que la presse communiste belge s'est distinguée, à cette époque, de celle d'autres partis par une plus grande liberté de ton à propos des « contradictions internes » de la famille. On sait que cette impertinence n'a pas été unanimement appréciée par la vieille garde, mais celle-ci n'a pas

voulu ou pu l'empêcher. Le dessin de presse communiste belge se distinguera même par quelques traits d'ironie mordante envers des figures historiques : l'antisémite Moczar, mais aussi Marchais (cet eurocommuniste au nez de carton), Brejnev ou Jaruzelski. Remarquons entre autres cette allusion à l'internement psychiatrique des dissidents, promis en l'occurrence à Santiago Carrillo pour avoir bravé le Kremlin.



C'est le lent déclin du communisme même qui élargira la marge de liberté de satire chez les dessinateurs politiques communistes, leur inspirant même une forme rafraîchissante d'autodérision. Retenons par exemple, en 1987, ce salut quelque peu cynique de Burniat à la «victoire électorale» du PCB.

PCB: VICTOIRE ÉLECTORALE !

SI LE CVP ET LE PRL ONT
PERDU AUTANT DE
VOIX C'EST PARCE
QUE LES CAMARADES
ONT RESPECTÉ LA
CONSIGNE DE NE
PAS VOTER POUR
EUX !



Simultanément, la presse communiste s'ouvrira à des « compagnons de route » qui ne seront pas seulement des idiots utiles. Ainsi se fera jour une nouvelle ligne : l'acquiescement amer aux temps nouveaux et, dans une vaine course derrière l'histoire, la fragile espérance dans de nouveaux fronts progressistes qui s'avèreront artificiels et décevants... Mais le talent des dessinateurs ne s'en est pas affadi, pas plus que leur foi inébranlable dans l'avenir de la gauche. Simplement, ni leur talent ni leur foi ne trouveront plus à s'exprimer, faute de médias.

Comment ne pas déplorer qu'il n'y ait plus aujourd'hui aucune publication pour accueillir, quelles que soient leurs ambiguïtés, ces charges féroces contre la droite et le capital ? C'est d'autant plus paradoxal et regrettable que le capitalisme, ou du moins sa version monétariste actuelle, apparaît plus clairement que jamais dans sa vérité foncière : un système qui broie l'humanité et détruit la nature pour qu'une caste toujours plus puissante de prédateurs sans scrupules accumule davantage de richesse.



Or, alors que cette vérité crève les yeux, les mouvements politiques qui sont censés défendre l'humanité et la nature sont plus démunis, plus résignés voire plus complices qu'ils ne l'ont jamais été, et c'est le populisme d'extrême-droite qui séduit les victimes du système. Voilà la triste pensée qu'évoque le spectacle des gaillardes insolences de Burniat, Wolsztajn, Dustin, Moins et les autres : la ligne s'est brisée et, au-delà des silences et des complaisances contraintes du passé, sa vigueur nous manque cruellement.

Quelques considérations sur l'intérieur de la politique

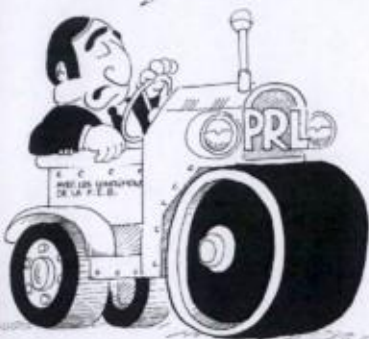
Claude Renard

Ayant suivi de près, jadis, les circonvolutions et sinuosités des noirs dessins du communisme en Belgique, il m'a été suggéré d'y revenir dans un article sur la politique intérieure de ce curieux pays. Soit. Encore faut-il tenir compte du fait que la politique intérieure est une chose et que l'intérieur de la politique en est une autre. J'y reviendrai.

Il est certain que, pour bon nombre de nos concitoyens, la politique, fût-elle qualifiée d'intérieure, n'en est pas moins très, très



JE NE ME
LAISSERAI PAS
IMPRESSIONNER
PAR LES GROUPES
DE PRESSION!



Moïse

extérieure ; je veux dire qu'elle reste extérieure à leur entendement. Cela n'a rien d'étonnant. Pourquoi ?

Prenons un exemple : nos caricaturistes ont donné une image fidèle de ceux qui nous gouvernent (et qui nous ont gouvernés), de ceux qui, aujourd'hui comme hier, prêchent l'austérité pour combattre la crise, ce phénomène multiforme et récurrent ; ils considèrent que la Sécurité sociale est un luxe, que l'index des prix en est un autre (voyez les noirs dessins de Jo Dustin et de Walter Burniat) et que les performances de l'espérance de vie mériteraient d'être honorées par ceux qui en bénéficient.

Honorées comment ? En travaillant encore, en travaillant toujours, rien ne valant un bon boulot pour devenir un joyeux centenaire. Même l'enseignement, cet héritage du siècle des Lumières, ferait bien, selon certains, de dévisser quelques-unes de ses ampoules (voyez le noir dessin de Philippe Moins). Que de grandes découvertes l'humanité n'a-t-elle pas faites à la lueur de bougies !



Jo Dustin 84

ENCORE 16000 FRANCS
OU LA VIE!



Jo Dustin 80

On comprend que tout cela peut être difficile à comprendre quand on constate que les progrès sociaux ainsi visés sont nés précisément à des époques où le pays devait se relever des ruines de deux terribles guerres. L'index des prix, bête noire de la droite, est entré en vigueur, comme la loi des 8 heures, au lendemain de la Première guerre mondiale. Notre sécurité sociale, autre fléau collectiviste, a été construite à une époque où il fallait presque tout reconstruire au lendemain de la Seconde guerre mondiale. Le rappel de ces faits montre à quel point la politique intérieure et l'intérieur de celle-ci présentent de nettes disjonctions. Nous avons à ces deux époques une politique intérieure qui se traduit par des avancées sociales indéniables et, au-dedans, une classe dirigeante que la peur du communisme, comme l'a démontré José Gotovitch, amène à se replier sur des positions préparées à l'avance, face à un prolétariat présentant de hauts risques de contamination.

LE PAPE RECHUTE !





Dans le même ordre d'idées, il fut un temps où les progrès scientifiques et techniques permettaient d'envisager des progrès non moins importants sur le plan socioculturel et pas seulement dans le domaine des armements ou du commerce de bibelots sophistiqués.

D'aucuns nous rétorqueront peut-être que c'était là une utopie en parfaite harmonie avec les manigances du marxisme-léninisme. S'il en était ainsi, il faudrait admettre que cette utopie répondait si bien à de noirs desseins qu'elle avait même atteint les

hémicycles de la vénérable Université Catholique de Louvain. Dans *La Libre Belgique* du 12 novembre 1971, on relevait, en effet, sous la plume du professeur Basile, de l'UCL, la prévision suivante : « **Sous peu** (souligné par moi, CR), *l'automation et les ordinateurs réduiront le temps de travail à 30 heures par semaine, ce qui laissera 70 heures aux loisirs hebdomadaires* ».

Ce serait une erreur de hausser les épaules. Le professeur Basile perdait seulement de vue que la logique pure et simple n'est pas en mesure de s'imposer quand elle a affaire à la logique des affaires, celles-là mêmes qu'illustrent dans nos colonnes les noirs dessins de cinq brillants caricaturistes.

Un « nous » nouveau

Pierre Galand

Rien que des caricatures ? Certes, mais très vite vous comprendrez que c'est aussi un livre d'histoire.

Parce que la caricature est une forme aboutie d'expression et de pensée, elle opère de manière saisissante. Non seulement elle s'est invitée comme moyen de mobilisation dans un très grand nombre de luttes politiques, sociales et économiques, mais elle agit aussi comme force stimulatrice de mémoire.

Les luttes populaires contre les différentes formes d'oppressions ont généralement été un creuset de créativité artistique exceptionnelle. Elles ont laissé des contributions remarquables à une culture propre aux peuples eux-mêmes. La caricature est une des composantes qui permet aux peuples de résister contre les tentatives de ceux qui détiennent les moyens d'information, souvent les mêmes que ceux qui contrôlent l'économie. Les caricatures sont une forme de résistance

contre leurs tentatives de déconstruire et de disqualifier les cultures populaires en voulant les remplacer par un ersatz de masse. L'histoire qui nous est présentée est celle des luttes d'émancipation que des peuples, des travailleurs, des femmes ont menées et qui ont marqué la deuxième moitié du XX^e siècle.



Jo Dustin

Vous vous rappelez les marches contre la bombe nucléaire, contre la guerre U.S. au Vietnam, contre l'OTAN, contre les euromissiles, contre l'apartheid, les colonels grecs, les dictatures Pinochet, Videla et consorts en Amérique latine...



VIETNAM

Marcelle Lavachery



Il y avait aussi les marches pour défendre le Docteur Peers et le droit à l'avortement, pour dénoncer les exactions des multinationales, pour soutenir les peuples des colonies portugaises dans leur lutte anti-coloniale. Marche des femmes pour le droit de disposer de leur corps, marche des jeunes pour l'emploi (déjà!), manifestations des travailleurs pour la sauvegarde de leurs outils de production et de leurs droits...

Ces combats, ces résistances sont aussi de remarquables victoires.

Gandhi, Ho Chi Minh, Castro, Lumumba, Neto, Amilcar Cabral, Mondlane, Nyerere, Martin Luther King, Salvador Allende, Mandela et tant d'autres ont été les ambassadeurs de leur peuple pour accomplir une extraordinaire mutation de l'histoire qui, dès 1960, voyait les peuples de la planète accéder à l'égalité de droits tant



Walter
28

individuels que collectifs. Cela se traduira d'ailleurs par la fameuse résolution XV.14 de l'A.G. des Nations Unies relative au droit des peuples à l'autodétermination.



A ceux qui me diront avec quelque raison : mais qu'est donc devenue cette grande aventure de l'émancipation populaire ? A ceux qui ne verraient que nostalgie dans ce très bel ouvrage, je leur suggère de lire les propos de Camila Vallejo, récente présidente de la Fédération des étudiants des universités du Chili. Quarante ans après le coup d'Etat de Pinochet, à la tête de 500.000 jeunes

étudiants protestant contre le coût et la privatisation des études, elle déclarait : « *L'expérience de l'Unité Populaire n'a pas échoué. Elle a été interrompue. Et la figure d'Allende n'est pas celle d'un président idéaliste laissant derrière lui un processus politique condamné. Elle incarne l'audace politique : celle qui a affiné la modernité du projet de transformation révolutionnaire de la société au Chili et sur tout le continent. (...) Evoquer le nom de Salvador Allende, ce n'est pas seulement parler du passé. C'est penser le présent et préparer l'avenir* ».

Un vieux sage, Edgar Morin, ajoutait en Echo dans *l'Humanité* du 19 juillet 2013 : « *Il faut changer de cap et développer un 'nous' nouveau. L'ancien se dressait et se dresse encore contre l'ennemi ou contre l'envahisseur, le nouveau est celui de la prise de conscience que nous avons un destin d'êtres humains commun* ».

HUMOUR ET POLITIQUE



L'humour est-il soluble dans le communisme ?

Chronique d'un dessinateur
débutant, 1973-1982

Philippe Moins

A plusieurs reprises dans les derniers mois de sa vie, Jacques Moins avait évoqué l'idée, en tant que Président du Carcob, que celui-ci s'intéresse à la question de l'humour dans le Parti communiste. Quelques semaines à peine avant son décès, mon père nous écrivait, à quelques anciens collaborateurs du *Drapeau rouge* et moi-même, pour solliciter notre collaboration à un projet «*humour et communisme*»¹.

¹ J'ai participé à un débat parfaitement soporifique sur le sujet au Centre culturel d'Auderghem en... 1978, à l'occasion de la Fête du DR. Je me souviens n'y avoir presque rien dit, peut-être par timidité mais aussi parce que je trouvais un peu ridicule de discuter doctement de l'humour... et voilà que je m'y mets sur le tard. Notons qu'il avait fallu un certain courage de la part des organisateurs pour proposer un tel débat, après mon incartade d'avril dans le *DR* et ses effets collatéraux.

Je suis forcément bien placé pour savoir qu'un certain humour faisait partie intégrante de la personnalité de Jacques Moins, même si *a priori* son métier d'avocat comme son rôle au sein du Parti communiste ne lui donnaient pas toujours l'occasion de révéler cette facette de son caractère. Pourtant, sa profession comme sa vie militante l'avaient amené à vivre des situations dont il nous livrait ainsi qu'à quelques amis proches, le comique, le ridicule ou le dérisoire, toujours avec la pointe d'humanité qui était la sienne. Il pouvait être infiniment sérieux par ailleurs, concentré sur ses objectifs politiques ; lorsque ses valeurs et ses convictions étaient mises à mal, il pouvait alors paraître dépourvu du moindre humour, mais dans ce cas, qui ne l'est ?

Il avait beau être lui-même un militant assidu et un des responsables de cet étrange petit parti communiste de Belgique, mon père n'avait que mépris pour ceux qui s'empressaient de suivre sans remettre en question, sans douter. En plus de soixante ans de militantisme, il avait eu le temps de relativiser ou réviser ses certitudes et, ce qui est plus rare, de le faire savoir, à l'intérieur du Parti et non en en claquant la porte. C'est ce qui lui valut d'ailleurs l'inimitié de certains camarades déstabilisés par son ironie acide.

A titre personnel, j'interprète son courrier comme une ultime manifestation d'amour paternel, même s'il ne m'était bien entendu pas destiné exclusivement. En effet, cette proposition originale m'a permis de mieux percevoir, presque trente ans après mes dernières collaborations au *Drapeau rouge* (au DR), à quel point mes dessins avaient dû compter pour lui, lâchés qu'ils étaient avec une totale ignorance des consignes mais mus par de sincères indignations. Et aussi à quel point la sympathie qu'il avait manifestée à l'égard des dessinateurs relevait certes d'une volonté d'ouverture d'un dirigeant «eurocommuniste» mais avait aussi dû trouver son origine, de manière plus ou moins consciente, dans le fait que son fils était l'un d'eux.

C'est pour moi une façon de répondre à cette invite que de résumer ce lointain parcours de dessinateur débutant pour le *Drapeau rouge*, tout en alimentant une réflexion autour de cette question finalement

plus vaste qu'il n'y paraît et dont ma courte expérience personnelle ne couvre qu'une infime partie : l'humour est-il soluble dans le communisme ?

Premiers traits

Dans les années 70, je devais avoir 15 ans, j'ai commencé à me considérer comme communiste. Dans un cas comme le mien, il est difficile voire impossible de démêler ce qui relevait de l'influence familiale et de la conviction personnelle, la dimension affective jouant de toute manière un rôle important : à l'inverse de la majorité de mes compatriotes qui ne connaissaient généralement les communistes que sous une déclinaison slave peu flatteuse, fournie clé-sur-porte par Hollywood, j'avais déjà côtoyé des communistes en chair et en os, et cela alors que je me déplaçais encore à quatre pattes.

Quelle que soit la part de l'inné et de l'acquis, ma manière de m'associer au mouvement fut, elle, tout-à-fait personnelle, puisque c'est surtout en tant que dessinateur d'humour que j'en devins un protagoniste affirmé. Cette activité très spécifique finit par constituer une partie essentielle de ce que je considérais comme mon apport aux combats des communistes.

Je n'avais que 16 ans lorsque j'ai esquissé mes premiers dessins politiques. A cette époque ma mère, avocate elle aussi, était une militante de base, comme on dit ; mon père commençait lui à jouer un rôle au sein de la direction du PCB. Ils étaient déjà tous deux des militants chevronnés : ils s'étaient engagés très jeunes au parti, au début des années 50, à l'Université, au moment où la guerre froide gagnait en vigueur et, à l'inverse de beaucoup de camarades de leur promotion, ils n'avaient pas voulu quitter le parti ensuite.

Jusqu'en 1973, le *Drapeau rouge* était hebdomadaire et chaque semaine le bas de la dernière page d'un « DR Magazine » relooké et dirigé par Rosine Lewin était réservé à un dessin d'humour qui

était parfois relativement éloigné de l'actualité politique au sens immédiat. On y trouvait la signature de Marcelle Lavachery et celle de JIA (l'architecte Jacques Aron) et peut-être d'autres que j'ai oubliées. C'est également Rosine qui avait introduit la BD dans un *DR* jusqu'alors alimenté exclusivement en « Pif le chien », avec aussi une surprenante BD réaliste consacrée à l'affaire Sacco et Vanzetti, que le film et la chanson éponymes de Joan Baez venaient de ressusciter.

J'avais obtenu un certain succès auprès des mes camarades de classe en dessinant les caricatures de nos profs et j'avais créé à 13 ans un journal satirique stencylé à l'alcool, qui se vendait cinq francs si mon souvenir est exact et faisait les joies de la cour de récré de l'Athénée d'Ixelles : j'y brocardais les profs et les « surveillants » et le préfet. Trois ans plus tard, avec l'optimisme qui me caractérisait, je me suis dit pourquoi pas moi aussi dans le *DR* ? Un matin, avant de partir à l'école, j'ai remis un dessin à mon père et il est paru peu de temps après. C'était un sujet d'inspiration anti-militariste, montrant des jeunes entrant dans une boîte-usine pour en ressortir sous formes de militaires tous identiques avec une petite clé dans le dos ! Encouragé par cette première publication au demeurant pas tellement dans la ligne de « l'armée du peuple », je lui en ai remis d'autres et cela a commencé comme cela. Je n'avais même pas mis les pieds à la rédaction, je savais à peine comment fonctionnait un journal et mon idéologie était plus proche de *Charlie Hebdo* que des Congrès du Parti. A ce moment, le plaisir de voir mes dessins imprimés dans un « vrai journal » a dû avoir un effet stimulant, néanmoins ces quelques contributions précoces se sont vite espacées car j'étais passé à autre chose.

Engagement

Au début des années 70, les rues de Bruxelles affichaient des 20 m² vantant les mérites d'une cocotte minute. Le slogan était : « *Qu'est-ce qui est rouge et qui va vite ?* ». Quelques JC de l'époque avaient eu l'idée de la détourner en répondant eux-mêmes à cette question à la bombe de peinture, rouge comme il se doit. Ainsi tous les espaces

publicitaires loués par la firme avaient reçu la réponse suivante à leur question : « *la Jeunesse Communiste* ». Sans en avoir l'air, ce genre de détournement agissait sur des ados de ma catégorie avec un pouvoir d'attraction certain. Peu après, il y eut les nombreuses manifestations contre les projets « VDB » (*alias* Vanden Boeynants, ministre) qui tendaient purement et simplement à supprimer le régime des sursis au service militaire pour les étudiants : suite à cela, vers 17 ans je suis devenu membre sporadiquement actif des JC ; j'avais appris à mieux connaître ceux-ci à travers un « Front commun des lycéens » qui était une réponse de rassemblement initiée par des JC aux « Comités Boîtes » trotskistes. Puis ce furent les Etudiants communistes et très vite le Parti communiste lui-même.

J'ai participé à ma manière à ces trois entités, à des degrés divers, en électron libre diront certains, bien que j'aie été réellement attiré par le projet communiste dans lequel il est vrai je retenais avant tout l'idée d'être « contre ». Mon adhésion était d'ordre viscéral, j'étais révolté par les bombardements américains sur Hanoï, les « cages à tigre », la répression britannique en Irlande du Nord et aussi les flics qui tapaient sur les manifestants pacifistes un peu partout dans le monde. Et puis il y avait cette « crise » dont on commençait à nous rabâcher les oreilles... Les questions d'environnement pointaient aussi, avec le journal *La Gueule ouverte* qui était une de mes lectures favorites, d'abord à cause des dessins de Gébé et Fournier. J'attribuais tous ces maux au capitalisme plus qu'au productivisme, ce qui n'était pas entièrement faux, même si je n'avais pas encore entendu parler de la mort de la mer d'Aral, qui était encore... à moitié pleine ; je n'avais pas dévoré les classiques que, pour bien faire, il eût fallu et j'étais plus *Pilote* que « Politzer », ce qui ne m'empêchait pas d'aller coller des affiches avec beaucoup d'enthousiasme, la nuit venue, une des activités favorites des jeunes militants d'alors, *debriefing* au bistro inclus.

Après les quelques dessins parus dans le *DR* de mes années potache, c'est d'abord pour *L'Offensive*, le journal des Jeunes communistes que j'ai travaillé assez régulièrement (vers 1975), sous la houlette

de Pierre Ergo son rédacteur en chef / metteur en pages / principal rédacteur et correcteur. J'y fournissais des illustrations mais aussi des textes sur l'actualité musicale. Les feuillets qu'il tapait sur sa vieille machine étaient raides à force d'être tippexés mais il se censurait lui-même plutôt que d'ennuyer les autres, donc tout allait bien. Je me retrouvais comme souvent à partager l'illustration du journal avec Willy Wolsztajn qui, lui, fournissait des dessins à la JC depuis belle lurette. Plus tard, vers 1978, ce fut *Oxygène*, avec Jean Lemaitre et Louis Grippa, eux aussi fils ou petits-fils de militants ou d'anciens dirigeants communistes. Sous leur impulsion, *Oxygène* était pluraliste et lorgnait vers le modèle du mensuel français pour ados *Antirouille*. Il y eut une tentative de diffusion en kiosque à cette époque, j'en ignore les résultats, secrets aussi bien gardés que ceux du *DR*, mais il est clair qu'avec des moyens très limités et de nombreux contributeurs exclusivement bénévoles, avec ses reportages, ses BD, ses illustrations, ses chroniques chanson ou rock, *Oxygène* s'écartait largement de la presse militante, tout en véhiculant un contenu progressiste, proche des thèmes de la JC. Son absence presque totale de langue de bois, jointe à un ton qui se voulait alerte (parfois même un peu démagogique, avouons !) le rendait probablement à même de séduire un lectorat de 15-22 ans et cela, c'était une première dans l'histoire de la presse progressiste en Belgique. *Oxygène* était l'aboutissement logique d'un progressif détachement des jeunes militants de la forme pure et dure d'un discours exhortatoire et martial, encore en vigueur et même réactivé par certains en mai 68, vers un mode plus subtil de communication : cela marchait, car c'était tout simplement moins éloigné du ressenti des lecteurs potentiels... J'ai fait l'une ou l'autre couverture et quelques dessins pour *Oxygène*, mais le rôle de la caricature y était plus limité qu'à *l'Offensive* et la photo commençait à se développer, sans doute sous l'influence de la publicité, où elle régnait déjà sans partage. Dans le genre, un trait d'humour parmi les plus remarquables si pas les plus subtils fut cette couverture photo d'inspiration *Hara Kiri* pour un numéro spécial sexe (*Oxygène* février 1983) qui montrait une jolie chute de reins, légendée « *Le cul fait vendre – On s'y met* », avec au-dessous : « *En page 2 je*

me retourne ». En page 2, on trouvait la même photo, toujours de dos mais la tête en bas !

A peu près à la même époque, une affiche de la JC appelait à voter communiste avec un homme et une femme intégralement nus,... La nudité (mais de dos) semblait le passage obligé pour montrer que les JC faisaient leur *aggiornamento*.

Ce qui dans *Hara Kiri* eût fait l'effet d'un gag inoffensif était évidemment d'une toute autre nature dans un magazine derrière lequel se tenait quand-même le Parti communiste. Les dirigeants de l'époque étaient généralement nés dans les années 20 ou 30 et ils n'étaient par conséquent pas très « *Peace and love* ». Je n'ai pas connaissance de leurs réactions à cette vague de nu, mais je me dis qu'à tout prendre, ils devaient encore préférer cela à des contenus plus polémiques. En revanche, j'ai souvenir que quelques unes « légères » du *DR* avaient fait des vaguelettes précédemment. Pour les journalistes du *DR*, cela équivalait à des blagues potache durant les mois creux d'été, au moment où un rédac' chef plutôt tatillon sur un nombre considérable de sujets même accessoires prenait quelque repos. Dès lors il ne faudrait pas chercher d'autre signification à ces unes décoincées (mais sexistes, diront les camarades féministes) qu'une réaction vitale de jeunes rédacteurs face à un certain puritanisme bolchévique (aussi un beau sujet à traiter !). Aux réactions outrées de la hiérarchie redéfinissant bien vite l'iconographie idoine répondit un dessin de mon crû, représentant un cardinal brandissant sa crosse et disant « *L'euro érotisme vous perdra* »...².

A l'autre extrémité du microcosme coco de cette époque, les Etudiants communistes de l'ULB (où j'effectuais mes études) recelaient en leur sein quelques spécimens intéressants, mais c'était bien malgré eux. Les réunions se tenaient dans un local de l'avenue Buyl à Ixelles où certains (heureusement assez isolés!)



² Voir à ce propos NAIF Nicolas, *L'eurocommunisme en Belgique*, Carcob / Centre d'Histoire et de sociologie des Gauches, Bruxelles 2004, p. 197.

tentaient de développer une démarche théorique : ils venaient aux réunions munis de piles de bouquins, Lénine était leur Saint Patron et ils participaient aux discussions en brandissant les Ecritures à propos de tout et de n'importe quoi, c'était dérisoire, pour ne pas dire consternant.

En même temps, cela m'a confirmé qu'accoler « humour » à « communisme » pouvait souvent passer pour un oxymore. Une

MARX L'EXPLORATEUR

par GUY L'ECLAIR



D'APRES GUY BARA Mois80

inoffensive affiche de mon crû, commandée par l'UNEC, montrait un Karl Marx plutôt bienveillant et complice, sur fond dégradé rose-saumon : il invitait à une « Semaine du livre marxiste » à l'ULB ; l'affiche suscita la réprobation offusquée de certains camarades de l'univ. Alors que les bustes conquérants et le rouge réglementaire sont dans un tel cas vivement prescrits, j'avais mis sans prévenir un peu de Groucho dans mon Marx, en le faisant cligner de l'oeil. Cela n'avait rien de bien méchant ni de très original, le dessinateur français Solé avait fait de même un peu avant pour les JC françaises, tandis que Jo Dustin allait bien plus loin en réalisant pour la Fête du DR 79 une affiche qui fut particulièrement contestée ensuite, avec un Marx quadrupède à tête de paon ! Une belle source de rigolade et d'inspiration pour ces chenapans de dessinateurs à qui on ne pouvait vraiment pas faire confiance pour illustrer gentiment la bonne parole sans faire de vagues...



A peu près à la même période, Willy Wolsztajn avait réalisé une étiquette de bouteille de vin pour « la grande cuvée de l'eurocommunisme », un pinard mis en bouteille et vendu à la Fête du DR sur le stand de la section de Forest du PC ; on pouvait y voir les profils caricaturés de Carrillo, Marchais, Berlinguer et ... de notre Louis Van Geyt, à la façon des représentations de Marx / Engels / Lénine / Staline sur les médailles des années 50. Très prisée à la fête, la

cuvée ou plutôt son étiquette déclencha « *remous en sens divers et courroux jusqu'aux plus hautes sphères du Parti* »³. Jean Braipson, linotypiste et typographe au DR et vieil ami de mon père m'a rapporté en février 2012 que, dans sa jeunesse (1954 ou 1955) il militait aux JC et que ceux-ci avaient organisé à la Salle Elysée à Bruxelles une exposition de caricatures intitulée, selon son souvenir, « *le rire est le propre de l'homme* ». Les JC avaient fourni des photos des dirigeants du parti à Didier Geluck, alors dessinateur au DR, afin qu'il réalise leurs caricatures, sauf, précisa Braipson, celle du Président Laimand, car tout simplement, « *cela ne se faisait pas* ». Ce qui en 1954 était une manifestation d'autocensure provoquait donc encore un malaise en 1978. *Simplicissimus*, *L'Assiette au beurre*, *Charlie Hebdo* et *le Canard enchaîné* ne faisaient toujours pas partie de la culture de certains communistes, et non des moindres.

³ Mail de Willy Wolsztajn à Philippe Moins, le 21 mai 2013 – voir dans ce numéro ...

Le Canard des étangs

Infiniment éloignées de toute langue de bois et parfois très conviviales dans leurs suites étaient les réunions de la section d'Ixelles du PC, où coexistaient les générations, mêlant de vieux résistants, certains rescapés des camps, militant(e)s chevronné(e)s et ceux qu'on qualifierait aujourd'hui de premiers bobos. On y parlait parcmètres, bulletin communal, bassin d'orage, crèches, logements sociaux, bref des choses très banales qui n'auraient nullement intéressé certains purs idéologues. Les membres étaient avant tout des travailleurs, qui appartenaient à la « vraie vie », avec une prédominance de gens actifs dans le tertiaire, la culture ou les médias.

En tant que très jeune membre de la section d'Ixelles du Parti communiste, j'ai été approché par Jean-Paul Vankeerberghen, Francis Chenot et Jean-Louis Tillemans, tous trois journalistes au *DR* et animateurs de cette section, pour créer un journal local, plus ou moins trimestriel. Ainsi est né *le Canard des étangs*. Outre son titre pas franchement militant, l'originalité première de ce journal résidait dans le fait qu'il n'était pas destiné au petit cercle des convaincus. Il prenait la forme d'un toutes-boîtes tiré à des milliers d'exemplaires et distribué par nos soins dans un maximum de boîtes aux lettres de la commune. A l'instar de quelques autres camarades de la section, j'arpentais nuitamment les rues de mon quartier pour alimenter les boîtes aux lettres. C'était un 8 pages A.4, essentiellement écrit par Vankeerberghen et dans lequel trouvait place un *digest* des positions du parti sur les questions essentielles à l'international comme au national, assorti de brèves souvent caustiques sur la vie communale. La place réservée au dessin y était surprenante pour l'époque et même aujourd'hui ce canard présente un aspect complètement atypique! Il intéressait des gens bien au-delà du cercle des sympathisants, comme j'ai pu m'en rendre compte à diverses reprises, y compris des années plus tard. C'est qu'il exprimait de manière très libre le ras-le-bol d'une génération vis-à-vis d'une commune gérée par une majorité libérale / socialiste complètement sclérosée (toute ressemblance avec la situation actuelle, ...etc.). La forme très bricolée de la mise

en page ajoutait à mon avis à une spontanéité qui n'était pas feinte. *Le Canard* n'était pas perçu comme vile propagande, l'autodérision y étant réellement de mise à tous les étages... Il n'avait rien à voir avec la communication politique de l'époque, vieillotte et stéréotypée, mais pas beaucoup plus avec celle d'aujourd'hui. Actuellement, aucun parti politique, même dans l'opposition, n'oserait aller aussi loin : la communication politique est devenue affaire de « pros », ce qui veut dire qu'elle reste très souvent formatée par les tics et les bonnes manières du *marketing* politique et que son discours incantatoire à « la citoyenneté » ou à la « société civile » ne signifie nullement qu'il est conçu et réalisé par des citoyens, encore moins qu'il est en osmose avec ceux-ci. Jean-Paul Vankeerberghen et consorts m'octroyaient une place enviable dans cette gazette : une pleine page huit avec une BD mettant en scène les édiles ixellois sous forme de canards et petits dessins un peu partout pour agrémenter les colonnes. Cela changeait sensiblement d'*Ixelles votre commune*, revue à la gloire du Bourgmestre Demuyter et de ses échevins, dont les photos officielles parsemaient le journal, chaque page étant concédée à un baron local; *Ixelles votre commune* était bien malgré lui tellement drôle que le *Canard* aurait eu tort d'en faire trop là-dessus.

C'est sans doute dans le rituel appel au « fonds de combat », le genre de truc au départ difficile à illustrer de manière drôle, que la singularité du *Canard* s'est manifestée de la manière la plus flagrante, avec ce dessin montrant un type ressemblant assez à Staline et qui brandissait un marteau pour convaincre un pauvre canard de verser son obole au compte chèque postal du PC !!! Première réaction à ce dessin, le gros rire de Jean-Paul Vankeerberghen qui s'empressa de publier la chose. Ce faisant, il prenait un risque beaucoup plus grand que moi, il faut quand même le souligner.

Crainte d'être taxés de censeurs dans un rapport de force interne très tendu, absence de consensus sur la réaction appropriée face à un artefact non homologué, réelle envie d'ouverture ? Toujours est-il que la Direction du PC, sans doute très divisée sur les suites à donner à ces manifestations répétées d'autodérision et d'irrévérence, donnait

l'impression de lâcher totalement la bride à ses militants ixellois. Face à elle, la conjonction de la génération 68 (pour aller vite) et d'un cadet moqueur à l'égard de ceux qui étaient déjà pour moi presque des « anciens combattants », produisait régulièrement une publication strictement inimaginable en d'autres temps et d'autres lieux : l'humour était non seulement présent, mais faisait figure de fil... rouge.

Fin de la presse de gauche « indé »

Dans le même temps, je réalisais des affiches et des dessins pour d'autres associations appartenant à la mouvance de gauche au sens large, tout un monde culturel, associatif ou syndical qui se développait à cette époque à gauche du Parti socialiste, sans pour autant être lié au Parti communiste. Les écolos n'existaient pas ou peu, mais le terreau où ils allaient croître était déjà en place.

Il y avait trois hebdomadaires progressistes sur la place, qui tranchaient par leur ton avec une presse socialiste moribonde et vieillotte : *Pour*, créé par l'insaisissable Jean-Claude Garot ; le *Journal d'Europe*, devenu *Hebdo 76* puis *Hebdo 77* autour de Chantal Gras et Henri Roanne ; *Notre Temps*, bébé de Jérôme Grynpas ; plus toutes sortes de périodiques plus ou moins vivaces, de type associatif, fanzines, etc. Ce que l'on trouve *grosso modo* aujourd'hui sur *Internet*, sur les blogs voire sur *Facebook* était encore stencylé, ronéotypé, photocopié. Une série de dessinateurs, jeunes pour la plupart, collaboraient à cette presse alternative moins coincée, parfois très amateur, parfois pas du tout. Parmi les plus constants, relevons Jean-Louis Lejeune, Willy Wolsztajn, Jo Dustin, Marc Deneyer, Godefroid, Stroobants, Lison, Salémi, Marcelle Lavachery, Serdu, j'en oublie certainement.

J'ai choisi d'aller chez *Hebdo* parce que c'était le titre dont je me sentais le plus proche par le ton et... parce que sa rédaction était hébergée pratiquement à côté de chez moi. Le langage utilisé, l'importance donnée à la culture, la brièveté des articles, le petit format, tout cela

emballé dans la mise en page dynamique d'André Piroux, me semblait aller dans le bon sens, si l'on voulait dépasser un peu le cercle des convaincus. Piroux a commencé à prendre mes dessins, c'était fin 76. C'est là que j'ai rencontré Jo Dustin et Marcelle Lavachery, avec qui nous avons fini par former un trio soudé par une amitié complice, cela malgré les dix ans d'écart qui séparaient chacun de l'autre.

Jo était déjà pour moi un vieux militant (né en 36), il n'était pas au Parti mais s'était démené avec sa compagne Tessa Parczenczewski dans de nombreux comités Chili, Viet-Nam, 42/60, CATU, etc. Je l'appréciais beaucoup, à cause de son engagement sincère et de son humour vraiment très particulier, teinté de surréalisme, d'esprit libertaire et de ... folklore bruxellois. Il y avait donc à *Hebdo* trois dessinateurs membres du PC : Marcelle Lavachery, Willy Wolsztajn et moi. Je dois dire que nous nous fichions pas mal de cette appartenance dans nos relations avec le journal : nous n'étions pas des « envoyés du parti » et n'étions d'ailleurs nullement perçus comme tels à la rédaction. Marcelle et moi avions d'ailleurs davantage d'affinités avec le travail et l'esprit de Jo Dustin plutôt qu'avec celui d'un Willy, très marqué par Somville, le réalisme et son imagerie traditionnelle. Willy avait néanmoins assimilé ses classiques de façon personnelle, cela donnait de beaux résultats ; mais nous, nous étions tout simplement ailleurs, à la fois du point de vue esthétique et ... humoristique. Résultat, quand il s'est agi de faire des choses ensemble, c'est avec Jo et Marcelle que cela s'est passé, plus qu'avec Willy avec qui nous nous entendions très bien mais qui était aussi beaucoup plus engagé dans la JC.



Comme tous ces titres, malgré un succès d'estime, *Hebdo* a connu des problèmes de financement récurrents ; le journal s'est arrêté courant 1977, *Notre temps* à peu près en même temps. Pour quant à lui bénéficiait d'une manne miraculeuse qui l'a fait poursuivre jusqu'au début des années 80. Nous étions tous orphelins d'un journal qui ne nous payait pas mais qui nous passionnait et où les vifs débats internes, même s'ils étaient d'une tenue inégale (voir plus bas), témoignaient d'un pluralisme assumé.

Transfert de dessinateurs au *DR*

Depuis quelque temps déjà, le *DR* avait accompli sa mue : il était redevenu quotidien en 1974, était ensuite passé progressivement à l'offset et à la photocomposition (ce qui rendait la reproduction des dessins moins aléatoire, la clicheuse pourrie de la version typo ayant donné d'innombrables résultats) et une équipe de jeunes rédacteurs voulait donner un ton plus journalistique et moins doctrinaire au journal. C'était en phase avec l'évolution du PC de l'époque, qui se demandait lui-même s'il devait reprendre à son compte ou pas le qualificatif d'eurocommuniste (un terme créé alors par les médias et qualifiant les principaux partis communistes d'Europe occidentale, PCF, PCE et PCI, qui avaient peu ou prou pris leur distances avec Moscou), même si certaines fédérations de Wallonie étaient farouchement opposées à cette tendance. Dans le « combat idéologique interne », le *DR* était un bastion à prendre et il était plutôt passé aux mains des rénovateurs. Outre son *casting* de collaborateurs catalogués « intellectuels » et « bruxellois » du parti (= synonymes de rénovateurs), il y avait aussi Jacques Moins qui était directeur, Rosine Lewin qui n'était plus rédactrice en chef (remplacée par le très prudent mais néanmoins « eurocommuniste » Susa Nudelhole, lui même remplacé à nouveau par Rosine Lewin – il faut suivre – avant que celle-ci ne soit définitivement renvoyée aux *Cahiers marxistes*), mais qui continuait à y jouer un rôle important en tant que relais avec le Bureau politique et cela jusqu'en 1982. Il y avait surtout une bonne partie

des journalistes, dont Jean-Paul Vankeerberghen chargé de l'international et Jean-Louis Tillemans des questions de société.

Susa Nudelhole vu par le *Canard des étangs*, 1978



Le *DR* a partiellement « bénéficié » de la disparition des titres de gauche indépendants précités, Bernard Hennebert (ex *Notre Temps*) venant y acoller durant quelques mois un supplément « Diffusion alternative » (musique et chanson), Istvan Felkai (ex *Hebdo*) intégrant la rédaction avant de rejoindre plus tard la RTBF. C'est ainsi qu'à partir de 1978 je me suis mis à livrer au *DR* un ou plusieurs dessins par semaine, suivant l'actualité et suivant mes disponibilités. Cette fois je m'y rendais et je rencontrais une partie de l'équipe, journalistes recrutés à l'occasion du passage au quotidien : Jean-Paul Vankeerberghen et Jean-Louis Tillemans. Quant au poète Francis Chenot, c'était le plus ancien journaliste de la maison, il avait en charge les pages culturelles auxquelles il donnait un réel prestige, avec les critiques de Jean Cimaïse (*alias* le peintre Jean Goldman) pour la peinture et celles de Pierre Joye pour le cinéma, d'autres encore dont les noms m'échappent aujourd'hui. Le nouveau ton du *DR* n'était pas pour déplaire à Chenot qui copinaît avec Vankeerberghen et Tillemans et je me suis rendu compte en récupérant de vieux originaux que c'était le plus souvent lui qui avait calibré mes dessins : comme tous les préposés à la mise en page c'est Francis qui en fin de compte avait droit de vie ou de mort (et de proportions !) sur le travail des dessinateurs !



Francis Chenot, vu par le *Canard des étangs*, 1978

A l'instigation de Tillemans, Jo Dustin a rejoint le *DR* à peu près à cette époque, toujours sans être membre du Parti. J'étais ravi de voir ce grand talent nous rejoindre, cela me confortait dans le bienfondé de mon engagement de dessinateur au *DR* et je pensais même que



cela augmenterait le poids et l'influence des dessinateurs dans la maison, contribuant à faire du *DR* un journal plus lisible, moins coincé, bref vivant. Pour les gens de la rédaction qui côtoyaient Jo dans de nombreuses actions, manifestations et fêtes de gauche, sa non-appartenance au parti n'avait en réalité aucune importance et personne à la Direction ne semble avoir tiqué à ce moment-là.

Les ruines de Beyrouth, en 1984

A cette époque, quand son emploi de médecin pédiatre le lui permettait, Walter Burniat livrait aussi très régulièrement ses dessins au *DR*. C'étaient des croquis ultra rapides, esquissant des archétypes (le gros patron avec haut-de-forme et cigare au bec, le prolo avec sa casquette) et les faisant jouer dans une sorte de petit théâtre dialogué : toute la saveur était dans ces répliques. C'était l'époque où Wolinski, qui faisait quelque chose de voisin dans *Charlie Hebdo*, était passé à *l'Huma*, où il était généralement moins drôle. Les dessins de Walter eux me faisaient sourire et parfois franchement rigoler, même s'ils n'étaient pas ma tasse de thé sur le plan graphique. A la fin des années 70, l'appartenance de Jo à son *casting* de dessinateurs a conforté le *DR* comme seul support de presse belge (mis à part le très à droite *Pan*) recourant au *cartoon* de manière systématique. En ce sens, personne ne le sait plus aujourd'hui, mais le *DR* faisait vraiment figure de précurseur en Belgique.

Le Parti avait attribué à mon père le titre ronflant de « Directeur de la Maison de la Presse » : face aux nombreux titres hiérarchiques en vigueur dans la maison malgré le petit nombre de collaborateurs, mon père avait baptisé cela « l'armée mexicaine ». Il chapeautait donc

la gestion de la SPE, société éditrice du *DR* et de la *Rode Vaan*, et imprimerie de labeur. Il était à la manœuvre pour la modernisation (rotative, passage à l'offset, etc.) mais jouait aussi un rôle politique au journal, notamment en tant qu'éditorialiste du lundi. Mais sa grande affaire, c'était la Fête du DR : à partir de 1977, cette fête de septembre avait été rapatriée à Bruxelles, venant de Wieze où elle agonisait depuis vingt-cinq ans dans des halls lugubres destinés aux fêtes de la bière et liées à une grosse brasserie locale. En quelques années, il allait en faire, avec le concours dynamique de Michel Lagasse puis de Joëlle Rochette qui en étaient les « producteurs exécutifs », un incontournable de la vie culturelle bruxelloise, rassemblant à chaque fois des milliers de militants, sympathisants et curieux bien disposés, autour d'une programmation culturelle de qualité, mêlant groupes folkloriques d'un peu partout aux Guy Bedos, Paolo Conte, Marc Moulin, Nino Ferrer, Juliette Gréco, Pierre Rapsat, Johan Verminnen, Pierre Vassiliu et d'autres. La Fête était raccord avec l'ouverture du journal à l'humour, aux collaborateurs extérieurs, à un ton moins solennel, à un journalisme plus professionnel et moins donneur de leçons. C'est dire si Jacques Moins voyait d'un bon œil l'arrivée de cette équipe de dessinateurs. Je sais qu'il rêvait d'un journal qui, par sa diversité et son ton aurait davantage ressemblé à la Fête du DR, et cela 365 jours par an... mais sans gueules de bois. On était bien entendu loin du compte et l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques en 79 allait bientôt plomber définitivement l'ambiance.



DR 1979

Entre-temps, Jean-Paul, Jean-Louis, Francis et un ou deux autres formaient mon premier public et je crois que leurs réactions à mes dessins, amusées ou pas, me donnaient des indications précieuses sur ce qui fonctionnait, du moins c'est comme cela que je le percevais. Les dessins étaient appréciés uniquement sur leur impact comique et politique, leur forme n'était jamais critiquée : à ce niveau je pouvais me faire les dents dans différents styles, cela n'importait pas ou peu pour la rédaction et cela tombait bien car je me cherchais. J'ai dessiné très peu de capitalistes avec haut-de-forme, cela me semblait appartenir à une iconographie usée. Dans le monde réel il y avait certes toujours des Albert Frère en costume sombre de coupe *british*, mais le genre *cool-bronzé-en-jeans* à la Richard Branson commençait à faire son apparition. Aujourd'hui, un caricaturiste belge comme Titom refait

dans cette iconographie mais avec un certain bonheur, car user d'un archétype ultra-daté comme le capitaliste en haut-de-forme ou le prolo à casquette est désormais un second degré : cela relève de la même démarche qui veut que certains dessinateurs, lorsqu'ils dessinent un téléphone, dessinent presque toujours un vieux téléphone en bakélite et pas un machin *design* d'aujourd'hui qui paraîtra démodé dans huit jours... Je ne captais pas cela de cette manière à l'époque, car je voulais absolument dans mon travail me distancer de l'imagerie «Agit Prop», estimant qu'elle ne parlait pas à ma génération. Celle-ci restait pourtant indépassable dans l'imaginaire de certains, comme en témoigne mon expérience des élections communales au tout début des années 80, les dernières auxquelles je participai. A cette occasion, j'avais dessiné pour le PCB une affiche nationale en quadri, adaptable par les sections locales : autour d'un panneau communal, une série de personnages traités en style BD qui représentaient toutes les catégories (âge, sexe profession), des enfants rigolards, des nanas un peu baba, des petits vieux sympas, des ouvriers «modernes», etc. Avec son aspect coloré et gentil, très loin en tout cas de toute référence à la sempiternelle iconographie militante, cette affiche fut vilipendée entre autres par Wilchar, ce qui me fit de la peine car il fut avant guerre un génial affichiste pour le parti communiste. Entre-temps Wilchar avait cru pouvoir se mettre sur le tard dans les pas du grand Frans Masereel, en pratiquant une linogravure militante démonstrative très éloignée de son sens initial de l'épure graphique. Sans doute aurait-il voulu imposer à tout jamais à la gauche cette esthétique post-post-expressionniste en noir et blanc, faite de travailleurs faméliques repoussant à la force de leurs bras néanmoins musclés d'adipeux capitalistes. Je trouvais sa réaction emblématique d'une certaine rigidité tous azimuts qui nourrissait encore l'imaginaire « prolétarien » et le mettait de plus en plus en porte-à-faux avec la population que le Parti prétendait incarner. Habitant la périphérie, Wilchar ne vit sans doute pas les affiches que je réalisais en même temps pour une « Union de la gauche » formée à Ixelles, autour d'Isabelle Stengers, Marcel Liebman et Jean-Paul Vankeerberghen, en reprenant un Canard des étangs vert pétant sur fond noir. Je crains qu'il ne s'en fusse pas remis.

Un Moins au goulag ?!?

La rédaction ne nous commandait rien, elle nous laissait libres de venir avec des propositions ; je choisisais mes sujets et leur traitement, tout comme le rythme de la fourniture. C'était généralement un *cartoon* à vocation plus éditoriale qu'illustrative, plus rarement des *strips* ou de petites BD.

En passant en revue les dessins de cette époque qui ont survécu, je me rends compte qu'un nombre considérable de ceux-ci relevaient de deux sujets de prédilection : Paul Van den Boeynants (VDB) d'une part et le nucléaire civil de l'autre.

VDB, cela s'explique par le fait qu'il constituait un client de choix pour les humoristes, avec ses déclarations de populiste / affairiste / ancien patron boucher ; depuis les « Projets VDB » en matière de défense, il était en outre la tête de turc numéro un pour les gens de ma génération peu motivés par le service militaire. Je me souviens en outre que j'adorais dessiner sa sale gueule tellement typique. Les méchants sont évidemment de bons clients pour les caricaturistes !

En ce qui concerne le nucléaire, c'était bien sûr un thème d'actualité (le début du petit soleil « *Nucléaire non merci* ») mais sa forte récurrence indique plus ma sensibilité au sujet qu'autre chose, même s'il est vrai que le PCB avait à ce propos des positions assez hostiles au nucléaire, ce qui était plutôt atypique, par rapport au PCF, par exemple.

Cela va sûrement en étonner certains, mais je ne subissais quasi aucune censure préalable ; à vrai dire je ne me souviens que de quelques cas, notamment celui d'un dessin avec Brejnev sur un tank et un autre sur l'invasion chinoise au Viet-Nam, assimilant les Chinois aux Américains et les présentant comme des vautours, un très mauvais dessin en fait.



Un dessin refusé par le DR en 1980
 Olivenstein médecin, Ellenstein historien du PCUS, français tous deux

Je me sentais proche de la ligne des rénovateurs du parti, même si elle me semblait encore trop prudente, notamment par rapport au « *socialisme réel* » et à ce « *bilan globalement positif* » qui avait fait tellement de vagues quand Georges Marchais l'avait utilisé. Ce n'était nullement pour moi le fruit d'un long chemin idéologique parsemé de références théoriques mais plutôt la résultante d'un état d'esprit, lié à ma formation et à mes amitiés : tout ce qui semblait sortir les communistes de leurs raideurs idéologiques et mieux les relier à une gauche plus large me semblait viscéralement aller dans le bon sens. L'expression « *peuple de gauche* » n'était pas encore inventée mais c'est clairement à cela que je me sentais appartenir. On peut dire cependant que j'exerçais sur moi-même une forme d'autocensure qui ne concernait pas exclusivement le DR mais qui relevait de mes convictions et de certains présupposés : pour donner un exemple, comme d'autres et pas seulement dans les rangs communistes, j'ai mis un certain temps à voir dans le génocide perpétré par les Khmers rouges (dans le jargon PC, « *le Kampouchea démocratique* ») autre

chose que des racontars utilisés par la droite libérale, « pour mettre la gauche de nos pays en difficulté ». Résultat : il ne me serait pas venu à l'idée de faire un dessin de presse là-dessus, ou alors il aurait fustigé la propagande anti-communiste que cela engendrait par ricochet ! Aujourd'hui je ne regrette vraiment pas de m'en être gardé.

En réalité, c'est plutôt après parution que les choses se sont parfois gâtées. Pour illustrer une « interview » (en réalité une recension sans aucune question) par Francis Chenot du Vice-Président du PCB, Jef Turf, retour du Congrès du Parti Communiste d'Espagne, Chenot avait utilisé un dessin de moi figurant le dirigeant communiste espagnol Santiago Carrillo, très en flèche dans sa critique de l'Union soviétique version Brejnev. On voyait celui qui était devenu la bête noire du PCUS, interpellé par un type à chapka du genre patibulaire et un autre tout aussi sympa en blouse de médecin, allusion claire à la psychiatrisation de la dissidence en URSS. Le sens de mon dessin n'avait pas échappé au Bureau Politique du PCB ni à Jef Turf en particulier : ils s'étaient fendus d'une mise-au-point désapprobatrice dès le *DR* du lendemain. Du coup, la *Libre Belgique*, le *Soir*, *Pourquoi pas ?* et finalement *Pan* s'en étaient amusés, certains se précipitant à mon secours avec une lourde ironie, comme si j'étais menacé d'un envoi en Sibérie⁴.

Dans la vulgate du militant, cet incident médiatisé aurait dû illustrer l'impossibilité qu'il y aurait de se situer en position critique de sa propre mouvance, sans apparaître comme « faisant le jeu de ses adversaires ». Je pense toujours très exactement le contraire. En effet, si un humoriste ne peut faire bouger les lignes, qui le fera ? Le vrai problème pour le Parti communiste, ce n'était ni moi ni ceux qui n'avaient pas voulu me censurer, mais bien l'utilisation honteuse de la psychiatrie à des fins de répression politique, un sujet que le *DR* s'était bien gardé d'évoquer jusque-là et que tout le monde connaissait pourtant... Le *PCE* de Carrillo avait, lui, coupé le cordon ombilical en s'attaquant sans ambiguïté à toutes les dérives de la société soviétique et c'est un Jef Turf modérément novateur et gêné aux entourures qui rendait compte de ce Congrès.

⁴ CHENOT, Francis, « Une interview de Jef Turf retour d'Espagne », le *Drapeau Rouge* du 26 avril 1978 / Anonyme, « A propos d'une caricature », le *Drapeau Rouge* du 27 avril 1978 / Anonyme, « Gardons la ligne, Camarade », non signé, dans *La Libre Belgique*, 29 avril - 1^{er} mai 1978 / Anonyme, « Tête de Turf » dans la *Petite Gazette*, *Le Soir*, 29 avril - 1^{er} mai 1978 / Anonyme, « Au Drapeau Rouge distraité, le petit pain », dans le *Pourquoi Pas?*, 4 mai 1978 / Anonyme, « Philippe Mains ... La Gaffe », dans *Pan* n°1741, 10 mai 1978.

Rosine Lewin avait dit un jour que je m'ingéniais par mes dessins à contourner les positions du Bureau politique. Qu'un dessinateur d'humour ait pu avoir pour horizon les décisions du Bureau politique déclenchait chez moi une certaine hilarité, et dans le genre « humour coco », c'est sans doute un très bel exemple, involontaire certes. Notons au passage que même avec ma casquette de membre du parti, je ne lisais généralement lesdites positions qu'en diagonale distraite. Cette prose amphigourique et ultra-balancée, illusoirement destinée à ne déplaire ni aux uns ni aux autres au sein du Parti (des rénovateurs aux « Stals », pour aller vite) aurait pu au contraire devenir l'objet de satire et c'est précisément ce que je n'ai pas manqué de faire entre autres dans le *Canard des étangs*.

Avec le recul, j'ai cependant un petit peu plus d'indulgence (mais un peu, hein!) pour cette réaction, en me rendant compte que si Rosine, irréprochable femme de combat cataloguée rénovatrice, avait pu avoir un moment, un seul, la conviction que nous dessinateurs tiendrions compte de motions du parti avant de décider de faire tel ou tel dessin, c'est qu'elle nous considérait ni plus ni moins comme des militants et pas comme des artistes ou des humoristes. Pour elle, le *DR* n'était pas un lieu d'expression de gauche ouvert à diverses sensibilités, c'était quand même « l'organe du Parti » communiste, rénovateur ou pas. Une partie pas négligeable des abonnements filait toujours en URSS et en RDA, et cela devait compter aussi, même si ce n'était jamais dit. Tout cela illustre bien le « malentendu » qui a pu se maintenir entre des artistes/humoristes même engagés et des dirigeants communistes pour qui l'humour devait être une arme de propagande et rien d'autre. Finalement, peut-on leur en faire grief ? Ils jouaient leur partition et c'était à nous de voir si cela nous convenait ou pas et si la marge qui nous restait était suffisante pour nous sentir bien dans ce cadre. L'espace de liberté ménagé parfois aux forceps par les journalistes pour les dessinateurs, au prix de difficultés dont je ne mesurais pas toute l'étendue, me paraissait couler de source, alors qu'il était la résultante exceptionnelle d'une période qui l'était tout autant. Nous vivions à notre manière le moment fugace d'un

eurocommunisme perçant à demi la grisaille dogmatique, et cela bien avant la fameuse *Perestroïka*...

Le drapeau bouge

Cela faisait un certain temps que Jo, Marcelle et moi avions envie de proposer au *DR* une sorte de supplément humoristique qui s'ouvrirait à des dessins pas nécessairement liés à l'actualité immédiate, en ménageant des moments d'humour absurde, poétique ou en prenant simplement un peu de recul. Jo et Marcelle avaient une activité de dessinateurs d'humour qui les prédisposait à cela.

C'était aussi pour nous une manière quasi didactique d'amener les lecteurs du *DR* à apprécier des choses qui se faisaient depuis longtemps, mais pour un public acquis d'avance, celui des magazines satiriques. Et c'était aussi une manière de forcer la nouvelle politique encore hésitante de la maison : faire du *DR* un journal moins coincé, moins dévot, plus lisible, un lieu où l'échange des idées remplacerait les certitudes. Ainsi est né *Le drapeau bouge*, pleine page hebdomadaire incluse dans le *DR* du samedi. La typo du titre était celle du *DR*, mais le «b» de «bouge» se décalait du reste avec un petit trait-ressort dynamique en dessous, très BD, histoire de faire bondir la page et d'annoncer la couleur aux lecteurs. Nous faisons un peu office de précurseurs dans la presse quotidienne belge, où la portion du dessin satirique était réduite à presque rien, à l'inverse de maints titres de la presse étrangère (ou flamande) qui avaient leurs caricaturistes attirés. C'est ce que relevait Patrick Roegiers dès 1976 dans *Les Nouvelles littéraires* : « *Les Flamands, il est vrai, possèdent régulièrement une longueur d'avance en ces matières sur leurs homologues francophones. L'explication est simple. De ce côté de la frontière linguistique, il n'y a que la presse progressiste, Pour, Hebdo, Notre Temps, qui consente à offrir largement ses colonnes et ses lecteurs aux crayons-laser des nouveaux dessinateurs* »⁵. Après la disparition des titres précités, à qui nous avons livré nos dessins avec une belle régularité, le *Drapeau Bouge* nous offrait un

⁵ ROEGIERS, Patrick, « La Belgique en images et en miettes », dans *les Nouvelles Littéraires* n° 2557, 11/11/1976.

espace généreux. Et cela nous excitait très fort de savoir que l'humour changeait de camp. Rappelons qu'à ce moment le seul journal qui donnait une place vraiment conséquente au dessin politique et à la caricature, c'était le très droitier *Pan* avec son indéboulonnable dessinateur Alidor, paléo-rexiste même pas repenti et devenu l'amuseur de tout ce que la Belgique comptait de notables grincheux.

Le premier numéro du *Drapeau bouge* paraît sur 4 pages, les 29 et 30 décembre 1979. On y trouve des textes et des dessins de Domino, Jo Dustin, Marcelle Lavachery et moi. Willy Wolsztajn participe au numéro suivant mais ensuite c'est le trio Dustin / Lavachery / Moins qui assure la continuité, alternant petits dessins, textes et pages complètes. Le ton est politique mais s'écarte délibérément d'une actualité immédiate: Jo peut y déployer son imaginaire poético-satirique, Marcelle est plus dans un registre intimiste et très personnel, moi j'essaie un peu de tout mais je reste généralement plus caricaturiste. Parfois nous travaillons ensemble, comme dans cette livraison du 31 mai 1980 avec une planche de « *Ministres à découper* » (ils sont 36 !). La publication s'arrête le 28 décembre 80, après une année complète. Il se dit que les réactions à cette page ne sont pas bonnes, que « *les camarades ne comprennent pas* », qu'il y a trop d'hermétisme (un mot que certains culturels adorent utiliser au PC, sous l'impulsion de Jean Goldman, Roger Somville et du « mouvement réaliste »), que nous occupons

KIP RIRBY

par JOHN MOINS



© Moins 80 ???

(D'APRÈS JOHN PRENTICE)

une place qui pourrait être utilisée à meilleur escient... Bref, après beaucoup de bruits de couloir tout au long de l'automne, la Direction décide de ne pas nous passer à la trappe. Rosine Lewin écrit à Jo pour nous dire que le *drapeau bouge* continue jusqu'à nouvel ordre, car « les indications que nous avons recueillies jusqu'à présent de la part des lecteurs sont tout à fait insuffisantes pour décider du sort de la page »⁶. Cette manière de vouloir recourir soudain à l'avis des lecteurs nous fait bondir, elle n'est pas coutumière du *DR* ! Du coup c'est nous qui décidons d'arrêter un certain temps. Le 11 décembre, Jo écrit en notre nom à Rosine : « La nécessité d'une 'enquête' et surtout le climat peu encourageant qui règne nous empêche de continuer l'expérience du 'Drapeau bouge', car la création a besoin d'une ambiance sereine. Nous ne sommes pas opposés au principe d'une nouvelle discussion, nous désirerions toutefois que l'ensemble de la rédaction y soit associé »⁷. Allusion claire au trio Vankeerberghen / Tillemans / Chenot. Nous sommes en colère sur Rosine, même si nous sommes conscients qu'elle, Jacques et probablement d'autres nous ont défendus au BP vis-à-vis des ultras ; la pirouette qui consiste à invoquer « les lecteurs » n'est qu'une astuce pour nous donner un sursis... en espérant que nous rentrerions dans le droit chemin, bien sûr... A noter qu'aucun dessin du *Drapeau bouge* n'avait directement critiqué en quoi que ce soit le Parti. Ce qui posait problème, c'était le ton, très loin de ce qui paraissait généralement dans la presse du « mouvement ouvrier ».

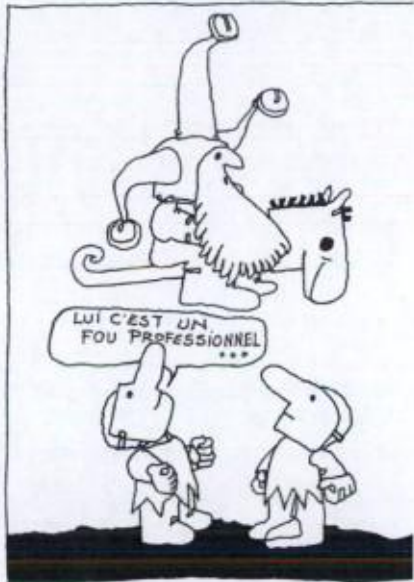
Le drapeau en berne

Après six mois d'interruption, le *Drapeau bouge* se lance dans une « deuxième saison » à l'occasion de la Fête du DR, le samedi 5 septembre 1981. La page a été liftée, par nous : au dessus, un rectangle où les dessinateurs s'expriment à tour de rôle, en-dessous, sous-titre « *L'humour existe, nous l'avons rencontré* », un article traite chaque semaine d'un sujet lié à l'actualité graphique (dessin, affiche, caricatures, BD) ou au « patrimoine » (Chaval, Toni Ungeger, Jossot, Siné, Sempé ...). Marianne Duvivier nous rejoint pour quelques

⁶ Lettre signée Rosine Lewin à Jo Dustin, le 24 novembre 1980, Archives Jo Dustin.

⁷ Lettre signée Jo Dustin, Marcelle Lavachery et Philippe Moins à Rosine Lewin le 11 décembre 1980, Archives Jo Dustin.

planches de SF parodique que je scénarise. Plus rassurante, la formule, a perdu de son *punch* et de son inventivité ; elle s'arrête d'ailleurs le 19 juin 1982, faute d'enthousiasme. Tout comme mon activité pour le *DR* en général. Pour moi l'évolution politique du parti communiste relève de plus en plus du déni de réalité, comme le montrent son attitude par rapport à l'état de siège en Pologne et son ambiguïté dans la critique du « *socialisme réalisé* » (voir à ce propos l'intéressante contribution de Jean-Paul Vankeerberghen⁸). Les élections sont catastrophiques puisqu'il y perd toute représentation



parlementaire. Sur le plan personnel, j'ai à ce moment le sentiment de lâcher mes amis qui restent au front, les Jean-Paul Vankeerberghen (il sera démissionné en 83 suite à ... un article du *Canard des étangs* où il mettait indirectement en cause la sincérité pacifique des soviétiques dans la question des euro-missiles), Jean-Louis Tillemans, sans parler de mon père qui signera encore des éditos jusqu'en 1988. Il déplacera ensuite toute son activité militante sur des chemins de traverse, par exemple à la Fondation Jacquemotte, jusqu'à sa bouffonne exclusion d'un Parti communiste au début des années 90. Mais tout ce qui avait été patiemment conquis dans les années 70 se voyait progressivement raboté par une direction du Parti de plus en plus repliée sur elle-même, imposant le parachutage d'un nouveau directeur politique en la personne de Pierre Beauvois, que mon père qualifiera encore gentiment « *d'éléphant dans un magasin de porcelaine* »⁹. Jo Dustin aura lui aussi continué à guerroyer quelques années en livrant régulièrement ses dessins dans l'indifférence d'une rédaction amputée et atone, pour se rabattre de plus en plus sur la

⁸ VANKEERBERGHEN, Jean Paul, « Les deux printemps » dans *Le P.C.B., le Printemps de Prague et les pays de l'Est*, CArCoB, Colloque international « L'Autre Printemps » – 21/22 novembre 2008.

⁹ MOINS, Jacques, « le Drapeau rouge, les Directeurs politiques » in *Mémoires*, tapuscrit s.p. ca 2009.

critique d'art qu'il assura pour le *DR* avant de faire la même chose pour *le Soir*.

En novembre 1982, je suis engagé par Graphoui, un studio bruxellois d'animation, je dispose de moins de temps et, à gauche comme à l'extrême-gauche, on me sollicite aussi de moins en moins (il faut dire que j'avais la scandaleuse particularité de demander un salaire même modique pour mon travail, ce qui était très mal vu de certains défenseurs du prolétariat). J'ai continué à exercer mon métier de dessinateur de presse « à temps partiel » au sein de l'hebdomadaire *Le Ligueur*, où j'ai signé quelques milliers d'illustrations de 1978 à 2007, soit durant près de trente ans. Ma rencontre avec Marc Delepeleire, rédacteur en chef de l'époque fut, je crois, un coup de foudre intellectuel partagé. C'était un grand bonhomme qui avait transformé un ennuyeux journal associatif (aux meilleurs jours, près de 200.000 abonnés captifs, tous membres de la Ligue des familles) en vrai hebdomadaire dédié aux familles. Je m'y suis senti bien presque jusqu'à ce que les problèmes financiers de la Ligue provoquent une refonte de la rédaction pratiquée avec des mouffles et un gros sécateur. Comme mes amis du *DR*, Marc Delepeleire m'avait souvent couvert, même lorsque je prenais le strict contrepied des articles que j'étais censé illustrer, un exercice jouissif pour moi et qui donnait finalement du peps à des proses très, très premier degré. Bien que ces dessins ne fussent jamais politiques au sens étroit, je perçois ce travail comme une continuité avec mon activité antérieure au sein du *DR*. *Le Ligueur* avait des réflexes très progressistes, notamment vis-à-vis du consumérisme et tenait assez systématiquement tête en des temps difficiles, les années 80, au « tout au marché », sans proclamations mais avec une belle constance.

Ne jamais fermer sa gueule

A la fin des années 70, Wolinski devait déclarer que « *Dans l'Huma, j'ai réservé mes critiques aux amis et alliés des communistes, sans jamais les critiquer eux-mêmes. Pourquoi ? Eh bien je n'en ai pas envie et je trouve que d'autres que moi ont de meilleures raisons de le faire* »¹⁰. Cette profession de foi d'un ancien de *Charlie Hebdo* et

¹⁰ WOLINSKI, « Pourquoi je travaille à 'l'Humanité' », dans *l'Humanité*, 2/9/1977.

de *Hara Kiri*, faite au grand dam de Cabu et d'autres, m'a vite paru fayote. Le grand Wolinski s'était interdit de se payer la tête d'un aussi bon sujet que Georges Marchais !

Bien sûr, le but d'un dessinateur travaillant pour un quotidien communiste n'est pas de taper systématiquement sur le PC. Il n'empêche, trente-cinq ans après mes dernières collaborations au *DR*, j'ai l'impression d'être resté fidèle à un bon vieux principe : en humour comme dans la vie, il ne faut jamais fermer sa gueule, surtout pas vis-à-vis de ses camarades.

Le dessin de presse et l'humour sont très appréciés de pratiquement tous les lecteurs de journaux. Ceux, peu nombreux que cela n'intéresse pas ne les voient même pas, les autres prennent leur plaisir. Tant que l'humoriste se livre à la caricature de ceux que tout le monde désigne à la vindicte, tout se passe bien ; la caricature physique reste la voie royale pour se faire adouber dans ce genre très couru. Lorsque l'humour quitte le cercle un peu facile de la caricature pour verser dans la satire, l'unanimité disparaît. S'il rejoint les zones plus subtiles du détournement, du pastiche, de l'absurde, voire d'une certaine poésie, une bonne partie des lecteurs cale aussi. Ce sont à peu près les mêmes qui régurgitent si cela se couple à une recherche plastique d'originalité. Mais c'est lorsque l'humoriste choisit de n'épargner personne, y compris les siens, ce qui est pourtant dans la nature intrinsèque de son activité, que les réactions deviennent hostiles, chacun ne voyant alors que ce qui le vise.

Aujourd'hui, la presse, toute la presse, a fortement évolué et avec elle le public. L'autodérision pratiquée par certains dessinateurs passe beaucoup mieux la rampe et accroît même leur légitimité. La liberté de ton conquise par les humoristes est grande, même si des néo-cagots veulent à présent la brider au nom d'un prétendu respect, allant même jusqu'à ressortir ce mot que l'on avait oublié, le blasphème !

Par leur pouvoir particulier d'attraction, par la simplification qui est à la fois leur force et parfois leur travers, par l'effet de loupe qu'ils procurent,

les dessins d'humour emportent une adhésion que jalouent souvent les éditorialistes. C'est qu'ils créent une complicité avec le public qui relève souvent d'un ressenti commun, quasi subliminal. Mais ces mêmes dessins, lorsqu'ils s'adressent à un cercle militant comme ce fut le cas pour les lecteurs du *DR*, peuvent avoir pour effet de cristalliser et d'entretenir les tensions au sein d'un groupe. C'est ce que j'ai vécu *in vivo* durant les neuf années de ma collaboration de dessinateur aux journaux communistes.

Je dédie cette contribution à mes parents, Paulette Marchal et Jacques Moins.

Merci à Tessa Parzenczewski, Marcelle Lavachery et Jean-Paul Vankeerberghen pour leur lecture critique.

Vous avez dit improvisation ?

Walter Burniat

Les uns chantent « *Du passé faisons table rase !* » – mais quel passé ?
Et l'autre « *Le temps de rêver est bien court* » – mais quel temps ?
Nulle amertume entre la chanson de la révolution mythique – ceux
qui croyaient encore – et les vers d'Aragon – celui parmi ceux qui
n'y croyaient plus ! A quelle sauce allais-je dévorer le monde et mon
prochain ?

En 1967 mes antécédents étaient assez évidents : fils de résistant
armé – mon père Jacques, emprisonné deux mois à Breendonck
puis déporté en Nord de France et puis... évadé, pour rejoindre ses
camarades. Mais aussi petit-fils de résistant déporté – mon grand-

père Walter, père de mon père, membre du Front de l'Indépendance, résidant rue de La Bravoure – je n'invente pas. Je naquis donc dans la maison des Franckson à Laeken – allons-y : « *oncle Nestor* », big boss des chemins de fer belges en 1940 et organisateur de réseau anti-nazi, trahi puis déporté, assassiné en Allemagne. Je nais dans cette

maison du père et puis de « mes » pères, nid d'armes et de résistance. Plus tard aussi en 1951 lorsque survient « l'affaire royale » : à miner les ponts, mon père était interdit de mission. Car j'étais né, le premier né... en 1949, fallait pas que mon père prenne des risques « inutiles ». Mais sacré diable, la démocratie était toujours debout ! Lourde ou bienheureux héritage ? Un brin de devoir semé...

La glissade vers le dessin participe au toboggan de la petite suite. Années 1967-1980...

C'est grisant ! Une assemblée « Libre » à l'Université libre de Bruxelles ! Dans un auditoire Janson comble, notre futur député Ecolo Josy Dubié dévale les escaliers en veste *jean* et *baskets*, la foule criant « Jo-sy, Jo-sy, Jo-sy » ! Découverte des contraires : Marcel Liebman et

Miedzanagora... Les voisins de mes parents : « *On a vu votre fils à la télé : il est avec les manifestants ?* ». Examens retardés mais j'y vais : distinction – mes parents disent « ouf » ! Mais à la rentrée nous voici, les copains Georges, Richard, Daniel et autres délégués au « Conseil Facultaire de Réforme », pour la réforme de la première « *candi* » médecine, face à face avec nos ex-profs Raymond Rasmont et José Leonis ! Aucun de nous n'est « politisé ». Mais un certain besoin s'en mêle. Avec Georges nous visitons les « chapelles ». Dont celle de l'UNEC : Union Nationale des Etudiants Communistes. Georges

**TRACT - 1950. Affaire Royale
BERCHTESGADEN**

Novembre 1940



Euchenti, Adolf Hitler !

Euchenti, Leopold von Sachsen-Koburg-Gotha !

Votez NON!

continue sa route, je m'arrête et me fixe. Voici Claire Billen, Jacques Nagels, Philippe Lauwers, Pierre Buch, Willy Wolsztajn, Jeannot Gordower et ... Anne Herscovici !

L'année suivante je suis bombardé Secrétaire National – tenez-vous bien, de l'UNEC. Je n'ai, je l'avoue, jamais rencontré de camarades régionaux accrédités à cette association « nationale ». Mais alors... S'organisent des rencontres quasi hebdomadaires avec Louis Van Geyt, Président du PC, en tête-à-tête. Indulgent mais curieux : LVG me demandait de distiller « ma » matière politique brute de la vie des campus. En continuité « logique » – infiltration, camarade ? – je suis devenu vice-président du Cercle du Libre Examen (Josy Dubié démissionnaire au profit de Ralph Coekelberghs). Cette année-là nous avons accueilli Maria-Antonietta Macciocchi pour commenter son livre *De la Chine*. Le temps n'arrête pas l'actualité : soubresauts avec les « colonels grecs » – Simonet au gibet !



Dessin de Willy Wolsztajn-Vacance en grâce des colonds

Vient l'affaire, une première, de la limitation de l'accueil des étudiants dits « étrangers » – j'avais les « chocottes » en prise de parole dans le Janson ! Et puis et puis... l'homme a rencontré Anne Herscovici! S'est pris d'amour pour elle. A rencontré sa famille et les précieux amis : Louise et André Wurmser. André des billets « Mais dit... » quotidiens dans *l'Humanité*. Une rencontre fabuleuse, tantôt à Paris rue du Faubourg St Honoré, dans cet appartement plein de livres, tantôt à ??? en Seine et Marne, dans ces maisons ouvrières rebâties ensemble et où la famille et les amis se retrouvaient. Il est plus de bon temps que le dire...

Je ne vous dis rien du *Drapeau Rouge*. Il est là, évidemment. Ma collaboration vient à petits pas vers 1972 – bigre, il y a quarante ans ! Au fil de la militance. Au fil de rencontres avec Rosine Lewin, alors rédac' chef. Au fil des soirées familiales en partie, lorsque l'on souffle un peu en fin de journée de travail, on regarde le « JT ».

Mes dessins toujours improvisés partaient chez « Louitje », via Anne Herscovici le lendemain.



Je ne suis pas un « pro » du dessin. Je suis pédiatre. Mais je suis heureux. Notamment d'avoir illustré, avec mes convictions et mes sentiments, bonheurs, heurts et stupidités de notre univers proche, de notre société. Et lorsque je vois ce dessin de patron, cigare aux lèvres, clamant : « *Acier trempé, ouvriers laminés* » (1987, Duferco ?), je pense que M^r Mittal, hélas, fait l'actualité !

MON PAPA CHÔME, MA MAMAN
EST EXCLUE DU POINTAGE, MON
PROF' EST MIS EN DISPONIBILITÉ
MAIS DAMSEAUX
DIT QUE JE
DOIS ÊTRE
UN
BATTANT !

Walter
86



ACIER TREMPÉ :
OUVRIERS LAMINÉS !



De l'illustration politique

Willy Wolsztajn

Depuis l'adolescence, j'ai cultivé deux passions, l'art et la politique. Je suis né dans une tribu de militants communistes. Dès mes 6-7 ans, j'accompagnais la tournée dominicale du *Drapeau Rouge*, le «DéèR Dimanche», de ma mère et ma grand-tante Mimi, à la cité-jardin Bon Air à Anderlecht. A l'instar des catholiques, nous aussi «avons nos pauvres». Tante Mimi vendait les timbres de cotisation aux membres de la cellule. Elle tenait les comptes dans un grand carnet. Tante Madeleine affichait sa fierté de première communiste nommée préfète de lycée. Tante Andrée, secrétaire nationale de la CGSP-Enseignement, siégea au Comité central du Parti. Mon père en fut permanent politique. Rude entourage. Parfois, je me demande par quel miracle je suis resté de gauche. Vers la même époque, ma mère m'inscrivit à un cours particulier d'art plastique que tenait Nancy « Ninon » Gräffe, prof de dessin à l'école Decroly. Ninon m'a inculqué une méthode de travail dont je me sers toujours : « *Quand tu ignores comment c'est fait, va l'observer, va voir l'image* » et je consultais le *Larousse illustré*. Durant des années, j'ai tenu collection de documents iconographiques sur papier. Aujourd'hui *Google* offre une source inépuisable de photos et mon ordinateur une banque de données sans limites. Ces leçons privées durèrent toute ma scolarité

primaire, chaque mercredi après-midi. Dès la prime enfance, je suis tombé dans un jus politico-artistique.

Après un passage à l'ULB fugace mais fructueux – c'était en 1967-68-69, années fondatrices – j'entrai à l'école normale pour apprendre à enseigner le dessin, métier que je n'exerçai jamais. Je m'inscrivis simultanément aux cours du soir à l'Académie de Boitsfort, que dirigeait Roger Somville. L'école normale voyait ce choix d'un mauvais œil. Pour elle, un artiste faisait un mauvais enseignant. A Boitsfort, je suivis les cours de Jo Henrion puis de Robert Kayser. Jo me dit : « *Toi, je ne te lâcherai pas, je t'enquiquinerais* ». De fait, c'est lui qui m'a véritablement appris à dessiner. Quant à Robert, inventeur de génie, inlassable créateur de surprenantes machines qu'il détruisait ensuite, il officiait au cours de gravure et lithographie. Son épouse Marie-Claire Gouat et lui animaient la revue *Aménophis*, dernier carré de surréalistes bruxellois mâtinés de conceptualisme. La gravure est une discipline très technique et très lente. Sa pratique influence mon dessin. La lenteur constitue une vertu essentielle et pas seulement en art. A ces deux maîtres, Robert et Jo, s'ajoute un troisième, Roger. Je n'ai jamais été son élève direct. Mais, comme je l'écris plus loin, il m'a appris la monumentalité et l'articulation entre art et questions socio-politiques. Sous la houlette de Roger Somville régnait à Boitsfort un esprit libertaire décoiffant. « *Je suis un anarcho stalinien* » claironnait-il dans les couloirs en zozotant de son rire homérique pimenté d'un inimitable accent bruxellois.

C'est vers ce moment que j'ai décidé de mêler dessin et action politique, de faire de mon art un outil politique. Un contexte spécifique préside à chaque dessin ici présenté. Et chacun ambitionne aussi, autant que faire se peut, une dimension esthétique, un aspect intemporel, autonome, dégagé des circonstances qui l'ont vu naître. Reste à voir si le programme est accompli. Il ne s'agit pas de caricatures, ni toujours de *cartoons*, mais de dessins de presse et d'illustrations politiques. La série couvre une petite dizaine d'années. Elle s'achève quatre ans avant que je n'abandonne le Parti communiste au terme d'un de ces conflits politiques internes si typiques de ce mouvement.

J'ai quitté le PC non à cause des (néo)staliniens et d'un appareil coincé – nous avons ferraillé contre eux des années durant, parfois avec dureté – mais après avoir acquis l'intime conviction que ce parti était foutu, mort, historiquement mort, devenu un objet d'Histoire. Vu mon parcours et mes origines, je mourais aussi un peu à moi-même. Et je tournai la page, sans regrets.



W. WOLSZTAJN

1^{er} mai manifestation

parti communiste de belgique
14 h 30, bd. émile jacqmain

Tract Parti communiste Bruxelles – 1972.

À l'époque, le Parti communiste organisait un défilé pour célébrer le Premier mai. Les panneaux affichent les principaux thèmes du moment. La guerre du Vietnam débordait sur toute la péninsule indochinoise.



Commissions Ouvrières - Tract Parti communiste d'Espagne - 1972.

Evocation également du rassemblement des progressistes, écho de l'Appel lancé en 1969 par le président du Parti socialiste belge, Léo Collard. Sur un plan technique, ce tract fut tiré au stencil électronique. On plaçait en parallèle original et stencil sur un cylindre rotatif équipé d'un chariot muni d'une tête de lecture photosensible et d'une tête de traçage synchrone. Le système balayait l'ensemble du dessin. Au passage des traits, il perçait le stencil par de crépitantes étincelles électriques assorties d'un âcre dégagement d'ozone. On plaçait ensuite le stencil sur une ronéo – un duplicateur. Mais si le dessin était un peu trop soutenu, l'encre collait le papier au stencil. Il fallait imprimer lentement et détacher les feuilles une à une, au prix d'un solide barbouillage de doigts.

Je m'étais lié d'amitié avec Dioni Fernandez, un militant communiste espagnol de Bruxelles. C'est Dioni qui m'a commandé mes premiers tracts illustrés, pour le Parti communiste d'Espagne en exil. La dictature franquiste sévissait et le PCE était clandestin au pays. Ce tract-ci annonce une réunion bruxelloise des Commissions ouvrières, la centrale syndicale communiste. L'illustration représente un meeting imaginaire dans un décor gaudien. La flicaille franquiste veille. Dioni et moi refaisons le monde, à l'avant-plan à gauche.

Jean Du Bosch dirigeait l'Union belge pour la Défense de la Paix (UBDP), mouvement organisé par le Parti communiste, section belge du Conseil mondial de la Paix, gros bidule international sous houlette



soviétique. Jean Du Bosch partageait avec Jacques Moins cette vertu, très rare parmi les militants de gauche, de considérer l'art et la culture comme enjeux émancipateurs, combats en soi et non simples faire-valoir destinés à embellir d'arides slogans. La génération communiste suivante verrait émerger dans la même veine Marc Somville, Pierre Ergo, Jürg Schuppisser, Francis Chenot. Et dans le domaine de la gauche syndicale SETCa-FGTB, Alain Hutchinson, devenu plus tard échevin et ministre socialiste, et Albert Faust, syndicaliste et internationaliste de choc, cofondateur avec Francis Chenot de la revue *Une autre Chanson*, créateur des fêtes populaires du 1^{er} Mai sur la place Rouppe à Bruxelles, un visionnaire trop tôt disparu.

Jean m'avait commandé une série de cinq dessins, dont deux ici reproduits, pour décorer des boîtes d'allumettes. Elles étaient, selon mon souvenir, destinées à la Foire aux Cadeaux annuelle où, pour collecter des fonds, l'UBDP mettait en vente des objets d'artisanat en provenance d'Europe orientale. Guerre froide et Rideau de Fer leur conféraient un parfum d'exotisme sulfureux qui attirait une certaine chalandise.

Sur un plan plastique, rendre lisible un dessin en un aussi petit format requiert une recherche de monumentalité similaire à celle d'une peinture murale. Je dois à mon maître Roger Somville ce souci permanent de structurer l'image, de toujours tenter d'en dégager les lignes de force au service de l'expression. Je lui dois également d'avoir établi ce lien entre art et questions socio-politiques qui traverse mon œuvre depuis bientôt quarante-cinq ans.

Quant à Jean Du Bosch, autre de mes maîtres, je lui dois ma passion pour la politique étrangère et l'engagement pour la paix, une continuité de mon militantisme depuis les Marches antiatomiques (années 1965 et suivantes), la guerre du Vietnam jusqu'à la quête de l'improbable paix israélo-palestinienne aujourd'hui, en passant par les grandes manifs contre les euromissiles dans les années 1980. Sur les dissidents tchécoslovaques, *Solidarnosc*, l'invasion soviétique en Afghanistan ou l'eurocommunisme, Jean allait durement s'accrocher avec une direction communiste frileusement scotchée à Moscou, tant



pour des raisons de rigidités idéologiques et de compromis internes filandreux que d'inaouvables et très matériels intérêts d'appareil.

Hanoï Noël 72 - *Vrede* - 1972.

Le jour de la Nativité 1972, l'US Air Force offrit l'Apocalypse à la population de Hanoï. Par une campagne de bombardements sauvages, Henry Kissinger espérait faire plier les négociateurs vietnamiens. En vain, comme

l'on sait. Mon père, alors permanent du Parti communiste à Bruxelles avait un ami, André De Smet, qui dirigeait la *Belgische Unie voor de Verdediging van de Vrede*, association flamande sœur de l'UBDP. Le dessin ci-dessus illustra la couverture de son mensuel *Vrede*.

Nous sommes enfants de l'Affaire Peers. Willy Peers était un médecin communiste. Il pratiquait des avortements, alors illégaux, considérés, non comme crimes passibles des Assises mais, loi hypocrite, comme délits contre l'ordre des familles. La bienpensance judiciaire, catholique et réactionnaire, jeta en taule le toubib courageux.



Les milieux laïques et progressistes, socialistes, communistes et libéraux, lancèrent une puissante campagne de protestation. Elle obtint la libération de Willy Peers. Il fallut encore batailler dix-sept ans pour voir l'interruption volontaire de grossesse autorisée sous certaines conditions, grâce à la loi Lallemand-Michielsen, mais non sans le grotesque épisode de l'interruption volontaire de règne du roi Baudouin-le-Pieux.

Marc Somville, président régional bruxellois de la Jeunesse communiste (JC), m'avait commandé cette illustration pour un tract de soutien à Willy Peers. D'où ce trio à poil, Monsieur, Madame et fiston. Madame,



enceinte jusqu'aux yeux, transpose le célèbre slogan féministe. Des hurlements indignés s'élevèrent jusqu'au Comité central du Parti. Les Masses laborieuses allaient, paraît-il, s'offusquer de tant d'indécence ! Les Hautes Sphères convoquèrent avenue de Stalingrad (siège du

PC) Jean Fuchs, l'alors président national de la JC, un Liégeois rigolard à la barbe hirsute, pour lui remonter les bretelles. Il résista au puritanisme communiste en marche et le tract fut distribué.



Salvador Puig Antich, militant anarchiste catalan, fut le dernier condamné à mort exécuté par le supplice du garrot. Malgré un mouvement de protestation international, cette vieille canaille de Franco, pas encore à l'agonie mais déjà à son crépuscule, refusa la grâce. Depuis la défaite de la République en 1939, la gauche européenne avait « mal à son Espagne ». Heureusement plus pour longtemps.

Comités, manifs et, pour ce qui me concerne, dessins, nous avons consacré dix ans de notre jeunesse à militer contre la guerre du



Vietnam. Nos héros se nommaient Joan Baez, Bob Dylan, Pete Seeger. Nous battions les pavés d'Europe en un élan solidaire avec les jeunes pacifistes américains. Cette guerre était notre guerre. Elle nous révoltait. Nous désirions ardemment que le massacre s'arrête. Sa fin clôturait une époque. Militant communiste depuis l'adolescence, il me paraissait évident de célébrer cette victoire dans la presse communiste. Il me fallut déchanter. Toujours raide du chapeau, la direction politique du *Drapeau rouge* estima le dessin peu optimiste avec son grand squelette à l'avant-plan. Elle devait encore croire aux Lendemain qui Chantent. A ses yeux sans doute, les millions de tonnes de bombes et de défoliants déversés au titre de la Guerre froide par la première puissance mondiale sur un peuple de paysans incitaient à l'optimisme. Sans compter les prévisibles séquelles pour les décennies à venir. Heureusement mon vieux pote Jérôme Grynpas, philosophe immanentiste, ex-secrétaire politique des Etudiants communistes de l'ULB, vétéran du Palmach (unité d'élite de la Haganah), exclu du PC, fit moins de chichis. Il avait fondé et dirigeait l'hebdo *Notre Temps* auquel je collaborais aussi. Rejeté du *Drapeau Rouge*, le dessin parut dans *Notre Temps*. Merci Jérôme.

Mini bande dessinée. Dans les cartouches de gauche et de haut en bas : Chine ancienne agraire, Guerre de Libération, Révolution culturelle.





L'image principale évoque la Chine contemporaine: culte de la personnalité et industrialisation. Nous étions toutefois loin d'imaginer ce que la Chine deviendrait trente-cinq ans plus tard.

Alors dirigeant du Parti socialiste belge (PSB) et bourgmestre d'Anderlecht, Henri Simonet s'érigea en pionnier du *marketing* politique personnalisé et vide de sens. Jugeant sans doute le label socialiste trop à gauche pour Sa Grandeur, il supprima le logo du parti sur son matériel électoral, pour n'afficher que sa longiligne silhouette, ornée du slogan « *Anderlecht-Simonet* ». En 1984, il allait mettre son existence en conformité avec son essence et rejoindre le Parti libéral.

Le naufrage de la sidérurgie wallonne n'en finit pas de s'éterniser. Trente-cinq ans plus tard, ce dessin pourrait illustrer l'actuelle saga Arcelor-Mittal.



Etiquette de bouteille de vin -
Parti communiste, section locale de Forest - 1978.



Après l'écrasement du Printemps de Prague par les forces du Pacte de Varsovie en 1968, l'Union soviétique était devenue, plus que jamais, un épouvantail pour les opinions publiques d'Occident. Avec l'eurocommunisme, il s'agissait pour les Partis communistes d'Europe capitaliste de se distancer de Moscou, de se transformer en profondeur, de s'ancrer dans leurs sociétés nationales respectives. Ils abandonneraient leur prétention à s'autoproclamer «*avant-garde du prolétariat*», sortes de contre-société en devenir, afin de participer pleinement aux

nécessaires compromis des démocraties libérales. Le sujet suscitait d'après controverses internes. Les accusations de social-démocratie volaient. Avec le recul historique, l'analyse de l'eurocommunisme comme variante sociale-démocrate m'apparaît correcte. Le rejet de l'illusion révolutionnaire et l'évolution vers un réformisme politique en constituaient les enjeux. Fort d'un héritage théorique et idéologique original initié par Antonio Gramsci, le PC italien entraînait le mouvement. Engagé dans la transition démocratique post-franquiste, le PC d'Espagne le rejoignit. Le PC français, le plus pro-soviétique et stalinien des PC occidentaux, mais également encore un grand parti populaire, suivit un moment. Quant au petit PC de Belgique, un coup à gauche, un coup à droite, il chèvra-choutait entre ses petites tendances et ses petits courants.

Jacques Moins avait rapatrié à Bruxelles l'annuelle Fête du Drapeau Rouge. En s'inspirant des Fêtes communistes de *l'Unità* (Italie) et de *l'Humanité* (France), il avait transmuté une terne fête campagnarde entre camarades en un événement urbain, culturel, politique et populaire alors totalement inédit en Belgique. Un programme de haute

tenue et une organisation professionnelle drainaient les participants par milliers. La section de Forest y tenait un stand. Elle servait un vin embouteillé par ses soins. La recette contribuait à financer son action. Cette année-là, il fut décidé de célébrer l'eurocommunisme, au centre de toutes les polémiques. Avec les bobines de Berlinguer (Italie), Carillo (Espagne), Marchais (France), Van Geyt (Belgique), l'étiquette parodie des Quatre Têtes Marx-Engels-Lénine-Staline de l'imagerie communiste dans la gloire de sa grande époque. Au passage, lors de leur tournée des stands, les Hautes Sphères du Parti ricanèrent jaune. Le lendemain, elles allaient blêmir. Par la grâce de la complicité goguenarde des journalistes Jean-Paul Vankeerberghen et Francis Chenot, le numéro spécial du *DR* sur la fête de la veille focalisait sa Une sur la narquoise bouteille de vinasse forestoise. Des remous courroucés agitèrent les Sphères. Ainsi la rue de la Caserne, siège du quotidien, balançait-elle à l'occasion ses missiles sur l'avenue de Stalingrad, siège du Grand Quartier général.

Ecoles Sardines Marre

Autocollant Jeunesse communiste - 1979.

L'époque connaissait une vague de grèves lycéennes, assorties de joyeuses et bruyantes manifs. Christian Van Cutsem suivait le mouvement pour le compte de la Jeunesse communiste. Lui et Marc Somville, alors président national, éditérent cet autocollant à partir d'un *cartoon* que j'avais publié dans *L'Offensive*, organe de la JC.

Cet autocollant fit un tabac. Des lycéens le recopièrent en couleurs pour en produire des badges. Ils les vendaient dans les manifs pour alimenter leur argent de poche. Je ressentis une grande fierté. Cas unique où une de mes œuvres devint réellement – quoique brièvement – populaire. Un peu comme lorsque les gens se mettent à fredonner en rue une chanson entendue à la radio. L'autocollant lui-même fut massivement diffusé par les jeunes. Ils prenaient soin de découper les lettres « JC » visibles sur le bord du cercle. Indice de l'irrésistible déclin du mouvement communiste ? Le public pouvait certes adhérer aux idées des communistes, quant au label...





Si nous sommes enfants de l'affaire Peers, nous le sommes bien davantage encore des Maisons des Jeunes. Essor informel apparu dans la foulée de Mai 68, la multiplication des MJ remplaçait pour partie, comme lieu de sociabilité jeune, les mouvements de jeunesse à l'ancienne, leur structure militaire, leur ségrégation filles / garçons, leurs uniformes, foulards, grades, rites de passage, chants, camps de vacances. L'esprit des MJ était résolument libertaire, individualiste, mixte, culturel et artistique. Avec un goût prononcé pour

la fumette. Le bar, la musique et les danses endiablées en constituaient les nécessaires ingrédients. Sans compter de folles noubas jusqu'à l'aube. Les MJ étaient des institutions dionysiaques.

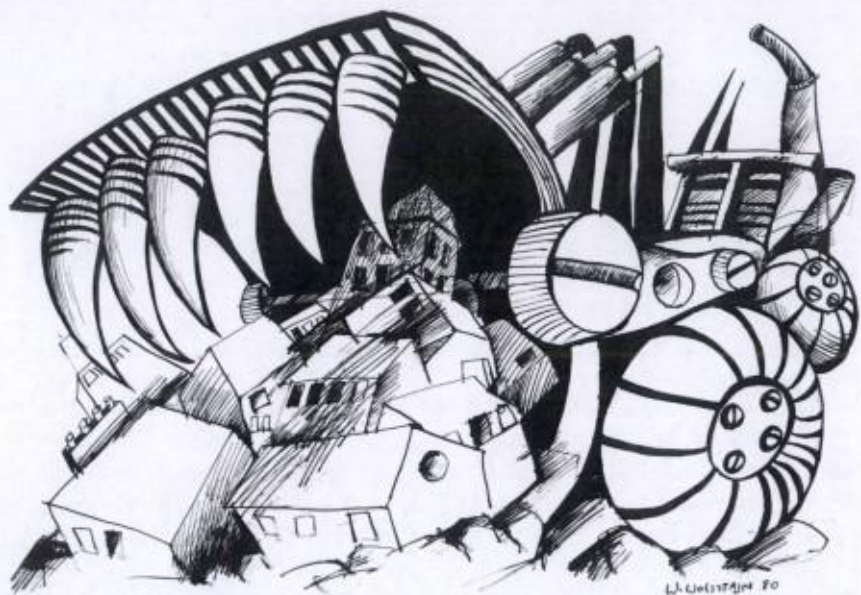
La MJ « Le 1917 » de la JC comptait, avec « la Ferme V » et la MJ de Forest, parmi les principales en région bruxelloise. En Wallonie, la JC organisait « L'Epi » à Tournai, « Le Che » à Huy, « Le Gavroche » à Verviers, « Le Communard » à Liège. Conçue par les frères Urbain et Claude Coussement, ainsi que le président de la JC Jean Fuchs, la stratégie des Maisons de Jeunes avait été mise en œuvre lors d'une Conférence nationale des jeunes tenue en 1970. Elle réunissait les trois mouvements de jeunesse communistes (JC, Etudiants, Pionniers) et les jeunes membres du Parti. Les trois dirigeants cherchaient à combler le fossé dramatique apparu en Mai 68 entre les communistes et la nouvelle génération. Ils voulaient reconstruire un mouvement de jeunesse en adéquation avec le mode de vie des jeunes, leurs préoccupations, leurs loisirs et leur culture (témoignage Marc Somville). La jeunesse avait acquis une autonomie par rapport au monde adulte, inconnue jusque là. De plus si l'esprit libertaire de 68 exprime un ras-le-bol face au conformisme étouffant des Trente Glorieuses, il déteste tout autant le totalitarisme soviétique. Il rejetait

les communistes adossés à Moscou. Ceux-ci ramaient à contre-courant.

Le « 1917 » s'ouvre en octobre 1972. Le nom avait été imposé par Marc Somville et Pierre Ergo. Il rencontra apparemment certaines réticences. « *Nous étions encore très bolchéviques à l'époque !* » (Marc). Pourtant, allez savoir pourquoi, nombre de ceux qui ont fréquenté le lieu en retiennent, non l'Octobre rouge, mais le « *Dix-Neuf Dix-Sept* ». La première année, Marc exerça les fonctions d'animateur bénévole, avant de devenir président national de la JC. Ensuite, Alex Cleynen prit le relais, comme animateur professionnel. C'est Alex qui me commanda le logo. Il fut reproduit partout, cartes de membre, cachet en caoutchouc pour contrôler les entrées aux fêtes, bulletin et affiches annonçant les événements, jusqu'à une enseigne lumineuse qui, durant des années, éclaira l'entrée de ses néons blafards.

Quoique résidant à Anderlecht, je militais à la section de Forest du PC. Le PC acceptait ce genre de latitude. Je jugeais la section d'Anderlecht un peu trop post-stalinienne et soviétolâtre à mon goût. Accessoirement, Anderlecht s'abreuvait à la pils, Forest, au rouge. Il s'agissait d'un fossé générationnel aussi. Avoir 19 ans en 1968, lors du Printemps de Prague et de son écrasement, sans parler de Mai 68, forgeait une mentalité quelque peu différente de celles et ceux qui, comme mes parents, avaient eu 19 ans en 1940, connu la Résistance clandestine voire subi la déportation ou encore, tel Raoul Baligand, combattu dans les Brigades internationales puis dans les Partisans armés. Deux mondes coexistaient dans le même petit parti.

Le QG de la section de Forest était établi Villa Pauline, vieille grande baraque sise avenue Albert. Elle abritait une communauté de joyeux drilles, Léon Fredrix et Claudine Vande Winckel, Josiane Martin et Elio Carniselli, Luc Berghmans et Françoise De Burges. Jacques Teghem créchait ailleurs mais assurait le *leadership* politique. Hormis embouteiller du pinard (comme « La Grande Cuvée de l'Eurocommunisme »), la section publiait un journal, *La Vie forestoise*. Il paraissait six fois l'an. Il jouait un véritable rôle d'organe d'information locale, mieux conçu que la publication officielle de la commune. Et, évidemment, plus critique. Il pouvait s'ouvrir à des sujets généraux,



Spéculation immobilière à Bruxelles – *La Vie forestoise* – 1980.

Solidarnosc – *La Vie Forestoise* – 1980.



comme ici la bruxellisation de la ville ou le syndicat polonais *Solidarnosc*, thème significatif pour une organisation communiste toujours soupçonnée d'alignement moscovite. Nous distribuions *La Vie forestoise* de manière bénévole. Les habitants lui réservaient excellent accueil. Nous organisions chaque année une «Fête de La Vie forestoise», devenue au fil des éditions un véritable événement local. Comme pour les Maisons des Jeunes, la convivialité et la culture étaient, pour les eurocommunistes, un mode de vie et un véritable enjeu politique, contre la vieille conception léniniste du parti d'avant-garde, autrement dit une sorte d'armée de missionnaires sans Dieu.

Le PC forestois escomptait en recueillir les bénéfices politiques. Il visait à obtenir un siège au Conseil communal. Un unique siège! Modeste ambition. Quand, au début des années 1980, le Parti Ecolo se présenta pour la première fois au scrutin, il déposa une liste incomplète, composée d'illustres inconnus. Et emporta d'emblée plusieurs mandats. Le Parti communiste, malgré sa longue action de terrain, aucun. Les écologistes pouvaient se montrer nuls, les électeurs leur donnaient raison. Les communistes pouvaient se réformer en profondeur, déployer tous les efforts possibles, se rendre utiles à leurs concitoyens, toujours le peuple se détournerait d'eux. Le constat se révélait implacable. Il signalait sur un plan local l'acte de décès d'une épopée globale entamée six décennies plus tôt, quelque part à l'Est de l'Europe, dans le bruit et la fureur de la Grande Guerre.

Une pratique journalistique au service du peuple

**Les contributions illustrées de Louis Paul Boon et
Maurice Roggeman au *Roode Vaan* (1945-1946)**

Laurence van Nuijs*

* KU Leuven - FWO-Vlaanderen.

Auteure de *La critique littéraire communiste en Belgique (1944-1956)*, Peter Lang, 2012.

Parmi les phénomènes qui font la spécificité du *Roode Vaan* par rapport à son pendant francophone *le Drapeau rouge* après la Libération, il faut mentionner les contributions de l'écrivain Louis Paul Boon (1912-1979) et du peintre et dessinateur Maurice Roggeman (1912-1990). Après sa réapparition légale le 5 septembre 1944, le *Roode Vaan* est initialement et dans une large mesure composé d'articles traduits de l'organe francophone. Lorsque Boon est engagé pendant l'été 1945 par l'intermédiaire du rédacteur en chef du *Roode Vaan* Bert van Hoorick, il aura comme première tâche rédactionnelle la traduction d'articles du *Drapeau rouge*, ainsi qu'il le raconte dans ses mémoires, parues sous le titre *Memoires van Boontje* en 1988. Embauché au même moment, son ami de jeunesse Roggeman s'occupe de la mise en page du journal. Les deux rédacteurs ne vont toutefois pas tarder à y publier leurs propres contributions, dont la plupart sont illustrées. Elles relèvent de la critique littéraire et artistique, du reportage, et de genres destinés à la jeunesse. La période de collaboration des deux rédacteurs sera toutefois de courte durée : Boon sera renvoyé de la rédaction du journal vers la fin de l'été 1946 ; Roggeman suivra quelques mois plus tard. Dans leur ensemble, ces contributions sont marquées par un pluralisme esthétique, une forme d'humour et d'autodérision, et un sens de la nuance qui ont sans doute joué un rôle dans le départ précoce des deux rédacteurs. Elles s'écartent en effet à bien des égards du militantisme doctrinaire qui commence à cette époque à s'imposer dans les rangs du parti comme dans les colonnes du journal.

La rubrique culturelle : le chef-d'œuvre à la portée de tous

Le 8 octobre 1945, Boon inaugure un billet quotidien à la une du journal, suivi, un mois plus tard, le 21 novembre, d'une nouvelle page culturelle hebdomadaire, intitulée « *Kunst en Letteren* ». Cette rubrique est conçue comme « *l'organe qui offre un espace à l'art révolutionnaire qui se met au service de la classe ouvrière* » (13 juin 1946, p. 4). Boon dirige cette rubrique et y tient une chronique artistique

et littéraire, richement illustrée de reproductions d'œuvres d'art, dans laquelle il explicite sa conception de « *l'art révolutionnaire* » à partir de commentaires sur des œuvres qui se rapprochent plus ou moins de cet idéal. Pour la résumer ici en quelques lignes, cette conception repose sur l'idée que l'œuvre d'art a pour tâche de représenter le réel dans toute son étendue et l'homme dans toute sa complexité. L'œuvre d'art ne saurait être une représentation « photographique » du réel, mais elle n'est pas pour autant l'expression d'une idéologie. L'œuvre d'art doit au contraire résulter du besoin pressant éprouvé par l'individu d'exprimer de manière véridique, authentique et humaine ce qu'il a vécu et ressenti. Ce n'est qu'à cette condition, toujours selon Boon, que l'œuvre d'art pourra atteindre le spectateur ou le lecteur, l'émuouvoir et exercer une fonction sociale. La forme artistique est subordonnée au besoin d'expressivité authentique : l'artiste renoncera aux recherches formelles creuses, menées pour elles-mêmes, et recourra à la forme qui convient le mieux à son besoin d'expression.

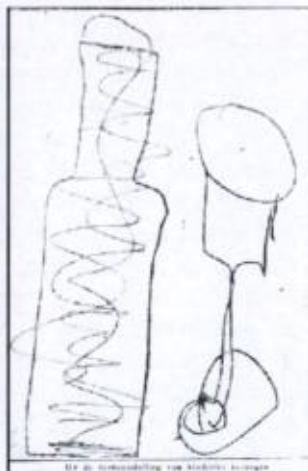
C'est ainsi qu'on retrouve à cette page des reproductions d'œuvres de maîtres plus anciens, tels Rembrandt, Vincent Van Gogh et Francisco Goya, loués dans les articles qui s'y rapportent pour leur largeur de vue et la manière « *intense* » ou « *pleine* » dont ils ont vécu, ou ailleurs de peintres plus récents, tels Paul Van Heesvelde et Robert Van Kerckhove, dont Boon regrette dans sa chronique qu'ils n'aient pu « *s'exprimer pleinement* ». On trouve aussi des reproductions d'œuvres du peintre d'origine allemande Kurt Peiser, loué pour sa sensibilité humaine, et du sculpteur et dessinateur belgo-roumain Idel Ianchelevici, que Boon présente comme un artiste authentique et honnête d'une sensibilité pure. L'œuvre du graveur flamand Frans Masereel semble se rapprocher le plus de l'idéal esthétique défendu par le chroniqueur. Il indique ainsi que, par une simplicité de moyens, Masereel atteint une des plus puissantes expressions de sa sensibilité, marquée par le courage, l'honnêteté, une grande humanité et une profonde conscience sociale. L'article est accompagné d'une reproduction, au centre de la page, de gravures extraites de *De Zon*. Quelques semaines après la parution de cette chronique, à partir de la mi-mai 1946, Boon commentera en dix-sept

épisodes – malheureusement non illustrés – l'ensemble de cette série de gravures dans son billet à la une du journal, dans le cadre d'une réflexion sur le « roman idéal ».

La chronique de Boon et les illustrations qui l'accompagnent témoignent aussi d'un intérêt pour des recherches artistiques plus expérimentales, que Boon valorise dans la mesure où elles permettent d'élargir le regard que le spectateur porte sur le réel en y intégrant le rêve ou l'inconscient. Ces chroniques sont traversées par un souci didactique, qui se reflète également dans le choix des reproductions. Dans une chronique sur l'expressionnisme du 19 décembre 1945, Boon établit ainsi un parallélisme entre les dessins d'enfants, qui



Pablo Picasso : Stilleven



Un dessin d'enfant, voir l'illustration suivante

Mise en parallèle d'un dessin d'enfant et d'une nature morte de Picasso. Louis Paul Boon (signé P. L. Boon), «Kinderen tekenens», *De Roode Vaan*, 19 décembre 1945, p. 4.

violent les règles de la perspective et de la justesse anatomique pour s'exprimer de manière directe, et le travail sur la forme chez Picasso, Braque, Chagall et Matisse. La chronique est accompagnée de deux dessins d'enfant, issus d'une exposition de dessins organisée par un supermarché bruxellois, ainsi que de deux tableaux de natures mortes de Picasso. En témoigne ailleurs une contribution sur Magritte,

dans laquelle Boon explique au lecteur comment se superposent deux images dans le tableau *Le domaine d'Arrheim* : celles de la montagne et de l'aigle, qui évoquent chacune « *quelque chose de haut et d'aigu, la neige et la solitude, le vide et l'atmosphère ténue* » (5 janvier 1946, p. 4). En dessous de l'article figure, en guise d'invitation à l'interprétation pour le lecteur, une reproduction d'un autre tableau de Magritte, *L'île au trésor*, qui repose sur le même procédé.

Par le texte comme par l'image, la page culturelle du *Roode Vaan* témoigne du pluralisme culturel qui règne encore dans les rangs du parti dans l'immédiat après-guerre : non seulement le chroniqueur y développe-t-il une conception artistique dont le fondement est l'expression d'un individu marqué par une sensibilité sociale, davantage que la correction idéologique, mais aussi les œuvres d'avant-gardes, notamment d'artistes ayant manifesté leur sympathie envers la cause communiste tels Picasso ou Magritte, y trouvent-elles naturellement leur place.

Les reportages illustrés : le regard du reporter engagé

Aux rubriques artistiques et culturelles s'ajoutent quatre reportages, écrits par Boon, dont les deux premiers présentent de nombreux dessins. *Holland door de vóór-ruit van een autobus heen* (« Les Pays-Bas à travers la vitre avant d'un autocar ») paraît pendant la première quinzaine du mois de décembre 1945. Il s'agit du récit en 14 livraisons d'une visite des Pays-Bas en compagnie d'un groupe d'une vingtaine de journalistes belges, organisée par les services d'information du gouvernement hollandais. Boon y rend compte des dégâts causés par la guerre dans différentes villes, ainsi que des mesures économiques et industrielles prises par le gouvernement dans le cadre de la reconstruction. Or, davantage qu'aux discours officiels, le reporter s'intéresse aux petites gens qu'il rencontre ou qu'il aperçoit de loin. Chaque visite devient ainsi l'occasion d'un croquis, plus ou moins développé selon les cas, d'une ou de plusieurs personnes : les mineurs

qui se sentent « observés » par les journalistes à Treebeek et aboient en guise de réponse ; les prisonniers de guerre à MönchenGladbach qui attendent les mains dans les poches ; « Marieken » à Nimègue, une femme « *qui a été belle* » et qui a aimé les Canadiens, mais aussi les Allemands ; un militaire ayant le grade de capitaine mais qui n'aime pas l'uniforme à Arnhem ; ou encore un pêcheur, en Frise, qui, la bouche pleine de dents sales, trouve de tout à critiquer pour s'en aller ensuite en riant.

Le titre du reportage figure chaque fois dans une grande illustration (une photographie ou un collage de photos représentant des paysages ou des éléments liés à la reconstruction), qui surplombe le texte du reportage, réparti quant à lui sur trois colonnes. Chaque livraison est accompagnée d'un ou de deux croquis, réalisés sans doute par Boon lui-même, et généralement placés au centre de la colonne du milieu. Ils représentent chacun une ou plusieurs figures dont il est question dans la livraison du reportage où elles s'insèrent. Il ne s'agit pas des guides officiels ni des directeurs d'usine rencontrés, mais bien des petites gens. Le dessin en donne une représentation typique davantage que particularisante : on voit ainsi un groupe de quatre mineurs, un pêcheur devant la mer, une femme buvant un verre, une serveuse fort maquillée, etc. Dans deux contributions, le dessin renvoie à une personne connue, nommée dans le texte (le faussaire



Dessins accompagnant le reportage de Louis Paul Boon, « *Holland door de vóór-ruit van de autobus heen* », *De Rode Vaan* 30 novembre 1945, p. 1 (pour le dessin représentant le chauffeur et le reporter); 1^{er} décembre 1945, p. 1 (pour le dessin représentant une dame à vélo et celui des mineurs; 4 décembre 1945 p. 1 (pour le dessin de la dame assise avec un verre à une table).

Han Van Meegeren et le reporter A. Den Doolaard), mais le dessin n'est pour autant pas davantage particularisant. Le dessin contient parfois quelques détails qui singularisent la figure représentée, mais le portrait se complète toujours à la lecture du texte.

Quelques dessins, qui accompagnent des contributions où le reporter se livre à des réflexions sur sa propre pratique, représentent les journalistes eux-mêmes.

Le reportage *Brussel een oerwoud* (« Bruxelles une jungle ») paraît du 12 janvier au 6 mars 1946 en 23 livraisons, et résulte d'une véritable collaboration entre Boon, qui s'occupe du texte, et Roggeman, qui illustre chaque épisode d'un dessin au fusain. Le reportage offre une vision d'ensemble de Bruxelles. Dans les six premiers épisodes, le reporter se rapproche progressivement de la ville, en passant par la banlieue, la zone industrielle entre le Canal de Charleroi et la Senne, et les cités des travailleurs. Sont ensuite abordés deux quartiers contrastés de la ville, l'Avenue de Tervuren et le quartier des Marolles, puis différents lieux plus ciblés : une salle de danse, la Bourse, la Gare du Nord, les locaux de l'Armée du Salut, etc. D'une manière qui rappelle les gravures sur bois de *De Stad* de Masereel, le reporter varie sans cesse la perspective sur les lieux qu'il commente : décrivant ainsi d'abord les rues aux bâtiments très hauts des Marolles, surplombées par le Palais de Justice, il passe ensuite à l'évocation du destin de personnes particulières qui habitent aux différents étages d'un des bâtiments. Car si le sujet du reportage est bien la ville dont différents lieux sont successivement évoqués, le reporter s'attache au sort des individus qui les peuplent et dont l'activité est entièrement dépendante d'elle. Tantôt il se centre sur quelques individus, tantôt il évoque le mouvement général dans lequel est pris un groupe. Ailleurs, il rend compte de la manière dont la ville impose un rythme à l'activité humaine propre à un lieu : les cités abandonnées en semaine par les ouvriers, l'activité solitaire d'une domestique tôt le matin dans une mansarde Avenue de Tervuren, le fourmillement autour de la Bourse pendant la journée, le va-et-vient au Bureau du travail, etc.

Les dessins de Roggeman représentent quant à eux chaque fois les différents lieux visités et les personnes qui s'y trouvent. Ils suivent aussi le regard du reporter, comme en témoigne par exemple la première illustration, qui représente le point de départ du reporter : une maison haute, laide et isolée en banlieue, dont les fenêtres arrière regardent sur la ville, cette « chose grisâtre là-bas » (12 janvier 1946, p. 1). Un grand nombre de dessins saisissent des scènes dans un plan de demi-ensemble : l'attention du spectateur est ainsi portée à la fois sur les personnages – représentés individuellement ou comme un groupe, voire une masse – et sur l'espace qui les situe. Les dessins de Roggeman ne représentent pas de manière détaillée des situations particulières, comme le fait le texte de Boon ou comme le font les gravures de Masereel. Elles rendent le mouvement général du reporter à travers la ville et reflètent par leur caractère nerveux l'agitation de celle-ci,

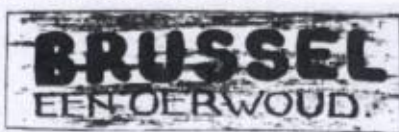
A bien des égards, les reportages illustrés de Boon et de Roggeman prolongent la conception esthétique que Boon défend dans ses chroniques. Ils témoignent ainsi d'un regard personnel, marqué par une sensibilité humaine et un sens profond de justice sociale. Dans le reportage sur les Pays-Bas, ceci s'observe en particulier à travers



L. P. Boon en M. Roggeman



L. P. Boon en M. Roggeman



Louis L. P. Boon en M. Roggeman



Dessins de Maurice Roggeman avec le titre du reportage «Brussel een oerwoud», réalisé par Louis Paul Boon. *De Roode Vaan* 12 janvier 1946, p. 1 (pour le dessin de la maison haute); 15 janvier 1946, p. 1 (pour le dessin des enfants de la banlieue); 6 mars 1946, p. 1 (pour le dessin du rassemblement politique). Le reportage, accompagné des illustrations, a fait l'objet d'une réédition: Louis Paul Boon & Maurice Roggeman, «Brussel een oerwoud», *Dilbeekse Cahiers*, n°2, 1989.

les portraits d'individus ayant eu un comportement blâmable sous l'occupation, que le reporter s'abstient pourtant de condamner : ainsi du portrait de « Marieken » de Nimègue, de ceux des prisonniers de guerre ou encore des inciviques. Le reportage sur les Pays-Bas annonce ainsi la perspective adoptée par Boon dans le reportage *Hij was een zwarte – Met een gewezen lid van het NSJV in de Ardennen* (« Il était collaborateur – Avec un ancien membre de la NSJV dans les Ardennes »), qui paraît du 22 juin au 6 juillet 1946 en 8 livraisons, et dans lequel Boon fait une distinction entre les véritables collaborateurs qui ont profité gros sous l'Occupation, et les petites gens ayant collaboré souvent par ignorance ou par nécessité, et que la répression touche toutefois bien plus fort. Les reportages contiennent aussi un message de dénonciation : l'individu qui, au fond, n'est qu'un pauvre bougre comme le lecteur et comme l'auteur, est broyé par des mécanismes divers qui le dépassent et que le reporter met précisément au jour – les tenants des discours officiels sur la reconstruction aux Pays-Bas ignorent souvent le petit peuple qui doit pourtant livrer les plus gros efforts ; Bruxelles est une « jungle » qui impose ses lois anonymes à l'ensemble de l'activité humaine qui se déploie dans sa zone d'influence. Enfin, cette dénonciation conduit, notamment dans *Brussel een oerwoud*, à une injonction à l'action commune, révolutionnaire. Dans la dernière livraison du reportage, le lecteur, auquel Boon s'adresse directement, est emmené dans un rassemblement communiste, où différentes personnes – un ouvrier, un machiniste, un vieillard, une jeune fille – s'unissent sur le fond de l'Internationale. Le thème de la « jungle » – qui rappelle le roman *La Jungle* d'Upton Sinclair – dans laquelle les démunis sont exploités par les puissants, y est élargi à l'échelle mondiale, tandis que le rassemblement d'individus ayant soif de justice est présenté comme le début d'une solution à cette situation.

L'engagement social dont témoignent les reportages de Boon sera toutefois considéré assez rapidement comme insuffisant au sein du parti. Ainsi, la sensibilité « humaine » dont Boon fait preuve envers les « petites gens » parut sans doute, lorsqu'elle s'appliqua aux « petits collaborateurs », bien embarrassante. Par ailleurs, si les reportages

de Boon dénoncent certaines injustices, et si un reportage comme celui sur Bruxelles se termine par un message d'espoir, ils sont dans leur ensemble assez sombres, et ont donc pu être perçus comme des textes qui restent « *pessimistes* » ou « *populistes* », selon la terminologie des critiques littéraires communistes de l'époque. Faute de commentaires sur les reportages, on peut en prendre pour preuve la réception des premiers romans de Boon dans le *Roode Vaan*. Le critique Leopold Flam reprocha ainsi à Boon de se limiter à une « *perception passive* », et de manquer d'un « *esprit de lutte* » (22 août 1946, p. 4) ; le critique Maarten Thijs releva quant à lui chez Boon une forme de résignation, liée à son « *acceptation hardie même de la plus misérable réalité* » (22 mars 1947, p. 3), et il lui reprocha même, quelques années plus tard, de donner une représentation superficielle du réel (17 septembre 1953, p. 3).

Les récits illustrés et la bande dessinée : un moment de détente pour petits et grands

A ces genres « sérieux » il faut encore ajouter deux types de textes illustrés destinés à la fois aux adultes et à la jeunesse. A la fin de l'année 1945, une première livraison paraît dans la rubrique *Voor de vrouw en de jeugd* (« Pour la femme et la jeunesse ») de ce qui deviendra à partir de la cinquième livraison les *Vertellingen van Jo* (« Récits de Jo »). La série paraît jusqu'au 20 juillet 1946 et connaît 17 livraisons, dont la plupart sont illustrées, par Roggeman. Ces récits mettent en scène un petit écolier nommé Jo, inspiré du fils homonyme de Boon, qui fait part au lecteur, dans un langage d'enfant, de ses chamailleries avec ses petits copains de classe, de ses aventures à la kermesse et des farces diverses qu'il fait à la maison comme à l'école, mais aussi des visites qu'il rend à la rédaction du *Roode Vaan* où travaille son père. Les récits de Jo évoquent ainsi non seulement l'univers typique d'un petit écolier espiègle de l'après-guerre, mais offrent aussi à Boon l'occasion de faire un autoportrait et une esquisse de son milieu, à travers le regard de Jo – et cela de manière voilée, dans la mesure où les récits sont signés « Jo » et non pas « Boon ».

Les récits sont accompagnés pour la plupart de dessins illustrant des éléments importants de l'intrigue (une bagarre, un tram plein, l'entrée d'une salle de cinéma, un stand de tir), mais un certain nombre ont une valeur plus référentielle. L'épisode sur la visite que Jo rend avec son père à un ami peintre vivant à Bruxelles, est accompagné ainsi d'un dessin représentant un petit garçon entre deux hommes qui présentent les traits de Boon et de Roggeman. Les quatre épisodes sur la rédaction du *Roode Vaan* sont quant à eux autant de portraits humoristiques de différents rédacteurs, dont les noms ne sont pas donnés dans le texte mais que l'image représente sous forme de caricature : Maarten Thijs, Raymond de Smet, Bert de Keizer et Rosa Michaut.

Au mois de mai 1946 est inaugurée la bande dessinée *De wonderlijke avonturen van Proleetje en Fantast* (« Les aventures miraculeuses de Petit Prolo et de Fabulateur »). Boon se charge du texte de chaque épisode, que Roggeman illustre ensuite d'une bande de trois ou quatre cases. La première série de la bande dessinée paraît du 1^{er} mai au 28 septembre 1946, en 107 épisodes. Une deuxième série paraît du 16 novembre 1946 au 20 janvier 1947 en 52 livraisons et s'intitule *Proleetje en Fantast globetrotters* (« Petit Prolo et Fabulateur bourlingueurs »). Elle est réalisée entièrement par Roggeman, avec



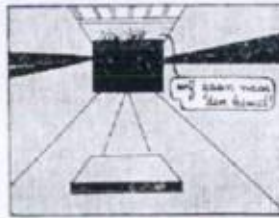
Dessins de Maurice Roggeman, réalisés pour les *Vertellingen van Jo* de Louis Paul Boon. *De Roode Vaan* 27 avril 1946, p. 3 (pour le dessin de Jo avec son père et l'ami peintre); 18 mai 1946, p. 3 (pour le dessin du « philosophe » Maarten Thijs); 1^{er} juin 1946, p. 3 (pour le dessin du rédacteur Bert De Keizer). La série, accompagnée des illustrations, a fait l'objet d'une réédition : Louis Paul Boon & Maurice Roggeman, *Vertellingen van Jo*, Amsterdam, Arbeiderspers, 1989.

l'aide de la rédactrice Rosa Michaut. Les aventures miraculeuses mettent en scène une révolte menée par deux enfants, « Petit Prolo » et « Fabulateur », contre « Le Roi Trust », responsable de l'exploitation du peuple qui vit en pauvreté dans des taudis. Le Roi Trust vit quant à lui dans une forteresse, où il passe son temps à calculer comment il peut exploiter davantage ses esclaves et devenir encore plus riche. Il est protégé par une armée de « Flatteurs » munis de stupéfiants, de « Nigauds » avec des matraques, et de « Trompeurs » disposant de miroirs faussant la réalité. Il est aidé par le « D^r Apocalypse », un savant qui développe des potions magiques et des armes nouvelles afin de renforcer l'armée du Roi Trust. L'ensemble du récit, qui prend la forme d'une succession de poursuites et de bagarres, tourne autour de la prise de la forteresse par Petit Prolo et Fabulateur, de la libération des esclaves emprisonnés dans les caves, et de l'élimination physique du Roi Trust et de ses complices. Dans la série suivante, Petit Prolo et Fabulateur bourlingueurs, les héros prennent l'avion vers l'île « Bikinino ». Témoins de l'occupation de l'île par des militaires américains qui déportent la population indigène, ils sont fait prisonniers, mais parviennent à s'échapper, et partent sur l'Océan Pacifique en canoë. Ils sont repêchés par un bateau qui les emmène vers un pays d'Amérique latine, où ils s'associeront à la résistance du peuple contre le « Roi Trustos » et ses généraux.

Chaque épisode de *Proleetje en Fantast* se compose de quelques cases (quatre dans la première série, trois dans la deuxième), parfois pourvues de bulles (réalisées par le dessinateur), en dessous desquelles figure le texte du récit, écrit par Boon. Tandis que le texte rend compte, par exemple, des intentions et des paroles des personnages, l'image visualise l'action (chutes, bagarres, effets des potions magiques, explosions, tempêtes) et représente les personnages avec leurs attributs typiques (casquette pour Petit Prolo; gros cigare, manteau au col de fourrure et chapeau haut pour le Roi Trust ; casques militaires pour les occupants de l'île Bikinino, etc.) ainsi que les lieux de l'action (laboratoire avec squelette et flacons, île avec palmiers, bureau avec lustres et candélabres). Le récit est lardé d'éléments humoristiques, dont plusieurs proviennent de l'interaction

entre le texte et l'image, surtout dans la première série, dont certains épisodes peuvent se lire comme des petites blagues et jeux de mots autonomes. L'épisode 18 intitulé « Comment on fabrique des sardines » montre ainsi Prolo et Fabulateur coincés sur un ascenseur qui monte

XVIII - HOE MEN SARDIENTJES MAAKT



1. Daar zitten de sardientjes, het bewaakt! Doch niet, zij gaan al een stuk de lift in.

De lift stillet...

...Jouwe, Jouwe sardientje...

Is dat het sardientje, waar hun hoofd nu samen vorm krijgt.
—Copyright © De Roode Vaan—

XXVIII - VAN MUZEN EN MENSCHEN



Wat is een muisje? Het is een klein dier dat leeft in een gaten.
—Copyright © De Roode Vaan—

Alleen de grootste honger van Proleetje heeft hem naar het licht gebracht in de wereld. Hij moet een laatste maal terug komen, zegt Proleetje, want zij klapperen van pijn.

Wij moeten voorzichtig te werk gaan, want Fantast, maar andere sardientjes, zij de tijd zij velen gek! Maar Proleetje is voorzichtig te omgeven. Kerkje, vertoeren, zegt hij, zij de gaten en ik de kran.

Doch dr. Apokalypsen, die nog ander sardientje in zijn mouw heeft, langs rond zijn een avonturing en zijn vreesbaarste terug in handen te hebben.
—Copyright © De Roode Vaan—

Livraisons XVIII et XXVIII de Maurice Roggeman & Louis Paul Boon, «De wonderlijke avonturen van Proleetje en Fantast», *De Roode Vaan*, 30 mai 1946 p. 2 et 22 juin 1946 p. 2. Les deux séries de Proleetje et Fantast ont fait l'objet d'une réédition: Louis Paul Boon & Maurice Roggeman, *Proleetje en Fantast*, Amsterdam, Querido, 1982.

au plafond et leur déforme la tête. L'épisode 39, pour prendre un autre exemple, est intitulé « Un crac de trop », et joue sur le double sens du mot « crac », désignant à la fois un craquement (en l'occurrence du plafond) et une personne douée, un champion (en l'occurrence Petit Prolo sous le poids duquel le plafond s'est effondré). Plusieurs épisodes contiennent aussi des allusions littéraires ou culturelles : l'épisode 28, dans lequel les héros sont rétrécis, s'intitule « *Des souris et des hommes* » ; l'épisode 41, dans lequel différents membres de l'Armée Trust sont attrapés par les héros devenus géants qui les

accrochent au mur à la place de tableaux, s'intitule « *De Jérôme Bosch à Rembrandt* ». Selon le témoignage de Willem M. Roggeman, neveu du dessinateur, dans l'introduction à la réédition de la bande dessinée de 1982, la deuxième série contiendrait aussi, sous les traits du capitaine borgne qui repêche les deux héros perdus dans l'Océan Pacifique, une critique du nouveau rédacteur en chef du *Roode Vaan*, Bob Dubois, qui, toujours selon ce témoignage, « *n'aurait eu qu'une oreille, pour écouter le politicien Lalmand, et qu'un seul œil, pour le journal* ».

Les deux séries de *Proleetje en Fantast* ont de toute évidence un soubassement idéologique. La lutte du bien contre le mal s'y superpose à la lutte plus générale du prolétariat contre l'exploitation capitaliste. Les récits intègrent aussi des références à la lutte des communistes contre plusieurs ennemis plus ciblés : l'ennemi nazi sous l'Occupation (l'empire de Trust est qualifié « Empire de mille ans » ; il est question ailleurs de la « Kommandatur Trust » ; l'armée formée par les prisonniers est une « Armée de Libération » ; un des esclaves libérés s'appelle « Jef Buchenwald » – allusion à Jef Van Extergem, fondateur du Parti Communiste Flamand, décédé à Buchenwald en 1945) ; les Américains dans l'après-guerre (l'occupation de l'île Bikini renvoie à l'atoll de Bikini des îles Marshall, théâtre d'essais d'armes atomiques menés par les USA en 1946) ; ou encore les adversaires sur l'échiquier politique belge (notamment par des renvois à la question royale). Le récit repose ainsi sur un ensemble de thèmes et de références partagés par la communauté des lecteurs du journal. Ceux-ci sont intégrés à une bande dessinée fantasque, un récit d'aventures rocambolesque, plein de blagues et de jeux de mots. La fonction de cette bande dessinée semble être de constituer un moment de détente approprié pour le public engagé, militant, intelligent et capable d'humour auquel Boon et Roggeman s'adressent, ici comme ailleurs dans le journal. De ce point de vue, la fin optimiste des récits et les oppositions manichéennes sur lesquelles ils reposent, résultent sans doute moins d'une soumission des deux auteurs à la ligne du parti ou à des directives de la rédaction, que d'une exigence du genre tel que les deux artistes le conçoivent. En ce sens, *Proleetje en Fantast*, de

même d'ailleurs que les joyeux *Vertellingen van Jo*, gagnent à être vus dans le prolongement des autres textes illustrés de Boon et de Roggeman dans le journal.

Conclusion

Les contributions illustrées de Louis Paul Boon et de Maurice Roggeman s'écartent à bien des égards du militantisme doctrinaire qui s'impose progressivement dans le parti au cours des années qui suivent la Libération : la page culturelle témoigne d'un grand pluralisme; les reportages de Boon ne sont aucunement marqués par un optimisme de commande ou par des oppositions manichéennes qu'on retrouvera davantage au cours de la guerre froide ; les récits illustrés de Jo sont l'occasion d'une représentation humoristique des deux rédacteurs comme de leurs confrères ; les histoires miraculeuses de Petit Prolo et Fabulateur constituent certes un récit à soubassement idéologique, mais aussi un moment de détente fantasque et plein d'humour. La question reste toutefois épineuse, en ce qu'il est difficile voire impossible d'établir si un élément quelconque (par exemple la fin optimiste d'un récit, l'intérêt pour les avant-gardes, l'autodérision, la teneur pessimiste d'un reportage) peut être vu ou non comme une «*concession*» ou une forme de «*résistance*» à une ligne idéologique qui ne se dit pas, ou pas encore, ou pas entièrement, à cette époque. Plutôt que de faire une distinction stricte entre ce qui relèverait de la propagande et ce qui s'en écarterait, on gagne alors à analyser la pratique journalistique de Boon et Roggeman dans son ensemble. Cette pratique journalistique s'inscrit, par le texte comme par l'image, à l'intérieur d'une conception bien particulière, originale et exigeante d'un journalisme au service du peuple. Elle repose sur la conviction qu'un journal communiste se doit de former le lecteur, de faire de lui un homme meilleur, plus sensible, plus humain, plus soucieux de la complexité des choses, et cela non pas en lui rabâchant des idées toutes faites, mais en faisant appel à ses capacités intellectuelles, à son sentiment de justice sociale, à son aptitude à la compassion et à son sens de l'humour. Si cette conception ne s'est pas imposée

au cours des années suivantes – celles de la Guerre froide, qui marquent dans le journal un durcissement idéologique – elle relève d'un moment particulier dans l'histoire du journalisme communiste de l'après-guerre en Belgique.

Un espace fragile de libertés

Jean-Paul Vankeerberghen

Au long des dix années que j'ai passées au *Drapeau rouge*, l'humour a-t-il tenu une place importante ? A première vue, j'aurais tendance à répondre que non. Nous ne fabriquions pas un journal satirique, c'est le moins que l'on puisse dire. Trente ans après avoir quitté ce journal, me reviennent d'abord en tête les souvenirs des conflits et de la grande tension qui pouvait exister entre la rédaction et la direction du PCB.

Souvenir rétrospectif et donc biaisé, bien entendu, car ma mémoire est sans doute marquée par la fin de cette aventure, *grosso modo* les années 1981-83, traversées par des conflits aigus au sein du parti, dont le *DR* était un enjeu symbolique.

L'atmosphère était différente dix ans auparavant. En 1973, quand j'ai été engagé comme journaliste, la direction du parti préparait le retour à une parution quotidienne, prévue pour janvier 1974. C'était un pari audacieux. Les moyens disponibles n'étaient pas énormes et nous allions devoir assurer cette publication quotidienne avec une très petite équipe, moins de dix journalistes. Ces conditions difficiles ne pouvaient être compensées que par une bonne dose d'enthousiasme et la capacité de se montrer polyvalent. Personnellement, par exemple, je fus, tour à tour et parfois en même temps, responsable de la politique intérieure, de l'info internationale, de l'information régionale bruxelloise et chroniqueur judiciaire. Ces conditions de travail nous ont en même temps permis d'apprendre rapidement notre métier de journaliste.



L'humour n'était certainement pas une priorité dans la mise sur pied de ce nouveau quotidien. Le *DR* était conçu comme une publication militante, état d'esprit qui se conjugue difficilement avec l'humour. C'était particulièrement vrai dans une institution comme le parti communiste, peu enclin à la gaudriole.

En même temps, l'équipe rédactionnelle était très jeune et n'échappait pas à l'air du temps : mai 68 et son atmosphère libertaire n'étaient pas loin et avaient laissé des traces dans les esprits. Beaucoup d'entre nous appréciaient l'humour iconoclaste véhiculé par des publications comme *Hara-Kiri* ou *Charlie Hebdo*.

La plupart d'entre nous voulaient aussi pratiquer un véritable travail d'information. Si la direction du parti avait tendance à nous considérer comme des militants permanents, détachés au journal, nous nous voulions avant tout journalistes, dont la tâche est d'informer le lecteur et pas seulement d'entretenir ses convictions. Cela se révélera assez vite comme une cause de malentendus.

Quand on survole la collection du *DR* de ces années-là, on constate que la période 1974-75 est assez austère. Sur le plan graphique, on relève quelques dessins de Walter Burniat, à la tonalité très militante. Nous pêchions parfois un dessin dans la presse communiste étrangère, par exemple dans le *Morning Star*. La seule présence graphique permanente était une BD-feuilleton très ringarde. Dans le courant de 1975 apparaît régulièrement, en page 7 coincé entre la météo et l'ours du journal, un dessin résolument humoristique. Mais il n'est pas du tout politique ; son seul ressort est l'absurde et il nous est fourni par une agence polonaise.

QUAND J'ENTENDS PARLER
D'UNIVERSITÉS, JE SORS MES
RESTRICTIONS !!!



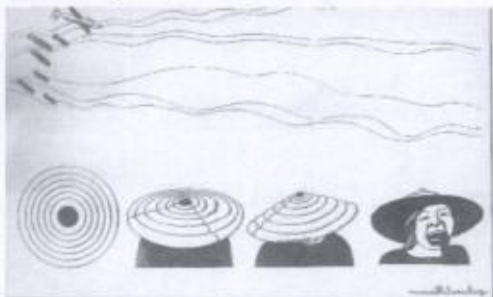
CANHAR PAGON

Moins
75

En 1976, après une longue éclipse, les dessins de Walter font leur réapparition. En même temps, les premiers dessins de Philippe Moins prennent parfois la place des dessins polonais. Inspirés par sa production pour le *Canard des étangs*, le périodique de la section d'Ixelles du PCB, apparaissent ainsi un «canarchiste», un «canartiste», une «canarmada»... En vue des élections communales d'octobre, Moins nous propose une variation sur les numéros électoraux des diverses listes en présence.

On constate aussi que la rédaction tente d'alléger sa prose politique quotidienne en glissant de temps en temps en «une» une photo apolitique: le printemps, l'ouverture de la pêche à la truite, etc.

Le renouveau est encore plus marqué en 1977. Les dessins de Philippe Moins se succèdent régulièrement, en «une» cette fois. Marcelle Lavachery commence à son tour à fournir des dessins.

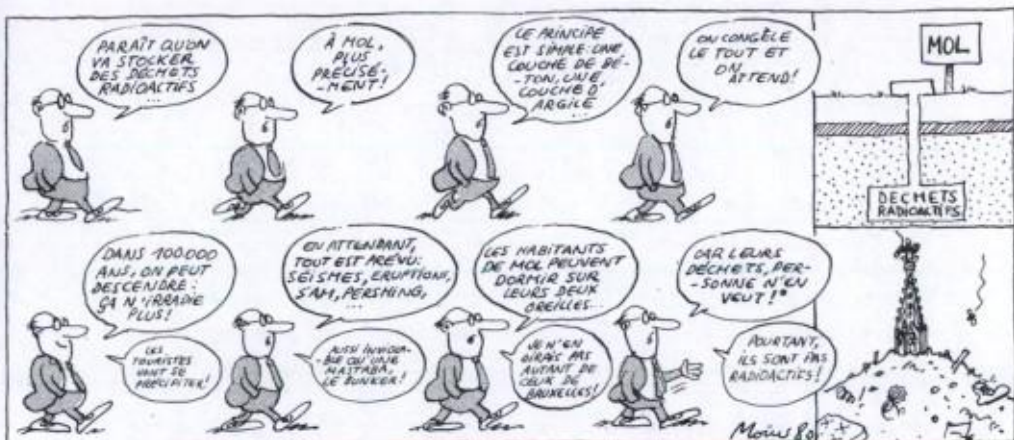


Les dessins polonais finissent par disparaître et sont remplacés par une production autochtone. A partir de mai, le *DR* paraît le samedi avec un supplément de quatre pages à la tonalité plus magazine. Enfin en septembre, la Fête du Drapeau rouge offre un nouveau visage, ouvert sur la création

Ouvertures

En 1976, après une longue éclipse, les dessins de Walter font leur réapparition. En même temps, les premiers dessins de Philippe Moins prennent parfois la place des dessins polonais. Inspirés par sa production pour le *Canard des étangs*, le périodique de la section d'Ixelles du PCB, apparaissent ainsi un «canarchiste», un «canartiste», une «canarmada»... En vue des

culturelle, dans ses trois chapiteaux dressés sur la place Flagey à Ixelles. « *Politique et joyeuse* », titre le DR au lendemain de la fête.



La volonté d'ouverture est manifeste et n'intervient pas par hasard. Les communistes belges, une partie d'entre eux du moins, cherchent à prendre en compte d'autres aspects des luttes sociales que les traditionnelles actions ouvrières.

A Bruxelles par exemple, plusieurs militants sont actifs dans des comités de quartier en lutte contre la spéculation immobilière ou dans des structures comme l'Atelier de recherche et d'action urbaines (ARAU). La culture est aussi appréhendée comme un enjeu politique.

C'est à la même époque que souffle un vent de renouveau sur la gauche et les partis communistes occidentaux : union de la gauche en France, recherche d'un « *compromis historique* » en Italie,



libération du franquisme en Espagne, révolution des œilletons au Portugal, analyses plus critiques du socialisme réel...

La rédaction participe à cette évolution, par exemple en cherchant à informer le lecteur sur des « *réalités négatives* » dans les pays de l'Est ou en ouvrant largement ses pages aux dessinateurs, dont l'équipe s'enrichit de l'apport de Willy Wolsztajn et, bientôt, de Jo Dustin.

Cette ouverture n'est pas appréciée par tout le monde au sein du PCB. Depuis l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, en 1968, et sa désapprobation par le PCB, la direction du parti est confrontée à une guerrilla, tantôt larvée, tantôt frontale, animée par la direction de la fédération liégeoise. Quand le *DR* rend compte de telle prise de position indépendante du *PCI* ou du *PCF*, ou quand il livre une analyse critique d'actes de répression à l'Est, les réactions sont exacerbées chez les Liégeois et leurs amis. Pour se protéger, la direction du parti a alors tendance à se défausser sur la rédaction du *DR*, accusée de monter en épingle des sujets « *déliçats* ». Les journalistes se voient même morigéner publiquement, dans leur journal, par une « *rectification* » émise par un Louis Van Geyt ou un Claude Renard. En juillet 1977, le Bureau politique écrit aux rédacteurs du *DR* pour rendre compte des conclusions du débat organisé dans le parti à propos du *DR*. Il fixe le cadre dans lequel devraient travailler les journalistes. Ils sont là pour, avant tout, « *mettre en avant ce que le parti fait* » et doivent se réfréner face aux « *problèmes internationaux délicats* ». « *Il ne faut rien cacher au lecteur (...) mais il y a tout de même une sélection à faire, (...) en fonction de la ligne du parti* ». Le fil conducteur : « *ne jamais oublier où est l'ennemi principal et critiquer, en fonction du combat que nous menons contre lui, les faiblesses qui limitent l'efficacité de ce combat, y compris, à plus forte raison, quand elles sont le fait du mouvement international dont nous faisons partie* ». En dépit de cette ligne de conduite on ne peut plus claire, les incidents se multiplieront par la suite entre le parti et le journal.

L'humour semble poser moins de problèmes, en tout cas tant qu'il ne touche pas aux sujets « *déliçats* ». La créativité des dessinateurs

se maintient et, pour autant que je m'en souviene, leurs dessins sont rarement refusés. Un pas supplémentaire est même franchi en janvier 1980, avec la création du *Drapeau Bouge*, une page spéciale paraissant le samedi où les dessinateurs laissent libre court à leur fantaisie, parfois loin des luttes ouvrières.

Cette bouffée d'air frais ne fait pas rire tous les dirigeants du parti: beaucoup de lecteurs, disent-ils, trouvent cette forme d'humour trop « hermétique ». Et on le fait savoir aux dessinateurs qui, dans cette ambiance, préfèrent suspendre leur collaboration. Le 3 janvier 1981, le journal annonce que le *Drapeau Bouge* part en vacances. Il n'en reviendra que le 3 septembre, à l'occasion de la Fête du DR. La page revivra jusqu'en juin 1982, pour prendre des vacances, définitives cette fois, cet été-là.

Entre-temps, il est vrai, le *DR* avait été repris en main. La rédaction fut mise en accusation par Claude Renard devant le Conseil communautaire francophone du parti, le 23 janvier 1982. Il y constatait: « un courant d'opinion minoritaire » dans le parti « s'est trouvé en mesure de donner le ton quasi unilatéralement aux commentaires internationaux de notre quotidien ». En conséquence, il a annoncé la « démission » du directeur politique du journal, Rosine Lewin, qui avait, pendant plusieurs années, servi de tampon entre la rédaction et le Bureau politique, où elle avait souvent défendu le travail de ses rédacteurs.

Son remplaçant fut connu quelques semaines plus tard : Pierre Beauvois avec qui, tout le monde l'a vite compris, il n'était plus question de rigoler. La Restauration était en route. Elle mènera vite à l'avis de décès.

Dans la presse des jeunes communistes et dans la province de Liège

Jules Pirlot

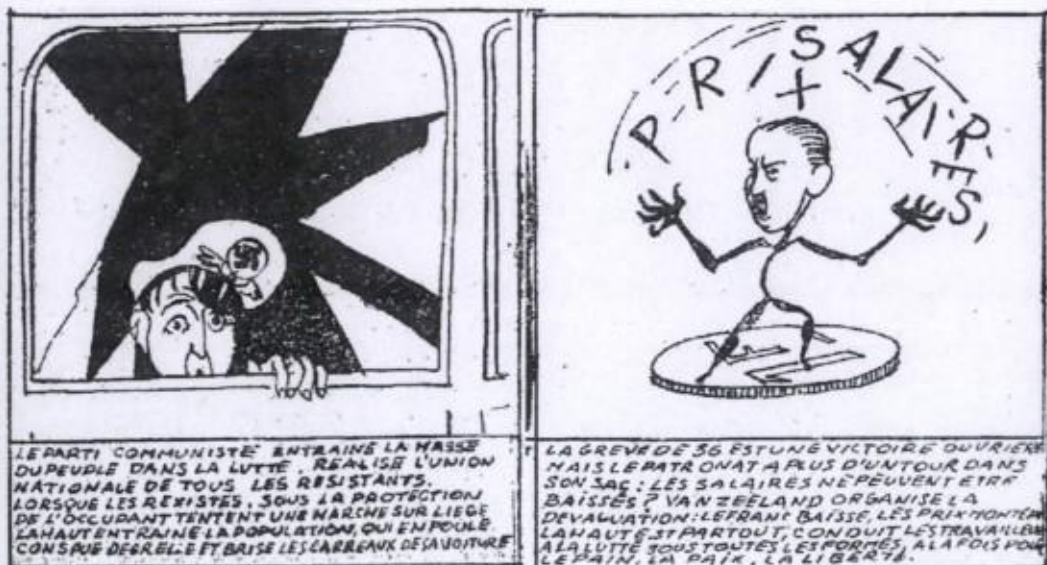
Les mouvements de jeunesse liés au PCB ont eu aussi leur presse, généralement vendue par voie militante.

En 1951, *Jeune Belgique* (organe de la JPB) publie, en hommage à Julien Lahaut, une bande dessinée sous forme de feuilleton. Ita Gassel (1926-1994) en rédige le texte. Les dessins sont dus à André Jacquemotte (1925-1993), fils de Joseph Jacquemotte secrétaire général du PCB décédé en 1936.

Les deux auteurs étaient de jeunes militants formés à l'Institut des Beaux-arts de La Cambre.

Parmi les planches d'un style très réaliste-socialiste, on découvre quelques caricatures :

celle du Premier ministre Paul Van Zeeland qui jongle en 1936 avec des augmentations de salaire en francs belges dévalués ; celle de Léon Degrelle dont les troupes ont été dispersées et la voiture lapidée par une foule d'antifascistes, malgré la présence des forces armées allemandes, à Liège en janvier 1941.



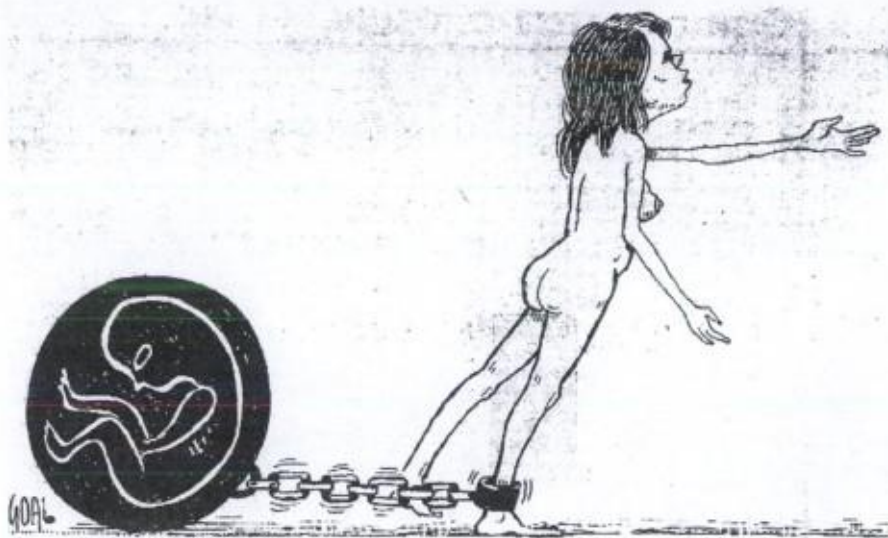
Réédition des fac-similés des planches originales par le CarCoB en 2010 ; reproduction en annexe de Jules PIRLOT, *Julien Lahaut vivant*, Le Cerisier-CarCoB, 2010.

Au début des années 1970, la Jeunesse communiste Belgique lance une publication plus ou moins périodique qui paraîtra pendant une quinzaine d'années sous les titres successifs de *l'Offensive*, *Oxygène-le magazine qui respire par vos luttes*, *Oxygène-journal de*

jeunes. Willy Wolsztajn dont nous publions une série de dessins dans les autres articles y réalise des illustrations et des posters.

D'autres illustrateurs s'y sont investis.

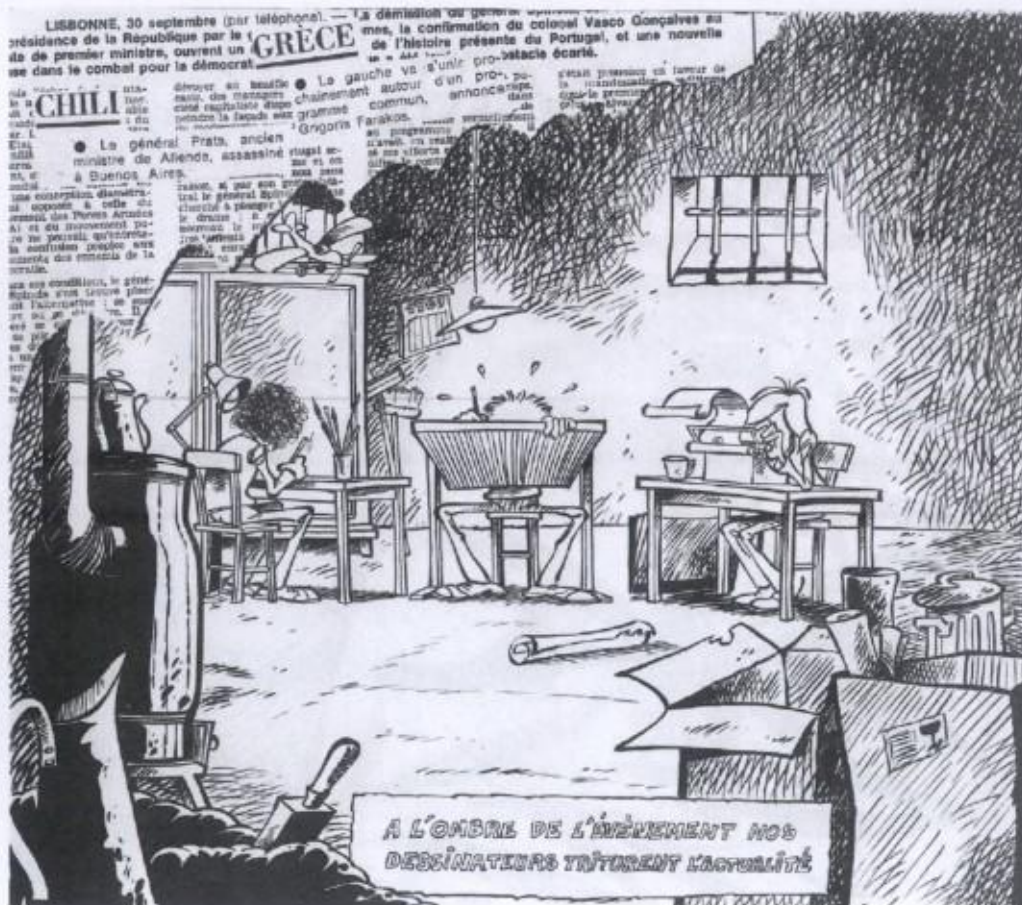
Ce dessin dû à Alfons Goossens (*alilas GOAL*), jeune militant flamand aujourd'hui décédé, paru dans *l'Offensive* d'avril-mai 1973, illustre l'engagement de la JC dans la lutte pour la contraception et la dépénalisation de l'interruption volontaire de grossesse. Il a provoqué l'ire de la rédaction de la *Libre Belgique*, décidément attentive à la lecture de la presse communiste.



Offensive Avril-mai 1973

Une jeune équipe formée à l'école artistique St Luc de Liège se met ici en scène.

L'époque stimule l'esprit militant : coup d'Etat au Chili, chute des colonels en Grèce, révolution des œilletons au Portugal ...



gauchisme:



L'Offensive, mai-juin 1975

Cette caricature signée Snoopy (non identifié), illustre bien l'affrontement entre les jeunes communistes et les jeunes gauchistes, trotskystes ou maoïstes, qui brisent la solidarité internationale.

En mai 1981, la JCB est devenue simplement la JC, Oxygène succède à l'Offensive. La colombe blanche va remplacer le marteau et la faucille sur le drapeau rouge.



Oxygène mai 1981

Dans la province de Liège

Les organisations de bases, cellules et sections du parti communiste, éditaient des petits périodiques de propagande, distribués gratuitement par les militants, et des bulletins intérieurs destinés aux membres. Des dessinateurs ont mis leurs talents au service de ces publications.



C'est ainsi que le créateur de la bande dessinée *Natacha Hôtesse de l'Air*, François Walthéry, par amitié, avait autorisé Marcel Levaux député et dernier bourgmestre de Cheratte, à détourner un personnage du *Vf bleu*, bande dessinée parue en français et en wallon consacrée aux colombophiles de la région.

Walthéry, *La Relève de Visé*, janvier 1983.

Sous un pseudonyme, il avait aussi réalisé des dessins pour le bulletin local qui s'appelait *La Relève de Cheratte* puis *La Relève de Visé* après la fusion des communes.

Walthéry, *La Relève de Visé*, septembre 1983.

Il s'agit ici de mettre en scène la bourgmestre PSC de l'époque, Pierrette Cahay, qui poussait fort loin le règlement



disciplinaire des policiers communaux, jusqu'à l'immixtion dans la vie privée.

Au cours des années 1980, la Ville de Liège et son CPAS subissent une violente crise de la dette. Elle se traduit par le blocage de l'indexation des salaires, des licenciements, des mises en disponibilité forcées, une réduction drastique des services communaux aux citoyens et des privatisations notamment celle de l'enlèvement des immondices. Elle s'accompagne de cessations de paiements – y compris des salaires – et de grèves musclées (voir *CM*, n°190, mai-juin 1993, *Le dossier liégeois*).

Les principaux dirigeants syndicaux du personnel communal, des agents du CPAS et des enseignants liégeois sont des communistes, ce qui explique peut-être les dix ans de résistance aux pressions politiques et aux trahisons, qui se terminent par des poursuites judiciaires, des capitulations syndicales et des exclusions.

Marcel Schroeder, *alias* Lecram, né à Martelange le 20 février 1943, diplômé de l'Académie royale des Beaux-arts de la Ville de Liège, artiste peintre, à l'époque animateur d'atelier d'arts plastiques dans une institution psychiatrique du CPAS, invente le personnage de Louise. Tour à tour femme du peuple, infirmière ou travailleuse communale, elle illustre *Opinion – La Commune*, organe des cellules PC du personnel communal et du CPAS.

Marcel Schroeder, *alias* Lecram, *Opinion – La commune*, 1984.

A Huy, la fédération publie un bulletin intérieur, *Le Coup de rouge*. Jean-Louis Dujardin, qui deviendra professeur à l'Académie royale des Beaux-arts de la Ville de Liège et caricaturiste au service de l'action laïque, hélas prématurément décédé, y publie quelques dessins.





Annuellement, les organisations communistes procédaient à une remise des cartes de membre, occasion d'une rencontre festive. Nous avons ici un exemple d'autodérision et de calembour.

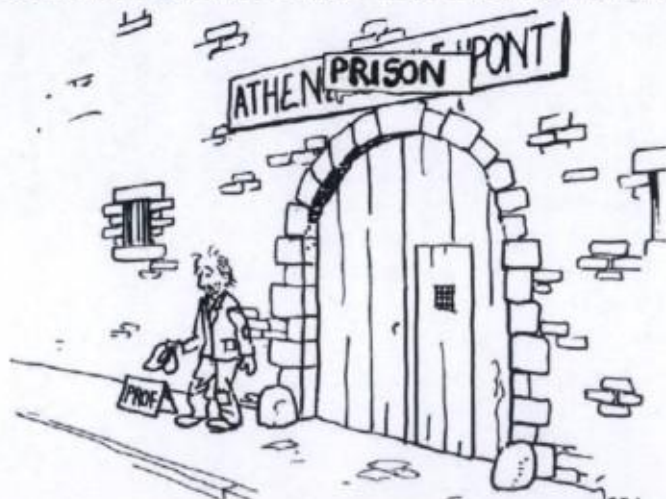
Jean-Louis Dujardin, *Le Coup de rouge*, janvier 1988.

Jean Englebort dessine aussi pour *le Coup de rouge*, il est l'auteur d'innombrables caricatures illustrant les luttes

des enseignants des années 1990. Né en 1943, régent en arts plastiques diplômé de l'Ecole normale de la Ville de Liège et professeur d'athénée, il est victime des mises en disponibilité dues à la politique de réduction des effectifs enseignants et de fusion d'écoles de la ministre Laurette Onkelinx.

En 2000, il se mettra au service de la prison de Huy comme professeur de dessin.

La planche prémonitrice ci-dessous, inspirée d'une phrase attribuée à Victor Hugo a été publiée dans *le Coup de rouge* d'octobre 1995.



L'humour est-il soluble dans le TSCG* ?

*** (Traité de Soumission au Capitalisme Global)**

Pierre Ergo

Le premier de ces dessins sur lequel au hasard j'ai cliqué («Passez vos vacances en Grèce», in *Opinions*, août 1970) condense mon impression d'ensemble : vertige, mise en abîme. Qui aurait pu, alors, prédire où nous en serions en 2013 ? A parcourir ces planches, à lire les commentaires de leurs auteurs, beaucoup de souvenirs me sont remontés du tourbillon de ces années. Ma mémoire des faits,

circonstances, dates et lieux est fragmentaire et j'envie les mémoires d'éléphant. Aussi ai-je renoncé à concocter sur cette époque une réflexion détaillée, mais je remercie les initiateurs de ce travail de recherche et d'échange pour m'avoir amené à réactiver ce passé.



Quelques simples jalons de mon itinéraire, celui d'un «enfant de 68» mais d'un enfant solitaire : à 21 ans, chercheur de petits boulots après avoir claqué la porte de la famille et de l'école, déjà très sensibilisé par le Vietnam, j'ai suivi les événements de mai-juin dans les journaux, découvert *l'Huma* puis le *DR* – toute une formation politique en autodidacte – et un beau jour, suis allé sonner au siège de la Fédération bruxelloise du PCB où un Raoul Balligand un peu étonné a pris acte de ma demande d'adhésion. Je me suis surtout, de 1971 à 1981 (année de mon retrait

du parti), consacré aux activités de la JCB dont j'ai été pendant huit ans rédacteur en chef du périodique *L'Offensive* et secrétaire national pendant quatre ans. Fonctions où j'ai représenté la mouvance dite «eurocommuniste» face à la tendance «liégeoise», et auxquelles se sont ajoutées trois années de secrétariat de rédaction aux *Cahiers marxistes* (direction Rosine Lewin). J'ai pu, dans ce contexte, connaître et apprécier plusieurs de nos dessinateurs dont la problématique est fort bien décrite par Philippe Moins.

Au chapitre de mes avatars avec la doxa plus ou moins coincée de l'époque, je citerai le plus dérisoire. Avec quelques amis, j'ai réalisé

en 1972-73 un éphémère bulletin poétique de quelques pages stencillées. Trois numéros, dont les deux derniers illustrés de dessins de Peter Schupisser, Marc Bolly et Willy Wolsztajn. Il m'est revenu plus tard que cela m'avait valu d'être signalé à l'attention (sans suite) de la Commission de contrôle politique, certain camarade aujourd'hui décédé ayant trouvé que le titre, *L'Étoile d'encre*, évoquait ... un symbole fasciste. J'ai su aussi qu'un autre, qui n'était pourtant nullement du courant « stalinien », jugeait à propos de tel de mes textes publié dans ces feuillets (quelle que soit par ailleurs la valeur de ces poèmes de jeunesse) que « *ce n'est pas ça, le socialisme* ». Le tout sur fond d'obscures rumeurs de mon appartenance à la CIA.

Au positif, s'il me faut évoquer un seul des souvenirs forts de ces années, ce sera, aux lendemains du *putsch* du premier 11 septembre (1973, au Chili), la grande salle de la CGSP, place Fontainas à Bruxelles, pleine à craquer alors que j'étais en tête de la liste des orateurs, au nom de la JCB.

REAGAN ATTEND
"COLUMBIA"

coucou!

MON
POUMON
VA
MIEUX!



Vertige, mise en abîme : à la fois par rapport à mon vécu personnel et à l'évolution de la société et du monde en ces quelques décennies. Car de l'écrasement du Chili d'Allende à celui des mineurs britanniques, de Reagan à Bush et hélas Obama, de Thatcher-Blair à Schröder-Merkel et à Sarkozy-Hollande, il y a clairement, dans toute la complexité des choses bien sûr, un fil rouge ou plutôt bleu. C'est, pour faire court, la ligne Friedrich Hayek - Milton Friedman (« *démocratie limitée* » et « *stratégie du choc* »), dans un lent basculement néolibéral qui aujourd'hui s'accélère brutalement dans nos pays assoupis par une longue période de ronronnement consumériste et de gestion molle des acquis sociaux d'après-guerre, petit à petit démaillés jusqu'à être menacés de partir en lambeaux. Toute une période où l'on est passé, pour ainsi dire par enchantement, de « *l'imaginaire prolétarien* » décrié par certains au trop réel cauchemar précaire. Et de la guerre froide au redéploiement atlantiste à travers une prolifération de conflits géostratégiques à métastases, gros de dangers pour ce pauvre monde et dont nous prenons bien peu la mesure en regard des mobilisations d'autrefois. Où est-il écrit que les conflagrations mondiales du siècle dernier ne peuvent pas revenir – en bien pire – dans celui-ci ? La guerre reste le plan B du capitalisme.

Et le racisme comme toujours, l'islamophobie prenant le relais de l'antisémitisme, le fascisme qui relève la tête jusqu'à, cinquante ans après les colonels, parader le jour à Athènes



et tuer de nuit dans les rues. Oui, il est toujours fécond le ventre « *d'où a surgi la bête immonde* » – mais où est-il aujourd'hui, ce ventre, sinon dans la sphère virtuelle de la finance mondialisée, dans les coffres insondables des banksters, dans les tiroirs des plans austéritaires par quoi nous sommes tous entroîkés ? En regard de cela, les FN et compagnie ne sont que des supplétifs, résidus d'un autre âge mais toujours prêts à resservir.

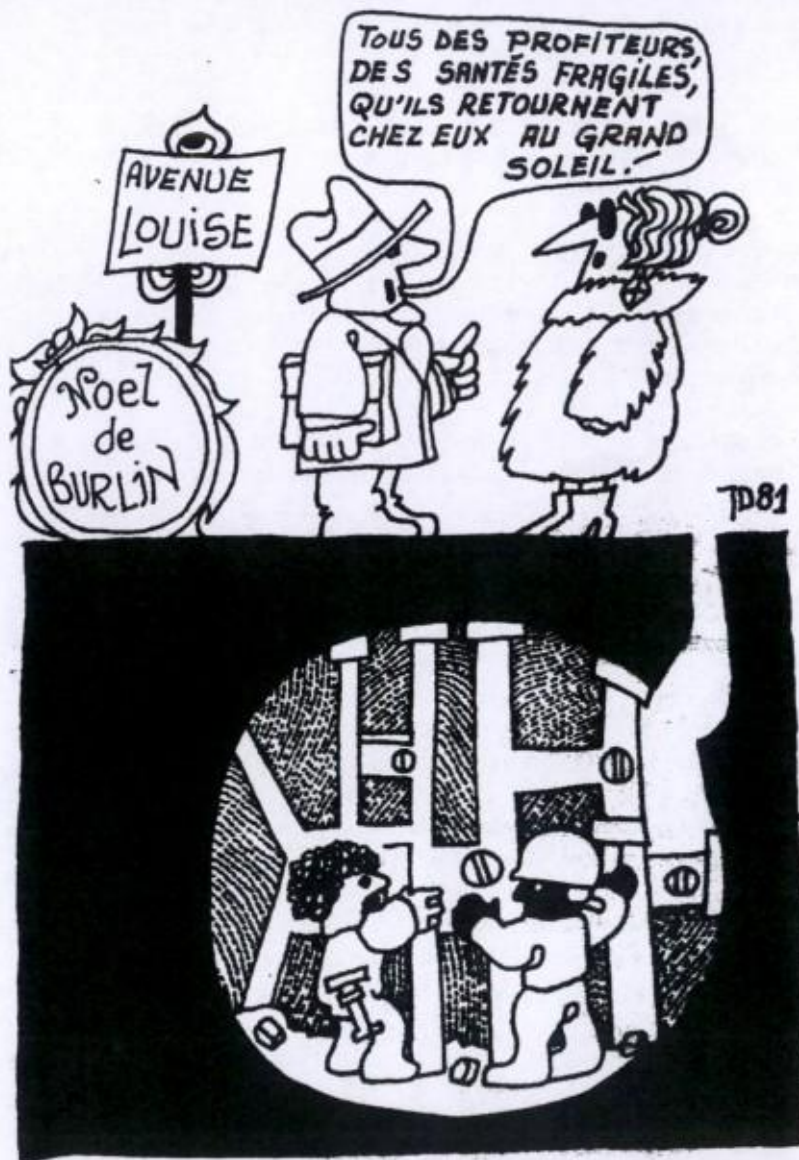
Sous divers angles, beaucoup de ces dessins d'archives ont un étrange air d'actualité, d'autant plus inquiétant dans le décalage des temps.

Je m'aperçois que ma contribution prend l'allure d'un positionnement politique, encore que sommaire. Je n'ai pas pu m'en empêcher; à travers ces dessins exhumés du passé, et tout respect dû à l'indispensable et patient travail de mémoire historique, c'est l'avenir qui m'obsède.

Contrairement à d'aucuns, je ne considère pas la social-démocratie comme un garde-fou mais je la tiens pour coresponsable de la situation et de son aggravation annoncée, par cette calamiteuse politique du moins pire au moins pire vers toujours pire... jusqu'au pire ? Cette politique d'une « *gauche (?) de gouvernement* » qui ne gouverne même plus vraiment, qui handicape les mobilisations et fait fonction de soupape de sécurité du moteur à explosion du turbocapitalisme. Lequel, au bout du compte et des mécomptes, nous mène dans le mur (et les institutions de la Belgique fédérale avec). Nous sommes – et cela n'exclut pas l'intelligence tactique et rassembleuse – dans une époque de nécessaire opposition frontale (clin d'œil rétrospectif aux sectaires et dogmatiques du Landerneau d'antan dont j'ai été l'une des bêtes noires, un « *ennemi des ouvriers* » comme j'ai entendu souffler à mon passage lors de mon dernier congrès de la JC).

Autre responsable, cette « construction » européenne qui ressemble toujours plus à une entreprise de démolition, cette Europe qui n'a jamais eu de « sociale » que l'adjectif trompeur et qui se révèle comme

un piège à démocratie. J'ai à son égard un ressenti tout personnel pour avoir travaillé dix-huit années durant pour la Commission, comme «journaliste» sous-traitant pour le compte d'une douzaine de Directions générales (surtout les Fonds structurels et la PAC) et



pour avoir peu à peu constaté la dérive ultralibérale de l'UE (le ver, d'ailleurs, était dans le fruit) à travers les « stratégies » et les « éléments de langage » successifs. Au-delà de l'effet psychopompe sur moi de ces prestations, j'en retire aujourd'hui l'impression singulièrement déplaisante d'avoir, pendant ces dix-huit ans, travaillé pour l'ennemi. Et je pèse mes mots, sans pour autant, bien sûr, tout mettre dans un même sac. L'UE telle qu'elle est devenue n'est pas amendable ; l'Europe est à refaire à partir d'une fracture politique.

Et l'humour dans tout ça ? Eh bien je vous l'avoue, avec tout le goût que j'en ai (et je ne m'en prive pas dans la vie quotidienne), je me sens ici modérément porté à rire. L'humour d'ailleurs est souvent noir dans ces dessins. Je me rends encore mieux compte, à replonger dans ces souvenirs, à quel point « nous » avons raison malgré nos doutes, nos erreurs, nos dissensions, malgré le tort immense causé par les dénaturations stalino-maoïstes de l'idée socialiste qui ont fait, au plan idéologique, la moitié du boulot du néolibéralisme pour démobiliser les peuples. C'est d'ailleurs pourquoi, après plus de trente ans de non-appartenance et alors que je n'imaginai pas m'y remettre un jour, j'ai repris depuis un an des couleurs militantes (au tout jeune MG, sous réserve d'inventaire comme il se doit). Eco-socialisme et révolution citoyenne: quoi d'autre pour espérer changer de cap sans retomber dans les ornières productivistes et bureaucratiques ?

Pour revenir aux dessins, j'ai un faible pour ceux qui mettent en œuvre sous forme visuelle, de manière parfois saisissante, la métaphore poétique. A défaut de dessiner (ce à quoi enfant je me destinai), je commets toujours des poèmes et, récemment pensionné, je m'y consacre enfin sérieusement. Non sans devoir renouveler chaque jour mes raisons d'écrire, donc de vivre et de croire en l'humain (*Nit nit ar garabam*, « L'homme est le remède à l'homme » - proverbe Wolof). En repuisant, lucidement, à mes idéaux de jeunesse. Si le philosophe Adorno a pu supposer qu'il n'était plus possible d'écrire des poèmes après Auschwitz (propos dont on a faussé le sens en le sortant de son contexte, comme il s'en est expliqué), il m'est parfois difficile de trouver le ressort d'en écrire avec le sentiment aigu de

l'horreur au superlatif qui est du domaine du possible dans un avenir plus ou moins proche. Oui, j'ai cette hantise mais qu'on se rassure, je fais avec, en coexistence difficile avec l'irréductible espoir. C'est ce qu'exprime cet extrait que voici pour conclure, puisque c'est la contribution la plus personnelle que je puisse apporter :

Réveillez-moi Messieurs Mesdames

*ce sont là songeries auxquelles ne peut s'éterniser au sablier de la marée
la vague bayadère en tablier de balayeuse qui s'éreinte sitôt levée
quand passent les crabes collecteurs des poissons crevés des mauvais
rêves des pêcheurs
et sur le sable sale un poste de radio coquillage bruyant de la rumeur du
monde
crachant l'écho brouillé d'autres tempêtes
incite les poètes à tremper quelquefois leur plume un peu tremblante et
pour cause
en tout exercice de leur ministère des pas de côté sur le territoire à jamais
insoumis du réel
et des communications sans rime ni raison
que celles du poème
dans l'encre de poulpe géant de la colère du monde
dont les feux s'allument dans leurs yeux enlunés d'inquiétude céphalopode
à se prendre la tête
pour la folie des hommes*

Île déserte ouverte à tous les bords du monde

*poésie poésie encore et pour autant
pour autant que le monde tourne
à tous les horizons lisières carrefours
tables mises lits défaits
toutes les saveurs capiteuses toute la douceur entêtée du monde
la délicatesse obstinée
de la vie pas à pas petite fille dans les décombres indéchiffrés du quotidien
bras ballants au bout de la chaîne de montage l'ouvrier remercié au petit
matin blême
qui se réveille à poings fermés au cauchemar continué où l'aurore timide*

*se pare de couleurs de révolte
dans l'aube grumeleuse la pâte fatiguée de la boulangère les bras
dans le four
qui relève au chant d'un oiseau la tête sur la plus haute branche
d'un souvenir nommé bonheur
au pas d'un enfant dans le couloir triste
de la vie que l'odeur du pain partagé du jour réenchante
pas à pas la vie au bout de la rue où coquelicots sur champ de blé noir
la foule agite les bannières
calicots déployés longs populeux sourires
taillés dans les draps d'un sommeil plus doux
bras dessus bras dessous la vie marée montante
et la vie ce vieillard échoué sur son banc qui regarde passer
de la plage de son île de dessous les pavés la vie
et tous drapeaux repliés la poésie encore
s'engage sous les couleurs d'un coucher de soleil
sur la mer consentante à la nuit*

juin 2013

Le sourire de Janus

Paul Aron

Rares sont les anciens communistes (entendons : les communistes devenus vieux et/ou les vieux qui ont anciennement été communistes) qui puissent éviter quelque autocritique en évoquant leurs années de militantisme. Les certitudes dichotomiques, le sens de l'histoire et la mission historique du prolétariat rédempteur ont pris un sérieux coup dans l'aile. Offrez-vous un moment de détente en (re) lisant les positions du comité central (dates indifférentes) ou les discours programmatiques du PCB : nul doute que la vision communiste du

monde n'apparaisse comme datée, ses propositions peu imaginatives, et le recyclage de certitudes assez accablant. Le visage sérieux du parti mérite d'être recouvert par le voile pudique de l'oubli, même si le bilan historique de son action mérite encore notre attention. Mais, comme le Dieu romain Janus, le monde communiste avait un second visage, qui regardait dans une tout autre direction. Il était, lui, souriant et critique. Pas toujours toléré, relégué au statut de langage minoritaire, bref, pas sérieux. C'est lui qui propageait les « blagues de parti », généralement dirigées contre les absurdités du « *socialisme réel* », mais dont la diffusion, soigneusement cantonnée à l'intérieur du parti, servait avant tout de soupape pour la santé mentale des cadres. Cette face dotée d'humour s'incarnait également dans les interstices du discours politique, dans les fêtes mais aussi dans le support dessiné de nombreuses activités. On peut en suivre une des manifestations dans le dessin de presse. On verra ainsi qu'une part du propos éditorial du parti a conservé presque intactes sa jeunesse et sa force de conviction.

Bien entendu, dans le monde communiste comme ailleurs, les dessins de presse ont été l'objet d'un tri. Les uns ont été publiés, les autres ont fait rire (ou ont irrité) les responsables de rubriques, et ont été classés verticalement. On ne peut dès lors considérer les dessins conservés comme totalement représentatifs de l'esprit des dessinateurs communistes. Nous n'avons conservé que la part de cet humour qui a eu les honneurs de la publication. Et pourtant, malgré cette restriction, le bilan reste « globalement positif », selon la formule consacrée.

Une histoire ancienne

L'histoire de ces dessins de presse remonte aux origines du *Drapeau rouge* (dont le premier numéro paraît le 1^{er} octobre 1921), ou plus exactement, à celles de *L'Exploité*, le journal du groupe Jacquemotte. En effet, tandis que *L'Ouvrier communiste* de War Van Overstraeten, qui paraît de mars 1920 à novembre 1921, ne comporte aucune illustration et n'accorde quasi aucune attention au domaine culturel,

L'Exploité est ouvert aux « intellectuels de gauche » du POB – tels Frédéric Denis ou Pierre Broodcoorens. C'est là que paraissent depuis le 22 juin 1919 des dessins de Lumor, signés soit de son nom, soit d'un « L » seul ou cerclé de noir.¹ C'est lui qui sera le premier caricaturiste de l'hebdomadaire communiste. On lui doit par exemple ce « Boulet des esclaves » paru le 19 novembre 1921.

Le Boulet des Esclaves



*Si vous voulez vous défaire de ce boulet-là camarades,
allez vers le Communisme*

¹ Lumor, pseudonyme de Edgard DeVeylder, né à Bruxelles (Saint-Gilles), le 19 février 1885. Travaille comme garçon de restaurant en 1914. Se met alors à caricaturer les « mufles grotesques » des Boches. Il ne s'est pas engagé sur le front, étant le seul soutien de parents malades et sans travail. Après la guerre, continue sa vie de serveur. Le 18.3.1933, habite 519 (ou 319), chaussée de Forest, 3^e étage (Bruxelles, Cabinet des Estampes, Lettres de Lumor à Charles Lefebure, 23 et 29 février 1924 ; 18 mars 1933, dossier Fétis). Le même cabinet des Estampes conserve trois importants dossiers de caricatures de guerre de Lumor, trois-cent huit dessins à l'encre de chine et aquarelle acquis par Charles Lefebure au fur et à mesure de leur exécution pendant les années de guerre. Certains dessins interdits ont été déposés dans le coffre-fort de Jules Keym à l'Union du Crédit. A cliquer : 222 ; IV 10818, le dessin complet de « Debout... ».

De temps à autre, ce sont de véritables petites bandes dessinées qui paraissent, dont le trait simplifié fait songer aux premiers essais que Hergé a publiés dans le supplément pour la jeunesse de *La Nation belge*. On ne sait qui en est l'auteur, mais certaines sont de véritables histoires sans paroles non dépourvues de talent.

LES DEUX MILITARISMES



Le Drapeau rouge, 6 décembre 1925. Auteur inconnu.

Ainsi, de 1921 à 1928, le journal est très régulièrement illustré par des caricatures originales. Elles témoignent de l'organisation difficile du parti face à la répression, mais aussi d'une confiance certaine dans la force du mouvement ouvrier. Le trait est rapide, sans nuance, souvent efficace. En parallèle, le très grand soin apporté à la sélection des feuilletons indique une sensibilité culturelle importante.

Entre 1928 et 1932, le dessin politique se fait extrêmement rare, de même que les allusions à la culture. Sans doute, le changement dans l'équipe éditoriale qui rédige le journal après l'exclusion de «*l'opposition de gauche*» au Congrès d'Anvers n'est-il pas étranger à cette double absence. Il faut attendre la dynamique militante des grandes grèves de cette dernière année, puis l'esprit d'ouverture de type «*front populaire*» des années 1935 pour que le journal s'ouvre à nouveau à la séduction du dessin politique. Willy Michaux devient alors le caricaturiste attitré du journal.

Une troisième phase, après la guerre et les lettres de noblesse conquises par « *le parti des fusillés* », permet à de jeunes dessinateurs de faire leurs armes. Les dessins de Diluck en sont l'expression la plus achevée. Leur graphisme économe, l'usage des aplats noirs et le sens de l'humour de détails précis et éloquentes sur le plan graphique (comme la paire de ciseaux qui retient le marteau dans le dessin ci-dessus) semblent indiquer que le caricaturiste a su trouver un langage autonome, tout en illustrant fidèlement les thèses du parti.

En 1919 les journaux disaient :

LES RUSSES MANGENT DES ENFANTS



Mais, le 18 juillet 1950, Michel Gordet doit reconnaître dans un reportage publié par la « *Droite Heure* » : « J'AI PU VOIR, AUJOURD'HUI, LES GRANDS PRIVILEGES DU REGIME ; LES ENFANTS SOVIETIQUES, ET LES SOINS EXTRAORDINAIRES QUI ENTOURENT LEUR CROISSANCE ET LES PREMIERES ANNEES DE LEUR VIE. »

En 1929 les journaux disaient :

LE PLAN QUINQUENNAL EST UNE GROSSIERE IMBECILLITE. ON EST EFFRAIE PAR LES MALHEURS QUI S'ABATTENT SUR L'INFORTUNES RUSSIE.



Mais le 18 février 1951, le « *Ami* » reconnaît parlant du quatrième plan quinquennal : « L'U.R.S.S. A SEPARÉ SES RUINES ET RECONSTRUIT SON ECONOMIE NATIONALE. LES TACHES DU PLAN QUINQUENNAL ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES ET MÊME DÉPASSÉES DANS LES PRINCIPALES BRANCHES DE L'INDUSTRIE. »

1942 - 1943 - 1944



VOUS SOUVENEZ-VOUS, LORSQUE NOUS ATTENDIONS AVEC IMPATIENCE LES NOUVELLES DU FRONT DE L'EST ? ET PENDANT CE TEMPS DES HOMMAGES MONTAIENT DE TOUTES COTES :

Une quatrième phase est liée à la tentative d'ouverture des années 1970-1980, période où les subventions publiques permettent de rééditer un quotidien, avec une rédaction jeune et renouvelée, plus professionnelle que militante. C'est à la fois celle qui est la plus riche, du point de vue de la diversité des styles, mais aussi celle où les tensions avec « la ligne » du parti sont potentiellement les plus apparentes. Les deux phénomènes sont évidemment liés, dans un contexte marqué par de fortes oppositions idéologiques entre les différentes fédérations du parti, et au sein même de celles-ci.²

² Nicolas NAIF, « Quelques bases pour l'étude de la presse du Parti communiste de Belgique en général et du Drapeau rouge en particulier », dans *Presse communiste, presse radicale (1919-2000) – Passé/présent/avenir?*, ss la dir. de José Gotovitch et Anne Morelli, Bruxelles, Aden, 2007, pp. 119 et suiv. Voir aussi l'article de Philippe Moins dans la présente livraison des CM.

La dérision sensée

Dans les pages plutôt austères du moniteur du parti, les dessins de Burniat, de Dustin ou de Moins, manifestent un humour verbal autant que visuel. Les jeux de langage, les calembours, sont la trace d'une évolution significative. Ils indiquent un changement de niveau de discours. On s'adresse à la complicité du lecteur, et non plus seulement à sa conviction. De la sorte, le régime de vérité et d'autorité dont le parti est investi tend à s'atténuer. Le journal postule que ses lecteurs sont des égaux avec lesquels on peut prendre un plaisir partagé, et non plus des militants qu'il faudrait persuader ou maintenir dans le droit chemin. C'est ce que l'on trouve encore chez Dujardin : présenter la « *Remise Descartes* » du PC confirme sinon une rupture avec l'ouvriérisme, du moins la possibilité d'exhiber un capital scolaire bien différent.

On ne peut manquer d'être également frappé par la diversité des styles. A la ligne claire, déliée, d'un Burniat répond la sophistication décorative d'un Dustin, l'une et l'autre contrastant avec l'orientation plus potache de Philippe Moins. Ces différences individuelles sont importantes. Elles traduisent des investissements variés, que ne nivèle pas le discours du parti ou le ton du journal. Au-delà des différences individuelles, le journal assume pleinement cette variété. Il expose des productions autonomes, qui vivifient un certain pluralisme. Comment se référer à une « ligne » incarnée par des traits aussi différents ? Par leurs styles multiples, les caricatures symbolisent efficacement la tentative du *DR* quotidien de varier le traitement de l'information et de sortir des sentiers battus, ce qui est en soi une réalité politique.

Ces différences sont d'autant plus remarquables que la plupart des dessinateurs ici représentés ne se sont pas professionnalisés. Même si certains d'entre eux sont peintres (Dustin, Wolsztajn), la plupart sont des caricaturistes de circonstance (Aron, Burniat, Diluck, Moins) qui ne font pas carrière dans la presse en général. De ce point de vue, *Le Drapeau rouge* n'est pas *L'Humanité*, à laquelle un Jacques Faisant (qui fera carrière au *Figaro*) ou un Jacques Cardon

(*Le Canard enchaîné*) ont donné des dessins, parce qu'ils sont des dessinateurs de presse professionnels. Sauf erreur de ma part, aucun des illustrateurs belges n'a jamais été rétribué pour son travail !

Quels enseignements historiques nous apportent ces caricatures ? D'abord, sans doute, une constante argumentative : le dessin se construit sur une opposition entre deux pôles : guerre et paix, grand capital et travailleurs, rejet de la social-démocratie, registres différenciés des intérêts des uns et des autres. A chaque fois, le monde se divise en deux, sans nuance. Le dessin est d'un camp, le caricaturé appartient à l'autre camp. Même dans une époque où le débat sur l'eurocommunisme tend à contester le dualisme, le discours dessiné reste empreint par une structure bipolaire. Cette constante n'est pas seulement politique, sa réitération à travers l'histoire transcende l'hétérogénéité des situations : elle devient un mode de pensée que l'on peut qualifier d'identitaire.

A l'intérieur de ce système toutefois, le dessin de presse reste évidemment perméable aux évolutions du parti. La perception d'une domination allemande sur l'Europe, si flagrante dans les dessins de Diluck, est nourrie par une sensibilité d'après-guerre qui n'a plus lieu d'être pour la génération suivante. Par contre, l'antiaméricanisme

devient permanent, en raison de la guerre du Vietnam, du racisme (l'affaire Angela Davis), de la course aux armements et du symbole capitaliste qu'incarne *Wall Street*.



Peut-on lier le style des dessins et l'orientation politique du journal ? Ce genre de rapprochement est toujours dangereux, car fondé sur une théorie du reflet qui ne tient pas compte des goûts et des modes de la pratique artistique. Néanmoins,

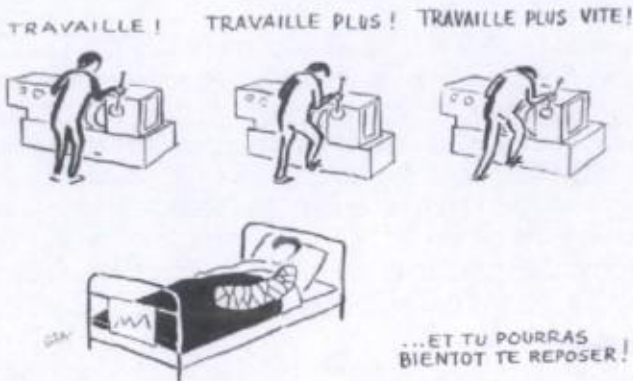
quelques signes discrets peuvent être mis en évidence. Marcelle Lavachery représente ainsi *Le Drapeau rouge* sous la forme d'un journal plié en guise de chapeau. Il coiffe un personnage se tenant sur une île (que symbolise le palmier) et arborant la pose traditionnellement dévolue à Napoléon. Le texte en bulle « *il faut redécouvrir le sens de la fête* » oriente toutefois la lecture dans une autre direction, où le palmier renverrait à une sorte de club de vacances. La dimension auto-satirique de la scène est amusante.

Le maintien d'une presse communiste prend alors le sens d'un défi un peu fou dans le monde moderne. Elle s'écarte manifestement de toute forme d'héroïsation, et l'auto-ironie devient en quelque sorte le programme que le journal se donne à lui-même. La pratique du double sens, si fréquente dans les dessins de Philippe Moins, obéit à de semblables motivations. Il peut en effet s'agir d'un jeu de mots qui relativise le sérieux d'une revendication, comme dans cette dénonciation du plan Davignon dans lequel le lecteur devinera une allusion au pont d'Avignon.



La représentation de la fête du travail, le premier mai 1978, suscite quant à elle un dessin de Moins comportant deux personnages, l'un incarnant une sorte de prolétaire triomphant moderne dont la satisfaction serait tempérée par l'autoportrait du dessinateur revendiquant un « droit à la paresse » très lafarguien. La rapide synthèse de la vie du travailleur proposée par Jacques Aron ne dément pas cette tendance. Il va sans dire qu'aucun texte officiel du PCB n'a jamais proposé d'infléchir en ce sens la commémoration de la fusillade de Fourmies ou le combat en faveur de la journée des huit heures.





Jacques Aron alias GIA

La caricature peut également être lue comme un témoignage sur une histoire des corps qui n'est jamais éloignée de la lutte des classes. A cet égard, trois scénarios iconographiques méritent sans doute d'être isolés. Un premier reprend le *topos* bien ancien (on le trouve déjà chez Bruegel) de la lutte des maigres contre les gras, où le poids des riches s'oppose à la malnutrition des pauvres. L'ouvrier, à cette époque, présente un corps efflanqué, qui contraste avec la quasi-obésité de la classe dominante. Souvent, l'ajout d'un cigare (qui s'oppose au tabac roulé du pauvre) accentue le portrait caricatural du patron. Ce dernier se distingue aussi par les vêtements, l'habit contre la blouse ou le corps dévêtu, les souliers contre les sabots, les bottines ou les pieds nus.

Dans l'histoire du mouvement ouvrier toutefois, ce schéma a rapidement fait place à une autre opposition, qui met en relief la musculature de celui qui effectue des travaux physiques. Le gros patron se mue alors en gras patron, tandis que le prolétaire arbore un physique de culturiste. Son organisme puissant devient alors, par transfert métaphorique, celui du mouvement ouvrier dans son ensemble. On sait combien le réalisme socialiste a joué de cette symbolique, que l'on trouve déjà amorcée dans la sculpture de Constantin Meunier par exemple. Le premier dessin de Lumor publié dans *L'Exploité*, le 22 juin 1919, est fondé sur cette tradition.

GUERRE DES SALAIRES



Le Cheval de trait de capitalisme: Toujours moins de foin et toujours plus de coups!!!

Le Drapeau rouge, 18 mars 1922. Dessin non signé, probablement de Lumor.



E. Lumor, « Debout contre la loi sur les loyers », *L'Exploité*, 22 juin 1919, p. 1.

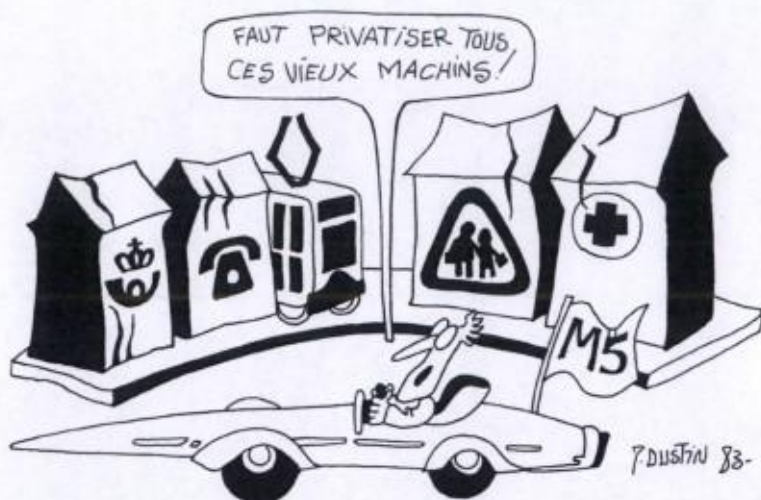
Dans le troisième tiers du XIX^e siècle, la réalité sociale de cette opposition tend à s'inverser. Le corps patronal s'inscrit à présent dans la dynamique sportive de l'image de soi que répandent les stéréotypes publicitaires. A l'inverse, dans un certain nombre de cas, le militant ouvrier tend à forcer sous l'effet des bières bues en commun, et le corps pauvre, de nos jours, se définit par une malnutrition menant à l'obésité plutôt que par la maigreur.



REPRODUCTION DU CAPITAL (iste)

QU'IL EST BEAU, QU'IL ME
RESSEMBLE!

Comparons un dessin de Burniat à un autre de Dustin. Tandis que Walter Burniat reprend synthétiquement l'image traditionnelle, Jo Dustin fait surgir la figure du sdf ou du clodo, rare dans la presse communiste. Celui-ci est plutôt dodu, et par rapport à lui, les deux hommes qui regardent, l'un svelte en salopette et le second costaud en costume, paraissent bien mieux « en forme ». De la même manière dans un dessin consacré aux privatisations, Dustin montre un patron pressé, dont le corps disparaît dans une synecdotique voiture de course aux lignes effilées. Il n'a plus rien à voir avec le modèle iconographique ancien.



Un dernier point notable est lié à la perception que le spectateur contemporain peut avoir de certaines caricatures. Il est en effet frappant de constater combien certaines d'entre elles semblent abolir le temps et renvoyer à des situations contemporaines. Regardons les dessins de Dustin sur Cockerill Sambre en 1984 : on croirait voir illustrer des réactions tout à fait contemporaines sur la sidérurgie liégeoise. Il y a là comme un paradoxe du dessin d'actualité.

Tel serait en définitive le paradoxe de l'effet Janus. Débarrassé de la pesanteur contextuelle des opportunités politiques ou des considérations stratégiques ainsi que du vocabulaire de référence à la tradition communiste, le dessin politique renvoie à une sorte de fondement de la réaction contre l'injustice. Il incarne l'esprit d'indignation qui donnait sa raison d'être au mouvement ouvrier. Parce que la caricature livre l'essentiel, elle se sépare ainsi des circonstances ou de l'époque. Elle désigne des structures dont nous ne sommes pas sortis. C'est là son éternelle actualité.

Rire à moitié

Jean-Jacques Heirwegh

Ce que j'aime dans le dessin humoristique, c'est l'ironie illustrée. Vladimir Jankélévitch a écrit – immodeste référence ! – que « *l'ironie est le sourire de la raison* » et – là, je persiste et signe – il disait vrai. Cela me servira de morale de l'histoire... après tant de déceptions, de défaites, de désillusions engrangées au bout d'une courte (trois décennies à peu près) « expérience » de participation (mineure, moyennement militante) aux activités du Parti Communiste de Belgique, Fédération bruxelloise, en fin de parcours de ce mouvement politique.

Prudence : rien à voir avec une plongée dans la veulerie des « renégats » (selon l'ancien vocabulaire) qui vendent leurs amertumes aux médias, rien de commun avec le comportement des « vieux croyants » – les dévots d'une religion qui aurait eu Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao comme apôtres – qui ont souvent, en temps opportun (?) et rentable, viré leur cuti pour célébrer l'enchantement de la « libre entreprise » et du « monde libre ». Non. Rien de tout cela.

Le Parti – je le voulais et pensais ainsi – c'était celui du combat solidaire avec l'Espagne républicaine (ce combat que mon père n'avait hélas pas réussi à concrétiser par un engagement effectif, sur le terrain, dans les Brigades internationales) – cette République que presque tous les autres soi-disant progressistes avaient misérablement laissé tomber ; c'était la vraie Résistance contre le nazisme, les fascismes, contre le patronat et les notables collabos ou attentistes, les rexistes, les socialo-défaitistes, les flamingants d'extrême-droite, les catholiques léopoldistes, etc. ; c'était *Le Cuirassé Potemkine*, *Quand passent les cigognes* et *Le Quarante et unième* ; c'était la rage contre le colonialisme, le racisme, l'antisémitisme ; c'était l'espoir d'un monde meilleur, celui du bonheur de tous les humains (Staline lui-même en parlait dans un discours jadis célèbre), de la solidarité de classe et à cette fin, pourquoi pas ?, de la « dictature du prolétariat » – dont je n'appris que sur le tard, et non sans perplexité, qu'on l'avait « supprimée » des statuts du PCB lors d'un Congrès à Vilvorde en 1954 – c'était tout cela... et d'autres choses encore... mais pas une religion, pas une croyance aveugle et sourde, pas une illumination à vocation sectaire. Non. Vraiment non.

Il y a (et avait) Marx. Pas les circonlocutions althusériennes et autres qui ont suivi. Même si j'y ai un temps mollement succombé. La prétention savante et universitaire provoque parfois de grands aveuglements. Erreur de jeunesse. Les « ruptures épistémologiques », les « AIE » (Appareils Idéologiques d'Etat) et autres fioritures rhétoriques firent long feu. Non... la base, la vraie = le Marx roboratif, ardu, parfois obscur en ses écrits (mais en traduction française, quand même !). Du début

à la fin, sans solution de continuité. Celui qui écrivait que la première (essentielle) des critiques nécessaires de l'intellect humain est celle de la religion, celui qui proclamait qu'il fallait finir de « philosopher le monde » pour enfin le changer par l'action, celui qui révélait la critique de l'économie politique, les formes de l'accumulation du capital, de l'extorsion de la plus-value, de l'exploitation du prolétariat mondial. Oui. Encore oui.

Ça, il n'est pas question d'y « croire » ou pas. Cela sert à réfléchir et à chercher, avec et après Marx lui-même. Pour que ça change radicalement et en mieux. Tant pis pour les (très) longues traversées du désert.

Mon marxisme était studieux. Marx et Engels, pas tout (!) mais beaucoup quand même, Lénine, Luxembourg, Trotski, Hilferding, Lukacs. Plekhanov, Makarenko, Kroupskaïa. *Et l'Acier fut trempé*, évidemment. Ernest Mandel. La petite monnaie de Politzer. Les leçons de Bob Claessens – notre Henri Guillemin – une conférence géniale et spartiate d'Albert Soboul au Cercle d'Education Populaire, à l'Atrium, face au Théâtre Flamand de Bruxelles. D'autres encore... Boukharine, tardivement. Gramsci, bien sûr, qui me fut « révélé » par Augustin Duchâteau et dont je ramenai les *Œuvres* (en italien) d'un bref voyage à Milan. Le *PCI* avait tous les charmes, l'intelligence raffinée, le « *compromis historique* », Enrico Berlinguer... Tout y était mieux, plus éblouissant, jusqu'à ce que... Le fruit était pourri de l'intérieur mais je ne l'avais pas vu. Je ne suis pas le seul, probablement.

Il y avait Mao-Tsé-Toung. Ses *Œuvres* à peine ouvertes, édifiantes, primaires... et puis ce sidérant *Livre Rouge*... ou comment verser dans l'imbécillité du bréviaire. « *C'est moi qui j'suis pour Mao, contre Liou-Chao-Chi, j'ai mon bréviaire révolutionnaire...* », clamait une chanson à succès. Des gens d'AMADA ou d'UUU (Usine-Université-Union) ne juraient que par cela (le petit livre, pas la chanson).

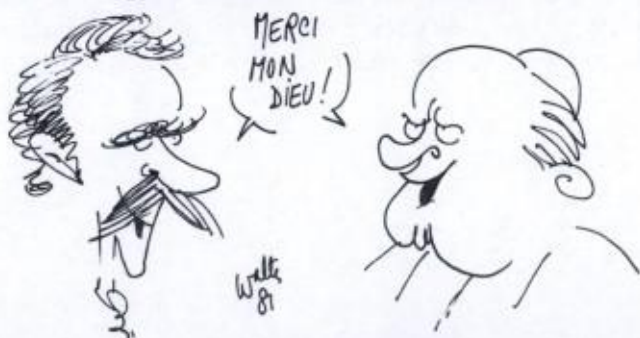
Je ravageais les rayons de la librairie « Le Monde Entier », d'abord à la Place-Saint-Jean, ensuite à la rue du Midi. J'y ai travaillé comme

jobiste étudiant. Tout mon « salaire » passait dans l'achat de livres. Les ouvrages des Editions de Moscou – même ceux de physique ou de chimie – avaient une odeur enivrante. Et puis, la littérature classique publiée en URSS ou dans le « bloc soviétique » : Tolstoï, Pouchkine, Tourgueniev, Gogol, Dostoïevski, Tchékhouv, Lermontov, Herzen, Saltykov-Chtchedrine ... Anatole France, Charles Decoster... et les *Dix jours qui ébranlèrent le monde* de John Reed.

Bien sûr, comme tout le monde, je savais la *Journée d'Ivan Denissovitch* et le *Pavillon des Cancéreux* de Soljenitsyne, *l'Aveu* de London, *la Plaisanterie* de Kundera... Peut-être, les révolutions ne sont pas de longs fleuves tranquilles, elles « mangent leurs enfants », etc. mais l'avenir est ouvert – n'est-ce pas ? – s'il n'est obligatoirement radieux... La Révolution Française, déjà, avait accouché d'enfants bizarrement (dé)formés... mais le message fondamental n'en est pas mort pour autant.

En URSS, il y eut Khrouchtchev, une *troïka* (?), Kossyguine, Brejnev, Andropov, etc. Une épopée gériatrique. Un copain malicieux me prêta un livre qui s'intitulait : *Le Communisme est-il soluble dans l'alcool ?*. Formule lucide et prémonitoire. Avec et après ces sinistres *apparatchiki*, les dernières et illusoire « espérances » du « socialisme réel » chavirèrent complètement. Tant mieux, d'une certaine façon. Retour à la case départ, avec un super-capitalisme triomphant et la (les) religion(s) reconquérante(s) dans l'ex-URSS et ses ex-« satellites ». Je n'ai jamais compris l'enthousiasme que des camarades manifestaient pour *Solidarnosc* et *Walesa*. Evidemment, cela ne dédouane en aucune façon les Gomulka, Jaruzelski, Honecker et autres nomenklaturistes du « bloc de l'Est ». On était franchement « mal pris » de tous les côtés...

1981: ANNÉE DES BIGOTS !



Mais il y avait Angela Davis (elle-même et son combat, et *Lily*, la formidable chanson de Perret), Madame Ti-Binh... Du courage et de l'espoir. Comme la chute des colonels grecs, la fin du franquisme, la Révolution des Œillets. Oh ! Lisbonne au printemps 1974... quel coup d'adrénaline ! avant la remontée sociale-libérale à la manière de Soarès.



Lavachery Angela

Les économistes du PCF sauvaient la mise, en théorie du moins. En avant pour le *Programme Commun* ! Investir l'Etat, casser le *CME* (capitalisme monopoliste d'Etat), changer de cap... Mais les coups de gueule et la gouaille de Marchais n'y ont rien changé. La forteresse ouvrière était déjà sapée et vermoulue dans ses fondements. Le rouleau-compresseur du « *socialisme du possible* », précurseur du social-libéralisme et du libéralisme tout court, avait l'état d'âme ratiboiseur de ses chevaux-vapeur adaptés au terrain de la société de consommation de masse.



MOINS DR

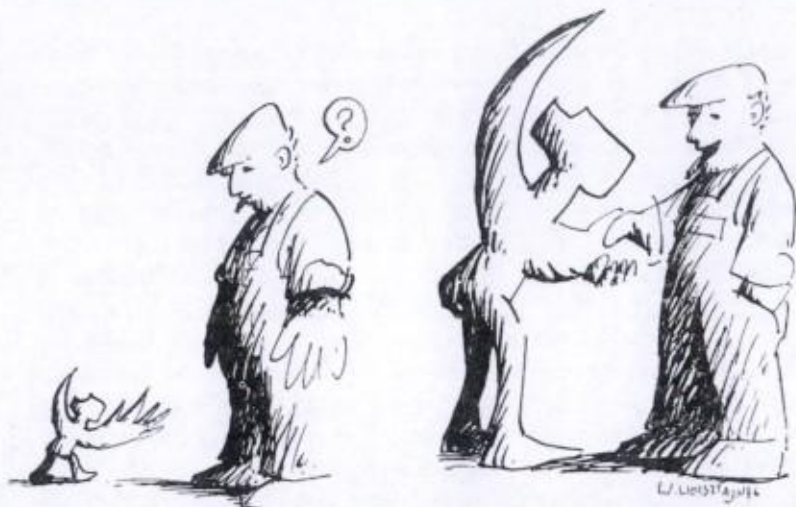
campagne française de
l'Union de la gauche de 1976
jusqu'aux élections de 1981



Des militants expérimentés (belle expression, en usage à l'époque), des Pierre Joye, Rosine Lewin, Jacky Nagels, Augustin Duchâteau – disparate échantillon d'intelligences « intellectuelles » ! – des Robert Dussart, Robert Ballewyns, Jean Blume et Louis Vanhemelrijck (dit Louitje) – dans le versant plus « pratique », sans aucune connotation d'infériorité ! – m'ont sans le savoir aidé à vivre le Parti, descendant de la Section belge de la III^e Internationale... avec ses espérances, ses mésaventures politiques (électorales et autres), ses tourments internes des années 1960 jusqu'à la fin des années 80. Un parti « glorieux » – celui de Joseph Jacquemotte et de Julien Lahaut ; j'ignorais même les noms de Xavier Relecom et d'Edgar Lalmand, c'est dire mon degré d'ingénuité... – où j'apportais ma révolte, ma disponibilité bien disciplinée, mon esprit studieux... mais un Parti déjà complètement dépassé par les événements comme je l'étais sans doute par mes origines ouvrières d'ancienne mouture, d'avant la société de consommation et l'avalissement consensuel au compromis social-démocrate.

Bref, je suis de la génération des enfants de Marc Drumaux et de Louis Van Geyt, présidents du PCB. Des camarades et des gens « vraiment très bien ». Vraiment. Le déclin du Parti ne leur est aucunement imputable.

Il y eut des Congrès. Des débats interminables sur le contrôle ouvrier, sur le contre-pouvoir, sur les comités de quartiers, sur l'Union Démocratique et Progressiste, sur la transition et ses conditions préalables, sur la solidarité « critique » avec les pays du socialisme réel, sur l'amorce de l'étape qui..., sur l'identité du Parti, du mouvement, etc. Avec des Bruxellois, des Montois/Borains et des Liégeois, à couteaux tirés. Des Flamands ? je ne sais plus... sauf deux ou trois. Le Parti périssait inexorablement. Eurocommuniste ou nostalgique de la révolution soviétique ? La question taraudait les derniers (et même les nouveaux et rares !) adhérents, mais le public n'en avait cure, et l'électorat belgo-francophone encore moins !



WOLSZTAJN Le PC et la classe ouvrière, publication PC 1976

De beaux et grands souvenirs, quand même. Roger Somville, le muralisme, la station de métro Hankar, le « 1917 » de la rue du Méridien, les écoles du Parti – à Modave, à la Maison du Peuple de Dampremy, dans des couvents-auberges – une mission à un colloque international à Paris, place du Colonel Fabien, les escaliers de la Montagne de Buren avec des camarades liégeois, au serein d'un soir d'automne, etc. Et CHEMA, ses débats, son colloque à l'ULB sur l'histoire du Parti, ses articles... et l'hospitalité sans limites de S.L. et de M.B. dans leur immense appartement de l'avenue Jean Volders. Les *Cahiers Marxistes* aussi, bien sûr, portés par Augustin Duchâteau, puis Rosine Lewin, ensuite par M.G. et P.G.

Walter dans le premier ouvrage du GEM

QU'EST-CE QUE LE RATIO? *

C'EST EXPRIMÉ EN P.C.
BANDE D'AGRÉGATS !



* COMME DISAIT V.I.

Et puis, il y a la presse. Les tracts, les affiches aussi... quelle jouissance, en période électorale, de « surcoller » celles d'un candidat PRL avec du Perfax gluant, à l'aide d'un balai à « poils de coco » ! Les ventes à la criée du *DR*, à la Cité de l'ULB, au marché de Saint-Gilles... et cette répartie inoubliable de Robert Ballewyns face à un individu hostile :

- *Tu sais ce que j'en fais de ton DR ? Je m'en torche le c...*

- *Non ! surtout ne fais pas cela ! ça pourrait te rendre intelligent !*

Mes parents étaient abonnés aux *Nouvelles de Moscou* et au *Drapeau Rouge*. Aussi, un temps, à *L'Exploité* – ou *La Voix du Peuple* ? – titre éphémère et renaissant du schisme grippiste.

Je fus abonné au *Drapeau Rouge*, à *PCB-Info* (triste époque), au *DR Magazine*, aux *Cahiers Marxistes* et au *Vlaams Marxistisch Tijdschrift*. Au dernier, j'ai renoncé volontairement.

C'est un autre débat. La Flandre – telle qu'on l'a définie politiquement/administrativement dans les années 60 – est devenue dans mon sentiment (mon vécu ?) un territoire aussi étranger que le Danemark, mouvements xénophobes et d'extrême-droite inclus. Les seuls qui m'y plaisent encore un peu appartiennent maintenant au *PVDA/PTB*. Je leur souhaite plein de courage... et le moins de sectarisme d'origine maoïste possible !

Bref, dans le *DR* des années 60-80, je découpais les articles de Pierre Joye (les rubriques de cinéma et d'économie !), ceux du GEM (Groupe d'Economie Marxiste)... et plusieurs autres... et des dessins « humoristiques » que j'aimais mais qui ne me faisaient pas rire aux éclats. Ces images ont cultivé tous les genres : images avec textes à la manière de Wolinski ou de Reiser, images stylisées, gravures historiées, poétiques, surréalistes, expressionnistes, caricaturales, etc., certaines en rapport immédiat avec l'actualité, d'autres pas... Les talents n'ont pas manqué !

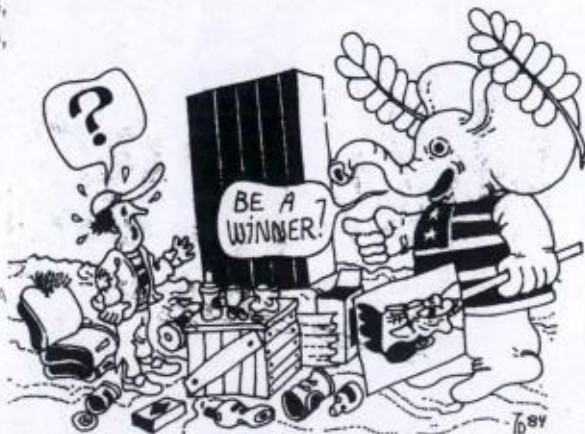
Un thème, exploré par Walter Burniat, Philippe Moins, Jacques Aron et Willy Wolsztajn – et d'autres que, peut-être, j'oublie – se rapporte au travail, aux travailleurs, à leur pouvoir et à leurs espérances (les belles et celles qui périclitent) dans un monde non encore totalement mondialisé. Ce thème, large et flou, m'interpelle. Rien d'original, en principe. Il remuait déjà les premiers socialistes, n'est-ce pas ?

Mais le travail et son sort dans le nouveau monde économique issu des années 1960, et, chez nous, dans l'assoupissement des « *plans sociaux* », la prolifération des statuts précaires, des préretraites, etc.

Je ne peux qualifier ou certifier les intentions des illustrateurs à ce sujet. Simplement, à revoir leurs œuvres sur cette thématique générale, je me dis, très subjectivement, que...

Les bases populaires, ouvrières et revendicatives du mouvement communiste ont été pulvérisées les unes après les autres. Les mines, la sidérurgie, le verre, les constructions métalliques... A la radio, je me souviens de l'énoncé des cours de la Bourse (comme des communiqués colombophiles – « *les convoyeurs attendent ...* » – et de l'état des voies navigables – « *Grands Malades, trois poutrelles levées* » !) : Cofinindus, Rio Tinto, Vieille Montagne, Asturienne des Mines... mais aussi de toutes ces « grosses entreprises » où les militants syndicaux et/ou communistes furent exemplaires : Cockerill-Sambre, Forges de Clabecq, Forges Saint Eloi, Court-Saint-Etienne, Boël, Anglo-Germain, ACEC, Laminoirs de ..., Glaverbel, etc. etc. Emportées, nettoyées, restructurées, anémiées, anesthésiées, éliminées...

DUSTIN DR84 élections USA



La liste fut très longue. Il faut relire les livres et chroniques de Pierre Joye à ce sujet. Le prolo « national » (belgo-wallo-flamand), à casquette, avec son bidon sous le bras, l'immigré aux mains calleuses (italo-hispano-helléno-lusitano-maghrébin-turc), mis par vagues au rancart. Ma « grande entreprise », c'était la MBLE, à Anderlecht, où le gardien de la barrière d'entrée était le premier, au petit matin, à recevoir le tract de la Section d'Anderlecht du PC. Les cellules d'entreprises fondaient comme neige au soleil. A Bruxelles, j'ai encore le souvenir de Gazelco (ou Sibelgaz ?) et de la SABENA. Ces naufrages successifs – pour se consoler, on peut les qualifier de manière plus aimable et/ou scientifiquement objective – ont réduit « mon monde ouvrier » à une scène de théâtre, vide de sa foule d'acteurs vivants, occupée désormais par de rares comédiens monologuistes. *Les Mains d'or* de Bernard Lavilliers envahissent maintenant, dans la vieille Europe de la première et de la deuxième révolution industrielle, le rayon des prothèses inutiles d'anciens hôpitaux abandonnés. Voici venir l'âge des écomusées, de l'archéologie industrielle, des sites classés au Patrimoine mondial (qui, économie de marché oblige, sont désormais priés de faire du chiffre, d'ameuter le touriste, de créer l'événement

et le spectacle grand public). Le reste, trop pollué et trop laid, sera reconverti (à quoi ?) aux frais de la Région.



WOLSZTAJN Illustration
conte Noël. DR 1971



Je ne fête plus le Premier Mai. Quel défilé faudrait-il suivre ? Y en n'a plus ! Un maigre attroupeement, un *meeting-karaoqué*, une tribune où quelques figurants politiques agitent maladroitement une tige de roses rouges sans picots et font semblant de chanter *l'Internationale* (dont plusieurs ne savent même plus le refrain... je vous jure, c'est vrai ! je l'ai vu sur *Youtube* !), un spectacle rock bas de gamme qui me casse les oreilles... (Et pourtant, il y a longtemps, il me souvient d'un Premier Mai liégeois où une éminence socialiste, convenablement chahutée, se permettait de traiter ces salauds de perturbateurs mal élevés et sans cravate de « fascistes » !). On peut toujours – en résumé compréhensible par les masses – citer Jaurès, ça ne mange pas de pain... La messe est dite (fût-elle « socialiste »... un lointain parent, flamand, chef-garde à la SNCB, aimait à dire que « *le Christ était le premier socialiste* »... bbbfff... j'en crois rien...), pur bla-bla consolant pour Maisons du Peuple livrées aux amusements divertissants – d'abord aux billards, ce que Henri de Man avait déjà constaté en

Belgique dans les années 1910 (!), ensuite aux *juke-boxes*, *kickers* et autres *flippers*.

N'avions-nous pas idéalisé le travail prolétaire et la révolte des masses ouvrières ? Ou le travail, tout simplement... ? Le travail héroïque, le travail volé et/ou le travail émancipateur, solidaire, le travail stakhanoviste et efficient, l'homme d'acier, l'homme de marbre... la «*dignité du travailleur*», opprimé ou triomphant (imaginaire)... Existe-t-il, peut-il exister, un travail libéré de l'exploitation, librement consenti, et en harmonie avec un loisir créateur, ludique, heureux, individuel et/ou collectif ?

La fleur de mai, le muguet, n'est-elle pas en définitive une plante toxique ? J'ai vu comme l'ombre d'un doute dans certaines images de nos anciens humoristes communistes...

Quand l'âge de la retraite (encore lucide, malgré tout) se met à sonner, les scènes du passé – ici, celles, nombreuses, illustrées dans le *DR* – reviennent comme un recommencement vain, pénible, amer parfois.



Des années 60 à aujourd'hui... Les USA, toujours aussi barbares et dominants, les anciennes colonies (Congo *etc.*) toujours aussi pourries (pour le plus grand malheur de leurs peuples), les Européens toujours aussi ennuyeux et techno-libéraux, les « politiques belges » de plus en plus indexés sur le nationalisme de la droite patronale flamande, les ex-pays socialistes de plus en plus répugnants, les nations libérées par d'héroïques combats, de plus en plus livrées aux règles du marché et de ses ignobles classes enrichies et dominantes...

Soit.

« *Le pessimisme de l'intelligence, l'optimisme de la volonté* ». Qu'elle soit de Romain Rolland ou d'Antonio Gramsci, je pourrai quand même encore un peu faire semblant de croire à l'injonction encourageante de cette belle phrase.

De toute façon, « *l'humour est la politesse du désespoir* ». Desproges? je ne sais pas... Comme du Jankélévitch dans notre quotidien, j'aime...



L. CHASTAIN PC

Rue de la Caserne, 33
1000 Bruxelles
02/513.15.83
carcob@skynet.be
www.carcob.eu



Fondé en 1994, le Centre des Archives communistes en Belgique a vocation d'acquérir, conserver, inventorier et mettre à la disposition des chercheurs les archives relatives au communisme en Belgique.

Le CARCoB a également pour tâche d'illustrer cette histoire en organisant des expositions, des colloques, en prêtant des documents pour des expositions et publications et en assurant l'édition d'ouvrages réalisés notamment sur base de l'exploitation des archives.

Le CARCoB est un centre d'archives privées reconnu et soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles et son ministère de la culture.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Les **Cahiers Marxistes**
sont déposés
dans les librairies suivantes

- AGORA Louvain-la-Neuve
Agora, 11 - 1348 Louvain-la-Neuve
- A LIVRE OUVERT
Rue St Lambert, 116 - 1200 Bruxelles
- LA DERIVE
Grand'Place, 10 - 4500 Huy
- LIBRAIRIE FILIGRANES
Av. des Arts, 39 - 1000 Bruxelles
- SHOP 171 vzw-asbl
Bd. Lemonnier, 171 - 1000 Bruxelles
- LIBRAIRIE ANDRE LETO
Rue d'Havré, 35 - 7000 Mons
- LIBRAIRIE ENTRE-TEMPS (Centre culturel Barricade)
Rue Pierreuse, 19/21 - 4000 Liège
- LIBRIS - TOISON D'OR Espace Louise
Av. de la Toison d'Or, 40/42 - 1060 Bruxelles
- POINT VIRGULE
Rue Lelièvre, 1 - 5000 Namur
- PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES
Av. Paul Héger, 42 - 1050 Bruxelles
- TROPISMES
Galerie des Princes, 11 - 1000 Bruxelles
- WALLONIE - BRUXELLES
Rue Quincampoix, 46 - F - 75004 Paris

REVUE BIMESTRIELLE

ISSN: 0591-0633

Editeur responsable: Pierre Gillis
6, N-D Débonnaire
7000 - Mons

Production, propriété & copyright : FREE, mouvement
d'éducation permanente non reconnu par la Communauté française
Membre de l'Association des Revues scientifiques et culturelles

Dépôt: Bruxelles X

10 EUR